Strasbourg.eu
& COMMUNAUTÉ URBAINE

+ juste égalitaire

L'Éducation : facteur déterminant dans la construction des inégalités de genre et des violences sexistes et sexuelles ?

Colloque
18 octobre 2012

Mission Droits des femmes et égalité de genre
Ville de Strasbourg

PROGRAMME

OUVERTURE DU COLLOQUE
Miné GÜNBAYE, Conseillère municipale déléguée aux droits des femmes et à l'égalité de genre 5
Roland RIES, Sénateur-Maire de Strasbourg 9

Le rôle du Conseil de l'Europe et les politiques publiques européennes en matière d'éducation de genre/non sexiste
Anne-Marie FARRADJI, Conseil de l'Europe **12**

Table ronde : la construction du genre dans l'espace public et l'espace privé 19
La fabrique de l'hétéro-normativité : famille et vie privée au cœur des questions de genre et de sexualité,
Virginie DESCOUTURES *20*
Les processus sociétaux de construction de la masculinité, Pinar SELEK *24*
Le contrôle de la féminité dans le sport : procès de virilisation, discrimination et violence symbolique,
Catherine LOUVEAU *27*

Le conte du 25 novembre
proposé par la CIMADE, conteuse : Fatou BA **31**

Table ronde : la construction du genre dans la sphère du culturel 34
Des hommes en question : génération sacrifiée et besoin d'une rupture dans l'éducation,
Patric JEAN *34*
Le sexisme dans la littérature de jeunesse,
Laurence FARON *38*
L'implication d'un établissement sur les questions d'égalité
Anne DIVE *42*

Table ronde : la construction du genre et les pratiques éducatives 46
L'éducation genrée : une contrainte à l'épanouissement des filles et des garçons
Céline PETROVIC *48*
Le sexisme et l'homophobie dans la vie quotidienne des jeunes
Isabelle CLAIR *51*
L'implication d'un établissement sur les questions d'égalité
Mireille KUHN *54*
Travail artistique sur les inégalités au quotidien
Malika Bouchama, Artenréel *57*
« Rimmel et bitume », film *58*

CONCLUSION ET CLÔTURE DE LA JOURNÉE
Miné GUNBAYE 59

■ OUVERTURE DU COLLOQUE

Mine GÜNBAY, conseillère municipale déléguée aux droits des femmes et à l'égalité de genre

Monsieur le Préfet,
Monsieur le Sénateur-Maire Roland RIES,
Monsieur le Président de la Communauté Urbaine,
Madame la Déléguée Régionale au Droit des femmes et à l'égalité,
Mesdames et Messieurs les élus-es du Conseil municipal de Strasbourg,
Chère Marie-Dominique DREYSSE, adjointe au Maire,
Mesdames et Messieurs les élus-es des autres collectivités,
Mesdames et Messieurs les fonctionnaires de la Ville,
Chers-es partenaires associatifs,
Chers-es amis-es,
Mesdames et Messieurs,

Bonjour à toutes et à tous. Je vous souhaite la bienvenue. J'aimerais ouvrir ce colloque en vous racontant une histoire, pour vous mettre d'emblée dans le vif du sujet.

Lors d'une belle journée ensoleillée, un père et son fils décident de faire une balade en montagne.

À mi-chemin, la voiture rate un virage et tombe dans le ravin. Arrivés sur place, les secours constatent le décès du père. Le fils, encore vivant, est emmené en urgence à l'hôpital. Le chirurgien arrive au bloc opératoire, observe le garçon et après un long silence, le chirurgien dit à son équipe : « *Je ne peux pas l'opérer, c'est mon fils.* » Qui est le père de ce garçon ? Je vous le demande ! *(silence de la salle)*

Si j'ai souhaité vous raconter cette histoire, c'est parce que je pense qu'elle permet d'expliciter ce que nous avons souhaité traiter lors de cette journée, à savoir, les représentations, les stéréotypes, les présupposés dont nous sommes toutes et tous porteurs et emprunts. D'où nous viennent ces acquis sur le rôle des femmes et des hommes dans la société ? D'où nous viennent ces représentations, ces construits sociaux ?

Eh bien, pour une grande part d'entre eux, de notre éducation avec un grand E.

En effet, cette histoire nous permet d'interroger l'accès des femmes aux postes à responsabilité. Même quand elles y accèdent, nous sommes étonnés-es, alors que nous savons combien le plafond de verre est tenace. Cette histoire permet de parler de l'usage du masculin universel, ou, autrement dit, de l'hégémonie du masculin dans notre belle langue française.

On nous dit que ce n'est pas important de féminiser la langue.

Mais si je vous avez-dit : « la chirurgienne », peut-être cela vous aurait donné des indications plus ciblées sur le modèle familial dont il est question. Et puis si la féminisation n'est pas importante, que cela coûte-t-il de la mettre en place ? Ne pas rendre les femmes visibles dans l'écriture, dans notre langue, cela a du sens. Mais cette histoire réinterroge également le modèle familial : un père, une mère, un enfant. Est-ce encore le modèle d'aujourd'hui ? Elle pose la question de la filiation, la question bioéthique. Ces questions vont faire l'actualité ces prochains mois, notamment avec l'ouverture du mariage au couple du même sexe.

Combien d'entre nous se sont dit que le père biologique était le chirurgien ? Combien d'entre nous se sont-ils dit que cet enfant était peut-être un enfant adultérin ? Combien d'entre nous se sont-ils dit que cet enfant était peut-être élevé par un couple homosexuel ? Combien d'entre nous se sont-ils dit que cet enfant était bien celui du chirurgien ? de la chirurgienne ?

À la veille du 25 novembre, journée internationale pour l'élimination des violences contre les femmes, force est de constater que si des évolutions existent en matière législative, il y a entre nos représentations, la réalité des violences sexistes et sexuelles, le traitement médiatique qui en est fait, des stéréotypes tenaces qui persistent, et qui contribuent à nier la gravité de la situation.

Aussi, partant de ces constats, le comité d'organisation s'est posé la question suivante : « l'éducation est-elle un facteur déterminant dans la construction des inégalités de genre? ». « L'éducation est-elle un facteur déterminant des violences sexistes et sexuelles ? »

Prise au sens large de son acception, l'éducation recouvre l'ensemble des champs qui influencent la construction de la masculinité et de la féminité : la famille, le sport, la culture, le système éducatif, les médias.

Nos intervenantes et intervenants vont donc nous éclairer tout au long de la journée sur ce postulat, à partir de leur terrain de travail et de recherche.

Je voudrais les remercier chaleureusement de leur présence et pour avoir honoré notre colloque.

Ce colloque est une action parmi d'autres engagements de la Ville de Strasbourg en faveur de l'égalité.

Aussi, j'aimerais rapidement vous dire **quelques mots des actions que nous portons pour irriguer la Ville d'une culture de l'égalité, faisant le pari que cela contribuera aussi, à moyen et à long terme, à éradiquer les violences faites aux femmes.**

Il y a bien évidemment **les interventions assurées par les associations financées par la Ville dans les écoles pour une éducation non sexiste**. Et je me réjouis que, avec le Ministre de l'Education, la Ministre au Droit des Femmes ait fait de l'éducation non sexiste à l'école et de la lutte contre les stéréotypes de genre, une grande priorité gouvernementale.

Mais nos actions, c'est aussi **la formation des fonctionnaires de la Ville dans de très nombreux services,** l'Éducation, la Police, les Solidarités, la Culture,…afin de leur permettre, là où ils sont, d'entendre, d'accompagner et d'orienter les femmes victimes de violence.

Mais, il y a aussi des actions plus improbables comme **la dénomination des rues**. Nous avons fait le constat que les rues de Strasbourg avaient majoritairement des noms d'hommes. Puis quand on ne savait plus, on donnait des noms impersonnels. Enfin, en dernière instance, on choisissait des noms de femmes. Cela montre l'idée et la place que nous donnons aux femmes et aux hommes dans l'espace public. Ces modalités de nomination sont clairement le reflet d'un ancrage culturel de l'invisibilité des femmes dans l'espace public. Non pas que les hommes nommés ne sont pas dignes de l'être, mais les femmes oubliées ne doivent plus l'être. C'est comme cela nous repensons les choses. Car cette invisibilité des femmes dans l'espace public, c'est aussi une violence symbolique qui leur est faite.

Mais nous continuerons également **nos grandes campagnes de sensibilisation** et le hasard du calendrier fait que nous sommes aujourd'hui le 18 octobre, journée de lutte contre la traite des êtres humains.

À votre demande, Monsieur le Maire, la Ville a mis en œuvre, l'année dernière, en partenariat avec le Mouvement du Nid, **une grande campagne de sensibilisation et d'information sur l'abolition du système « prostitueur »**, campagne très largement reliée au niveau national. Elle demandait beaucoup de courage. Vous en avez eu, tout comme la Ministre qui s'est engagée dans cette voie pour la France.

Je voudrais également évoquer un dernier point, **un nouvel outil qui contribue à irriguer encore une fois la ville d'une culture de l'égalité : il s'agit de la médiathèque Olympe de Gouges**. Vous l'avez connue sous son ancienne appellation : la médiathèque Kuhn. Mais, un vent d'égalité est passé par là. En effet, il a été décidé de faire de cette médiathèque un pôle d'excellence sur les questions de féminisme et de genre. Et je tiens à remercier ma collègue Souad EL MAYSOUR, Vice-Présidente en charge de la lecture publique, sans qui ce projet n'aurait pas pu voir le jour. Mais, je ne vous en dis pas plus, puisque Anne DIVE, directrice de la médiathèque, vous la présentera tout à l'heure. Voici donc quelques-unes des actions que nous portons à travers ce colloque.

La Ville de Strasbourg prend ainsi sa part dans la lutte contre les violences faites aux femmes, avec celles et ceux qui travaillent et militent au quotidien, dans leurs associations, sur le terrain, pour éradiquer et prendre en charge les violences faites aux femmes.

Je voudrais remercier chaleureusement l'ensemble des associations du comité d'organisation pour le travail de fond que nous avons mené durant six mois pour aboutir à cette journée. Permettez-moi de les nommer car nous avons depuis trois ans consolidé un groupe très dynamique et constructif à tous points de vue : le Mouvement du NID, le CIDFF, le Planning Familial, SOS FEMMES SOLIDARITE, le Home Protestant, la CIMADE, l'ASTU, ACCORD, VIADUQ 67 et les CEMEA Alsace, SOS aide aux habitants. Je suis évidemment heureuse qu'il y ait plus de monde chaque année car plus nous serons nombreuses et nombreux, plus nous pourrons sensibiliser et agir avec l'espoir de voir un jour toutes les violences faites aux femmes éradiquées.

Pour poser le cadre de ce colloque, je voudrais rapidement vous rappeler **les choix qui ont été faits**, et qui sont donc assumés par le comité d'organisation. Ainsi, ce colloque ne laisse pas de place aux débats contradictoires, à la tribune. Cela ne veut pas dire que nos intervenants et nos intervenantes sont tous et toutes d'accord, mais cela veut dire que volontairement, nous ne donnons pas la parole aux détracteurs du genre. Non pas que nous n'ayons pas les arguments pour les contredire, mais dans un souci d'équilibre par rapport à notre quotidien où nous sommes envahis-es, submergés-es par de pseudo-études scientifiques, des chercheurs ou des articles de journalistes misogynes qui nous expliquent que faire le ménage pour les hommes augmente le taux de divorce, que les femmes politiques gâchent la vie des hommes politiques, que les petites filles seraient naturellement plus douces et les petits garçons plus nombreux en sections scientifiques parce que beaucoup plus intelligents. **C'est de cette approche naturalisante, sexiste et essentialiste que nous n'avons pas voulu à la tribune.**

L'autre choix de ce colloque concerne le format : nous avons décidé, depuis trois ans, de ne pas en faire un format intimiste, car **l'urgence de la sensibilisation massive nous a paru prioritaire.** Et, du coup, nous considérons ce colloque comme une première étape d'information pour ensuite vous inciter, le cas échéant, vers des lectures plus poussées ou des formations existantes à Strasbourg. Nous avons conscience que ce format peut créer de la frustration, parce que nous ne pouvons pas débattre à huit cents ou à neuf cents. Mais des espaces d'échanges existent tout au long de la journée avec les associations locales et les intervenants-es qui seront présents-es.

Un dernier aspect sur le colloque : la présence des femmes et des hommes dans la salle. Elle est visible à l'œil nu. On compte dans les inscrits-es 110 hommes et 790 femmes. Ce n'est pas faute d'avoir dit aux femmes l'année dernière de ramener chacune un homme, mais voila, la réalité est celle-ci. Mais, preuve s'il en fallait que les féministes aiment les hommes et ne veulent pas les empêcher de parler, c'est que bien que vous ne soyez que 12% dans la salle, messieurs, vous serez représentés à plus de 28% à la tribune. On ne peut pas en dire autant de ces nombreux colloques, où la salle est quasi exclusivement féminine ou mixte, et la tribune exclusivement masculine.

Je voudrais aussi en profiter pour remercier l'ensemble des agents de la ville, qui se sont mobilisés aujourd'hui dans l'organisation de ce colloque ; celles et ceux qui dans les services travaillent au quotidien tout au long de l'année : le service des Ressources humaines, celui de l'Éducation, de la Culture, des Solidarités et du Sport.

Je voudrais plus particulièrement remercier Bernadette GEISLER, chargée de mission à mes côtés, avec laquelle nous formons aujourd'hui un binôme égalitaire.

L'égalité de traitement entre toutes et tous fait partie des missions premières du service public, et à ce titre, les fonctionnaires ont un rôle majeur à jouer en faveur de l'égalité femmes-hommes. Je les remercie de leur engagement et du travail remarquable qu'ils-elles mènent au quotidien.

Permettez-moi, en guise de conclusion, de sortir de l'usage du « nous » collectif qui engageaient, avec leur accord, les associations du comité d'organisation, pour passer au « je », et partager avec vous mes convictions plus personnelles.

Depuis que je suis élue, je me rends compte combien ces enjeux d'égalité sont des questions qui crispent parce qu'elles questionnent chacune et chacun d'entre nous. Je mesure à quel point elles sont caricaturées, à quel point nous sommes sans cesse obligés de justifier notre action. Mais les mots ont un sens. Et si nous souhaitons agir sur l'éducation, je crois que nous devons réhabiliter un certain nombre de termes à

commencer par celui de féminisme : les féministes, où qu'elles soient, où qu'ils soient, femmes et hommes, les politiques, les chercheurs-ses, militants-es associatifs-ves, professionnels-les, cherchent à promouvoir les droits des femmes avec l'objectif d'abolir les inégalités sociales, politiques, juridiques, économiques et culturelles dont les femmes sont victimes. Quoi de plus facile pour décrédibiliser une cause que de la caricaturer.

Alors, on dit souvent que les féministes n'ont pas d'humour. Et pourtant quand on arrive, à notre tour, à rendre risibles les blagues sexistes et misogynes, on nous dit alors qu'on est radical. Faudrait savoir !

Concernant le premier qualificatif, l'humour, il n'est pas ma plus grande qualité, et je le reconnais. Mais je vous le demande, comment peut-on avoir de l'humour quand tous les deux jours et demi, une femme meurt sous les coups de son compagnon ? Comment en avoir, quand on sait que le viol est une arme de guerre dans les pays en conflit ? Comment avoir de l'humour, quand à travail et à compétence égale, les femmes sont payées 27% de moins que les hommes ? Comment avoir de l'humour quand les hommes continuent d'occuper les postes à responsabilité des grandes administrations et des entreprises ? Comment avoir de l'humour, en 2012, alors que nous avons le premier gouvernement paritaire de l'Histoire de France et qu'une députée se fait siffler à l'assemblée nationale parce qu'elle porte une robe ?

Comment pourrait-on avoir collectivement de l'humour sur les droits des femmes, alors qu'on estime à 75.000 le nombre des femmes violées dans notre pays ? Sans parler de toutes celles et ceux qui n'osent pas porter plainte et, toutes celles et tous ceux, qui vont être découragés-es de le faire, au regard du dernier procès de Créteil, qui condamne une partie des violeurs « *comme on condamnerait un internaute ayant piraté illégalement de la musique* ». Ce sont les propos de Nina elle-même, une des deux jeunes femmes violées.

Je pourrais continuer cette litanie pendant des heures pour justifier, puisque nous sommes régulièrement sommées de nous justifier. Pourquoi un certain nombre d'entre nous n'avons pas d'humour et parfois plus de patience face à ces violences ? Parce que c'est le quotidien de trop nombreuses femmes que nous rencontrons, parce que cette réalité dans une démocratie comme la nôtre est tout simplement inacceptable et qu'elle ne nous fait pas rire. Parce que cette réalité, un peu partout dans le monde, démontre l'universalité de la domination masculine.

Passons au second qualificatif dont je vous parlais, la radicalité : dans l'imaginaire collectif, ce terme semble renvoyer à un attribut plutôt agressif, autoritaire, donc un attribut plutôt masculin. Là où nous devrions nous être douces, sensibles et dociles. Alors, comme je suis ouverte à la remise en question, je me suis penchée sur l'étymologie de ce mot.

Qu'est-ce qu'être radical ? Selon le Larousse, c'est être à la racine de quelque chose, se rattacher aux causes profondes des inégalités, c'est viser la transformation profonde de la société. La radicalité c'est aussi la caractéristique de ne pas admettre d'exception ou d'atténuation. Si être radical, c'est combattre les inégalités à leur racine, analyser et agir sur les causes profondes, à savoir le système patriarcal, alors oui, je crois que nous avons, femmes et hommes, ensemble, la responsabilité de ne plus être consensuels-les pour ne plus voir sacrifiées encore des générations de femmes sur l'autel de la domination masculine ; parce que la victimisation des femmes n'est pas l'approche des féministes.

Mais vous savez, ce qui me rassure le plus dans tout cela, c'est que je sais que nous sommes nombreuses et nombreux dans la salle à ne pas avoir d'humour et à être radicales et radicaux. Il est des défauts avec lesquels on apprend à vivre, parce qu'au fond, ce sont des qualités pour les humanistes. On voudrait que nous fassions du consensus. Mais je suis désolée, il ne peut pas y avoir de consensus face à des violences sexuelles, face à des propos sexistes, tout comme il ne peut pas y en avoir face à des propos racistes.

Gandhi disait - et il fallait bien que je cite un homme - **« *Soyez le changement que vous souhaitez voir dans ce monde !* »**. Nous avons toutes et tous la responsabilité de ce changement. Si chacune et chacun agit au quotidien sur les inégalités, sur les violences faites aux femmes, cela est possible. Encore faut-il pour cela prendre conscience de l'ampleur de la situation et trouver les leviers du changement. Mais ces leviers existent, et nous sommes déterminés-es à les diffuser.

Aussi cette journée se veut modestement un de ces espaces de transformation sociale. J'espère que vous repartirez de cette journée ne pouvant plus jamais enlever les lunettes-genre : celles qui vous permettront d'analyser la société au regard des rapports sociaux de sexes notamment, mais pas seulement.

Je vous souhaite une excellente journée de travail au nom de tout le comité d'organisation et je crois de tout cœur que nous pourrons, toutes et tous, agir à notre niveau au quotidien où que nous soyons aujourd'hui et demain, pour bâtir collectivement une société plus juste et plus égalitaire. Parce qu'il n'y a pas d'utopie qui ne puisse devenir un jour concrète.

Je vous remercie.

Roland RIES, Sénateur-Maire de la Ville de Strasbourg

Bravo Mine !
Monsieur le Préfet,
Monsieur le Président de la Communauté Urbaine de Strasbourg,
Chère Mine GÜNBAY, conseillère déléguée aux droits des femmes,
Merci pour ce discours d'introduction, très emprunt de convictions et de forces.
Madame la déléguée régionale aux droits des femmes,
Mes chers collègues élus,
Mesdames et Messieurs les Présidents d'associations,
Mesdames et Messieurs, Chers Amis.

Je voudrais tout d'abord excuser Madame VALLAUD-BELKACEM, ministre aux droits des femmes et porte-parole du Gouvernement, qui devait être là ce matin et qui m'a appelé, hier soir, pour me demander de l'excuser auprès de vous pour un contretemps vraiment de dernière minute. Vous savez qu'elle est porte parole du Gouvernement et qu'elle représente aujourd'hui le Gouvernement à Lyon à une réunion de l'Association des Régions de France. Elle m'a promis que dès que son agenda le permettra, elle viendra évidemment à Strasbourg.

Mesdames et Messieurs, depuis le 9 octobre dernier, Malala YOUSAFZAÏ, une jeune adolescente pakistanaise de 14 ans est dans un état critique : son bus a été pris dans une embuscade par un commando taliban, alors qu'elle rentrait de l'école avec des amis.

Les membres de TEHRIK-I-TALIBAN PAKISTAN sont montés dans le bus scolaire où Malala et d'autres jeunes filles étaient assises. Ils ont demandé où elle était, et une fois identifiée, lui ont tiré une balle dans la tête, blessant également deux autres écolières.

Malala est devenue une des figures de l'anti-extrémisme quand elle a ouvert, l'année de ses 11 ans, un blog sur la BBC pour raconter la vie de sa région, contrôlée par les talibans et son désir d'aller à l'école, tout simplement. D'avoir juste accès à l'éducation.

Au Pakistan, l'attaque dont a été victime la jeune fille a donné lieu à de nombreuses manifestations à travers tout le pays et a provoqué la colère des responsables politiques.

Si ce cas a marqué les esprits, ce n'est pas seulement parce qu'il s'agit d'un drame humain, mais aussi parce qu'il illustre tristement les questions que soulèvent aujourd'hui la place des femmes dans le monde.

En France, Mine l'a rappelé, c'est le verdict rendu, il y a quelques jours, dans le cadre de l'affaire des viols collectifs de Fontenay sous Bois commis entre 1999 et 2001, qui a suscité le choc et l'incompréhension : l'acquittement de dix des quatorze accusés et une peine de cinq ans, dont une ferme - la plus lourde des quatre - pour une participation à des viols collectifs décrits comme particulièrement abjects.

Vous le savez, la vocation de Strasbourg, Capitale Européenne, l'incite naturellement à la défense de la dignité des personnes et au respect des droits humains, dont fait pleinement partie la lutte pour les droits des femmes et l'égalité de genre.

Même si l'on évoque parfois, y compris comme une excuse sociétale, le fait que l'égalité entre hommes et femmes repose en partie sur une modification en profondeur des mentalités, et concernerait donc la vie privée, sa conquête relève, évidemment, on le sait, de politique publique menée tant au niveau des Instances Européennes, de l'Etat que des collectivités territoriales.

Pourquoi se le cacher ? Il s'agit d'avoir une volonté politique forte, de lutter, c'est vrai contre des siècles de mentalités et d'organisations sociales inégales.

Et s'il faut en passer par là, comme pour la parité électorale où comme l'ont indiqué, il y a quelques temps, Najat VALLAUD-BELKACEM et Michel SAPIN pour l'égalité salariale, il faudra voter les textes nécessaires. Et, en tant que sénateur, je suis prêt à les porter, à les défendre et à les voter devant le Parlement, de la même manière que je me suis résolument inscrit dans le combat pour l'abolition du système prostitueur.

Mesdames et Messieurs, le colloque qui nous réunit aujourd'hui, s'inscrit dans le prolongement de la mise en pratique du plan d'actions de la Ville pour les droits des femmes et l'égalité de genre que nous sommes particulièrement fiers d'avoir adopté cette année.

Un des trois axes de ce plan d'actions, à savoir la volonté d'irriguer la Ville par le débat, constitue le cadre de l'organisation du colloque contre la violence faite aux femmes pour la troisième année consécutive.

Et à cet égard, je me réjouis de l'intérêt que suscite chacun des colloques que nous organisons et qui explique d'ailleurs que nous ayons dû changer notre lieu de rencontre de manière à pouvoir accueillir l'ensemble des quelques 900 participants présents aujourd'hui.

Je tiens à en féliciter les organisatrices et les organisateurs et en tout premier lieu, évidemment, permettez-moi de dire encore une fois à Mine GÜNBAY, ma conseillère municipale déléguée, combien je lui suis reconnaissant ; combien, dans notre équipe, nous lui sommes reconnaissants du travail effectué depuis quatre années, et combien elle peut être fière du chemin accompli.

Merci Mine.

Mine GÜNBAY a su s'appuyer sur les nombreuses associations qui militent toute l'année pour les droits des femmes. Qu'elles soient aussi remerciées pour leur investissement, la qualité de leur travail.

Je veux aussi saluer Pierre-Etienne BISCH, notre Préfet, qui par sa présence et au-delà de la marque de reconnaissance de ces rencontres que cela représente, signifie que l'État a toute sa place à prendre dans cette politique publique si indispensable.

La qualité étant autant au rendez-vous, je suis certain que nous allons vivre une belle journée, ici, à Strasbourg.

La troisième édition de ce colloque, donc, organisée en préambule à la journée internationale pour l'élimination des violences à l'égard des femmes du 25 novembre, confirme fortement notre volonté d'inscrire la culture de l'égalité parmi nos objectifs et nos priorités politiques.

La thématique : ***« l'éducation, un facteur déterminant dans la construction des inégalités de genre et des violences sexistes et sexuelles ? »*** Tel est le thème retenu cette année ou plutôt l'interrogation qui guidera les travaux de cette édition, celle-ci ayant pour objectif de mettre en lumière le rôle de l'éducation après que les deux précédentes ont davantage exploré le cadre juridique et législatif des violences faites aux femmes et leur prise en compte par les institutions et les pouvoirs publics.

Et surtout, il s'agira d'envisager toutes les acceptions du terme d'éducation et de discerner en quoi celle-ci influence, Mine l'a dit tout à l'heure, la construction de la masculinité et de la féminité.

Comme les années précédentes, cette journée entièrement conçue en partenariat avec des acteurs associatifs locaux est aussi l'occasion de favoriser la rencontre entre professionnels, experts, militants, grâce notamment à une agora associative rassemblant les acteurs de la prévention, de l'accompagnement et du soutien aux femmes victimes de violence.

Ce colloque sera donc l'occasion de mener une réflexion sur les rapports sociaux qui régissent les relations femme-homme et fille-garçon, sur les représentations et sur les stéréotypes sexistes.

Mais si l'objectif est bien d'identifier ces derniers, il s'agit aussi de se doter des moyens de les combattre et surtout de lutter contre toutes les formes de violences à l'égard des femmes : promouvoir les actions et les initiatives de nature à favoriser une éducation égalitaire, faire mieux connaitre les droits existants - c'est permettre l'émergence d'une société plus juste - et surtout le passage de l'égalité formelle à l'égalité réelle, entre les femmes et les hommes, enjeu majeur, comme vous le savez, de toute démocratie.

Mesdames et Messieurs, je souhaiterais clore mon propos, si vous me le permettez, en empruntant à Victor HUGO cette citation, qui me paraît parfaitement d'actualité et convenir à notre journée. ***« Il vient une heure où protester ne suffit plus ; après la philosophie, il faut l'action. »*** Ainsi, grâce à notre volonté politique ajoutée au dynamisme des associations strasbourgeoises et à la vigilance des services municipaux, je suis convaincu que nous pouvons envisager l'avenir de l'égalité entre les femmes et les hommes dans notre Ville avec plus de confiance. La confiance, évidemment, n'empêche pas la vigilance. Au-delà de ce moment,

Je vous remercie de votre attention.

Bon colloque à toutes et à tous ! Bons échanges et bonne journée !

■ Le rôle du Conseil de l'Europe et les politiques publiques européennes en matière d'éducation de genre/non sexiste

Madame Anne Marie FARRADJI, Conseil de l'Europe

Monsieur le Préfet,
Monsieur le Sénateur-Maire,
Monsieur le Président de la Communauté Urbaine de Strasbourg,
Madame la Déléguée régionale aux droits des femmes,
Mesdames et Messieurs les adjoints,
Mesdames et Messieurs,

Dans la perspective générale de la promotion et de la protection des droits de la personne humaine, de la démocratie et de l'état de droit dans ses quarante-sept états membres, le Conseil de l'Europe, la plus ancienne organisation européenne de coopération intergouvernementale cherche :
. à lutter contre toutes atteintes à la liberté et à la dignité des femmes,
. à éliminer la discrimination fondée sur le sexe,
. à promouvoir une participation équilibrée des femmes et des hommes à la vie politique et publique,
. et à encourager l'intégration d'une perspective de genre dans tous les programmes et toutes les politiques.

Beaucoup d'inégalités violent le respect et la protection des droits fondamentaux des femmes. Ils sont constamment transgressés par les multiples formes de violences envers les femmes, qui peuvent être exposées à des pratiques considérées comme des tortures ou des traitements inhumains ou dégradants. Parmi les plus graves : la violence physique, le viol, les mutilations sexuelles et génitales, la traite aux fins d'exploitations sexuelles. La marginalisation dans la vie politique et publique, où leurs droits politiques peuvent n'être ni reconnus, ni appliqués ; la discrimination dans l'emploi et la difficulté à concilier vie professionnelle et vie privée. Des salaires moins élevés pour un travail de valeur égale. Et, plus souvent que les hommes, les femmes sont victimes de la pauvreté, du chômage et de la précarité avec des droits sociaux et économiques qui leurs sont alors refusés.

Pour le Conseil de l'Europe, ce combat contre toutes les formes de discriminations envers les femmes se traduit, entre autres par l'élaboration de normes européennes, selon l'article 15B du statut du Conseil de l'Europe, qui précise que le Comité des ministres peut, dans le contexte de l'adoption par les gouvernements d'une politique commune, eu égard à des sujets particuliers, adresser des recommandations aux gouvernements des Etats membres. Elaborée par des experts gouvernementaux responsables devant le Comité des ministres, une recommandation permet l'interaction d'intérêts politiques avec des considérations techniques et sectorielles. Son adoption par le Comité des ministres représente l'expression commune d'une opinion intergouvernementale européenne, sur un sujet donné, ce qui lui donne un poids considérable.

Elle représente un engagement international pour les Etats, même si elle ne possède pas la force contraignante d'une convention. Elle constitue, pour les Etats membres, une base solide sur laquelle élaborer une législation nationale des politiques et des programmes et un argumentaire précieux pour la société civile des ONG qui peuvent s'appuyer sur ces textes pour faire avancer la cause de l'égalité.

À partir des années 80, le Conseil de l'Europe a eu la tâche stimulante de proposer des normes européennes qui ont permis de repenser la question de l'égalité entre les femmes et les hommes et qui ont marqué son évolution au cours de ces dernières décennies en Europe.

Ces normes ont permis au Conseil de l'Europe de développer des initiatives majeures pour combattre la violence envers les femmes. J'en veux pour preuve l'adoption, en 2000, de la recommandation sur la lutte contre la traite des êtres humains aux fins d'exploitations sexuelles, afin de lutter contre une des pires formes de violation des droits humains des femmes et, en avril 2002, l'adoption de la recommandation sur la protection des femmes contre la violence.

Ces deux textes sont les premiers instruments juridiques européens à proposer une approche intégrée et globale du problème en traitant de la prévention, de la protection des victimes et de la poursuite des agresseurs.

Deux campagnes menées par le Conseil de l'Europe sur la promotion des mesures incluses dans ces recommandations, à laquelle la Ville de Strasbourg s'est étroitement et activement associée, ont abouti à la préparation et à l'adoption des premiers traités de droits humains européens visant à protéger en particulier les femmes contre toutes les formes de violence : **la convention du Conseil de l'Europe sur la lutte contre la traite des êtres humains en mai 2005 et la convention pour prévenir et combattre la violence envers les femmes et la violence domestique en mai 2011.**

Cependant, si la lutte contre la violence envers les femmes est devenue une priorité politique dans nos Etats membres, l'histoire des inégalités entre les femmes et les hommes est longue et complexe. Elle ne se résume pas à cette lutte.

Les structures socio-économiques, politiques et culturelles productrices de discriminations dont la forme la plus grave, reconnue depuis un arrêt de 2010 de la Cour Européenne des droits de l'Homme, est la violence envers les femmes, ne sont pas ou rarement mis en cause.

Dès 1998, le Conseil de l'Europe reconnaît que la législation et les actions positives souvent limitées à des domaines spécifiques ne suffisent pas, à elles seules, à réaliser une véritable égalité entre les femmes et les hommes. **L'égalité de traitement n'est pas suffisante, car cette approche se caractérise par une acceptation et une adaptation aux normes et standards masculins**. Les femmes fonctionnent dans la sphère publique selon des règles édictées par les hommes. C'est pourquoi, ils décident de promouvoir parallèlement aux législations et politiques, la **stratégie de l'approche intégrée de l'égalité entre les femmes et les hommes** dans toutes les politiques et les programmes, à savoir, la réorganisation, l'amélioration, le développement et l'évaluation des processus de prise de décision aux fins d'incorporer la perspective de l'égalité entre les femmes et les hommes, dans tous les domaines, à tous les niveaux, par les acteurs généralement impliqués dans la mise en place des politiques. Il ne s'agit pas de remplacer les législations et les politiques mais de les accompagner, de les compléter avec la mise en place de cette stratégie.

Le Conseil de l'Europe va pour cela développer des lignes directrices et utiliser la voie des recommandations pour appliquer cette stratégie dans différentes politiques. L'une de ces premières recommandations dans le domaine sera celle pour l'approche intégrée de l'égalité entre les femmes et les hommes dans l'éducation, adoptée en 2007 par le comité des ministres, pour promouvoir l'égalité dans l'éducation, lutter contre les sexismes et les stéréotypes de genre. Pourquoi l'**éducation** ? **Parce que le plus ancien combat des femmes pour l'égalité et les droits humains est celui de l'accès à l'éducation.**

En Europe, dès le XV^{ème} siècle, des femmes comme Christine de PISAN ont dénoncé la vision traditionnelle de la femme comme étant inférieure à l'homme par nature, et clamé que leurs supposées infériorités étaient dues à leur manque d'éducation. Elles ont encouragé l'éducation dans laquelle elles voyaient un moyen de faire des femmes des êtres meilleurs et non pas, comme le laissaient entendre certains auteurs, pour les rendre plus pieuses ou en faire de meilleures mères, et de meilleures épouses.

Depuis le XX^{ème} siècle, maintenant dans toute l'Europe, le droit à l'éducation et la formation professionnelle sans discrimination fondée sur le sexe est désormais garantie par des normes juridiques. Il est communément admis que le système éducatif ne doit pas discriminer directement ou indirectement. On peut même dire aujourd'hui que l'élimination des obstacles à l'éducation des filles a été plus fructueuse que l'élimination des différences de classes sociales ou de statuts minoritaires.

Mais des modèles archaïques d'inégalités subsistent, sans doute liés à une des caractéristiques les plus frappantes du patriarcat, à savoir sa capacité à éviter de se faire repérer et à savoir rester invisible. **Les stéréotypes sexistes continuent de peser sur les comportements et les pratiques, malgré toutes les initiatives en faveur de l'égalité** : législation, politique, engagements internationaux et initiatives des

gouvernements nationaux. La production de changements structurels dans les rapports sociaux de genre s'avère indispensable à la construction d'une véritable égalité.

En 1997, à Istanbul, lors de la quatrième conférence du Conseil de l'Europe, les ministres européens responsables de l'égalité entre les femmes et les hommes ont recommandé que les secteurs du Conseil de l'Europe compétents en matière d'égalité et d'éducation unissent leurs efforts pour développer l'éducation en matière d'égalité entre les femmes et les hommes, une éducation sans stéréotype à tous les échelons du système éducatif. Un séminaire intitulé « *Un nouveau contrat social entre les femmes et les hommes : le rôle de l'éducation* » s'est tenu à Strasbourg en 2000. Il visait essentiellement les enseignants et les enseignantes et mettait l'accent sur le rôle qu'ils ou elles pouvaient jouer dans la création d'une culture de l'égalité dans le système éducatif, en encourageant la réussite scolaire des garçons et des filles, selon les capacités et les aspirations des élèves, sans prendre en compte les rôles et les stéréotypes attachés à l'un ou l'autre sexe.

Ce séminaire fut suivi de la création d'un groupe de travail qui réalisa en 2004 une étude sur l'approche intégrée de l'égalité entre les sexes à l'école. Celle-ci faisait un certain nombre de propositions et préconisait la rédaction d'une recommandation contenant des lignes directrices dans ce domaine. Ces efforts conjugués ont abouti à l'élaboration de la recommandation sur l'approche intégrée de l'égalité entre les femmes et les hommes dans l'éducation, qui souligne l'importance décisive d'appliquer systématiquement une perspective de genre dans toutes les phases de l'élaboration et de la mise en œuvre des politiques, plans, cursus et programmes, grâce à la participation active de toutes les parties prenantes à l'école, afin de garantir la qualité de l'éducation.

Début 2011, un questionnaire a été envoyé à tous les Etats membres du Conseil afin de mesurer les progrès accomplis dans la mise en œuvre des mesures contenues dans la recommandation. Quarante-quatre sur quarante-sept états membres ont répondu à ce questionnaire : quarante-trois d'entre eux ont transposé le principe de l'égalité entre les femmes et les hommes dans leurs lois nationales sur l'éducation et trente-cinq ont spécifiquement traité l'égalité des femmes et des hommes dans leurs lois nationales. La référence spécifique à l'égalité entre les femmes et les hommes est importante dans ce contexte dans la mesure où elle indique un engagement politique en faveur de l'égalité entre les femmes et les hommes en matière de réussite scolaire, par opposition au principe général de l'égalité de traitement et de l'égalité des chances.

De même, trente-cinq pays ont indiqué avoir conçu des politiques, des plans ou des programmes visant à promouvoir la stratégie de l'approche intégrée de l'égalité entre les femmes et les hommes.

Il semble pourtant clair, au vu des réponses aux questions sur les cibles visées par ces plans, politiques et programmes, que les écoles n'en faisaient pas partie dans la majorité des cas. Si les pays ont mis en œuvre divers instruments politiques, des stratégies plus générales font en revanche souvent défaut. Il existe donc **de nombreuses mesures possibles pour faire évoluer les rôles traditionnels et les stéréotypes de genre, mais rares sont les pays à les avoir mis en œuvre.** Or les stéréotypes de genre déterminent des modèles auxquels doivent se conformer les jeunes filles et les jeunes garçons, niant les diversités existant entre les deux sexes et au sein de chaque sexe, affectant l'image de soi, la construction de l'identité, les rapports de genre et l'insertion sociale. L'apprentissage des connaissances, des modèles, des valeurs, des symboles, des rôles en fonction du sexe, influençant la construction de notre identité, se fait depuis notre naissance et tout au long de notre vie.

Mais, c'est au cours de la petite enfance et des années scolaires que la période de socialisation est la plus intense, que les rôles liés au genre se structurent. C'est durant cette période que les idées stéréotypées sur ce qui est féminin et masculin se construisent et se renforcent. En Suède, par exemple, depuis quelques années déjà, on travaille à déconstruire cette construction des rôles et des genres dès le jardin d'enfants. Et je sais qu'en France, depuis cette année, une expérience de ce type a été lancée dans la région parisienne.

Mais la majorité de nos systèmes scolaires reste marquée par un savoir élaboré par les hommes, par l'universalisation du modèle masculin et l'exclusion des expériences, des intérêts et des savoirs féminins de la culture scolaire. L'absence de femmes dans les contenus, l'élaboration et l'interprétation faite de l'Histoire conduisent à leur invisibilité et à celle de leur contribution, renforçant leur subordination. La perception stéréotypée a des conséquences néfastes sur la situation des filles. Elles obtiennent en général

de meilleurs résultats que les garçons dans la majorité de nos Etats membres et elles présentent souvent des qualifications supérieures à leurs homologues masculins. Cependant, ces résultats ne sont pas visibles sur le marché du travail et les disciplines débouchant sur des professions rémunératrices prestigieuses et à fort potentiel d'avancement demeurent nettement masculines.

Les stéréotypes de genre se reflètent également dans la position des femmes dans l'éducation. Si la majorité des enseignants sont des femmes, elles le sont essentiellement dans le primaire et le secondaire et les postes universitaires étant le plus souvent pourvus par les hommes, de même que les postes de direction dans l'enseignement général. Certes, l'école n'est pas isolée de la société et transmet des modèles qui sont marqués par des relations de discrimination et de domination des femmes. Il ne suffit donc pas de ne pas discriminer formellement pour garantir que le système scolaire soit le véhicule d'une égalité de fait. L'école peut aussi, face à l'influence des médias ainsi que d'autres influences sociales sur la perpétuation du sexisme et des stéréotypes de genre, relever et contrer toutes les formes de stéréotype et de sexisme.

De par leurs premières expériences, y compris celles vécues en milieu scolaire, de nombreux hommes continuent d'être socialisés en fonction d'idéaux culturels masculins traditionnels. Lorsqu'ils en ont le choix, les adolescents optent rarement pour des matières traditionnellement considérées comme des matières de filles : l'économie domestique, l'éducation personnelle et sociale ou l'éducation sanitaire. Dix-sept états membres dans notre étude n'exigent pas des écoles qu'elles fassent en sorte que les garçons aient accès à des matières en rapport avec le développement personnel, les aptitudes relationnelles et l'éducation sanitaire. C'est aux ministères et aux autorités scolaires qu'il revient de souligner l'importance de ces matières auprès des écoles et de les rendre obligatoires pour l'ensemble des élèves.

Mais si la législation et les politiques ne sont pas accompagnées de stratégie globale, à commencer par des programmes de sensibilisation à l'intention de tous les acteurs du système éducatif, décideurs et décideuses politiques, agents et agentes dans les ministères, autorités scolaires, enseignantes et enseignants, parents et enfants, la suppression des stéréotypes de genre ne pourra être que limitée.

Trente-cinq pays ont lancé des activités de sensibilisation à l'égalité entre les femmes et les hommes et à l'approche intégrée de l'égalité à l'intention des agents et des agentes des ministères de l'éducation, vingt-trois ont conçu des lignes directrices à l'intention des autorités et du personnel concerné, afin de les aider à mettre en pratique l'approche intégrée de l'égalité.

Cependant, ces trente-cinq pays n'ont pas tous visé l'ensemble des acteurs et des aspects de la vie scolaire. Vingt-six incluent l'approche intégrée de l'égalité et sa promotion dans la formation initiale des enseignants et trente-deux l'incluent dans la formation continue des enseignants.

Cependant, les comportements et les attentes des enseignants peuvent être inconsciemment et involontairement source de traitement inégal pour les jeunes filles et les jeunes garçons. Les méthodes et les pratiques éducatives doivent elles aussi être analysées dans une perspective de genre, car les enseignants comme les enseignantes, doivent être conscients et conscientes des modèles d'interaction qu'ils et qu'elles établissent avec filles et garçons, compte tenu du fait que la quantité et la qualité de l'attention que chaque élève reçoit de la part de l'enseignante ou de l'enseignant a nécessairement des conséquences sur son identité, son comportement, sa confiance et son estime de soi, son apprentissage, son succès scolaire et son succès éducatif.

Le langage également structure nos représentations collectives et forme notre façon de penser, contribuant à la construction de l'image de soi. Or le langage, oral ou écrit, n'est pas neutre. Là encore le masculin est non seulement valorisé, mais la norme, la grammaire et notre discours deviennent le véhicule de l'invisibilité, de la subordination, voire de la négation du féminin. Il s'avère donc indispensable d'analyser la charge idéologique transmise par notre langage.

L'analyse des **formes de communication** entre jeunes démontre également le refus ou plutôt le mépris des formes de communication plus couramment employées par les jeunes filles et par les femmes. Les technologies de l'information sont loin de libérer les jeunes femmes et renforcent fortement les stéréotypes de genre.

Dans les jeux vidéo par exemple, les hommes sont invariablement des aventuriers, des tueurs, des sauveurs ou des explorateurs, tandis que les femmes sont généralement des proies, à l'exception notable de Lara Croft qui correspond cependant à l'image de la femme idéale pour beaucoup de jeunes gens, mais dont on sait qu'on prévoit de la faire violer dans un des prochains épisodes.

Par conséquent, les images stéréotypées restent. La valorisation des formes de communication traditionnellement masculines entraine les filles et les femmes à adopter des stratégies qui leur sont étrangères et contrecarrent le développement de leur identité. La division sexuelle du travail et des rôles sociaux se reflète dans l'organisation scolaire, qui reproduit le schéma traditionnel dont les exemples les plus évidents sont la répartition sociale du personnel enseignant par sexe à chaque niveau et dans chaque type d'enseignement et le déséquilibre entre le chiffre global des femmes dans l'enseignement et leur présence dans les postes de direction scolaire et dans les postes de direction dans les ministères de l'éducation.

La recherche scientifique et l'observation empirique révèlent enfin que **l'espace scolaire apparemment neutre est l'objet d'une occupation par les garçons et les filles inégale et déséquilibrée**, en accord avec des conceptions stéréotypées de masculinité et de féminité, de ce qui est censé être le comportement d'une femme ou d'un homme. Ce vécu dans l'espace scolaire est indissociable du vécu dans l'espace public.

Et **la façon dont les filles et les garçons structurent entre eux les formes de vie dans leur espace scolaire se retrouve dans les espaces publics.** Il nous faut donc veiller à promouvoir une participation équilibrée des filles et des garçons dans tous les espaces et activités scolaires et extrascolaires. C'est aussi l'organisation des salles de classe et la répartition inégale des tâches entre les jeunes filles et les jeunes garçons; la décoration utilisée dans les classes, surtout des plus jeunes où l'on voit souvent des affiches représentant des enfants avec des comportements stéréotypés, des jeux que l'on organisent opposant souvent les filles et les garçons de la même classe, les jouets réservés aux filles et aux garçons, les activités auxquelles ils et elles sont encouragés à participer, sans parler du fait que les habitudes des familles ne facilitent pas toujours la tâche des enseignantes ou enseignants qui souhaiteraient infléchir ces tendances.

Concernant la formation initiale et continue des enseignants et des enseignantes ainsi que des formateurs et des formatrices, nous touchons là à une vraie question centrale. L'objectif doit en être en premier lieu celui de faire réfléchir les enseignantes et les enseignants ainsi que les élèves et les rendre conscientes et conscients de leur rôle en temps qu'agent et agente de changement. Personne ne se prédispose à changer si il ou elle n'en a pas ressenti le besoin. Analyser les raisons qui lui sont sous-jacentes et créer les moyens qui le rendent possible. Mais souvent les enseignantes et les enseignants croient à la neutralité de leur pratique. Ils et elles devraient donc être en mesure de reformuler l'universalité qui leur a été présentée sous forme de neutralité mais qui est dotée de genre.

Dans les écoles européennes, les valeurs, les pratiques, les structures, l'organisation et l'enseignement s'appuient souvent sur des mentalités traditionnelles fondées sur des préjugés sexistes. L'une des conclusions de l'enquête réalisée par le Conseil de l'Europe en 2004 auprès des enseignantes et des enseignants dans plusieurs états membres a montré que beaucoup ont une **vision sexiste des capacités et des rôles futurs** des garçons et des filles, des hommes et des femmes. Beaucoup hésitent à parler d'égalité entre les femmes et les hommes, affirmant que ce n'est pas un problème pour eux, qu'ils sont neutres et traitent tous les élèves sur un pied d'égalité.

Mais, les études internationales sur les échanges entre les élèves et leurs professeurs en classe ont massivement conclu que les enseignantes et les enseignants communiquent différemment avec les filles et les garçons. Ainsi, les échanges entre les enseignants et élèves sont significativement plus nombreux avec les garçons**.** Ils sont plus enclins que les filles à instaurer des échanges avec les enseignants et ceux-ci acceptent plus volontiers leur contribution, leur posent davantage de questions, les questions qui leur sont posées sont plus ambitieuses et ils sont plus souvent félicités que les filles. Les enseignants et les enseignantes sont d'ailleurs surpris quand on leur fait découvrir qu'ils n'interagissent pas de la même façon avec les filles et les garçons. Ce sont donc leurs comportements et leurs attentes, source de traitement inégal pour les filles et les garçons qu'il faut reconnaître et corriger, même si à l'origine ils sont souvent inconscients et volontaires.

Une chercheuse portugaise, Theresa PINTO, nous donne l'exemple des mathématiques afin d'illustrer cet effet pygmalion. À savoir comment les attentes différentes des enseignantes et des enseignants de mathématiques vis-à-vis des jeunes filles et des jeunes garçons seraient à l'origine du moindre succès des jeunes filles dans cette matière, considérée dans plusieurs pays comme étant un instrument clé de la réussite sociale et, de ce fait, de sélection sociale, car il s'agit d'un domaine que les jeunes filles choisissent moins et dans lequel elles réussissent moins bien que les garçons.

Cet aveuglement sexiste est partagé par les personnels de tous les établissements inclus dans l'étude du Conseil de l'Europe. La plupart des enseignants et des enseignantes en sciences interrogés n'ont jamais entendu parler de l'approche intégrée de l'égalité entre les femmes et les hommes et ne se sont jamais demandé pourquoi les filles sont moins nombreuses que les garçons à choisir la physique.

La formation initiale et continue des enseignants est un facteur déterminant dans la promotion et l'innovation pédagogique : les enseignantes et les enseignants ainsi que les formateurs et les formatrices sont les vecteurs privilégiés de l'intégration de l'égalité dans les pratiques éducatives. Elle doit, par conséquent, tout d'abord les sensibiliser à leur représentation stéréotypée de genre afin qu'ils et elles soient en mesure d'analyser, de reconnaître, de mettre en question et de corriger les distorsions sexistes présentes dans leurs propres pratiques éducatives, les modèles d'interaction qu'ils et elles établissent avec chaque sexe, leurs comportements, jugements et attentes face aux filles et aux garçons, afin que ces stéréotypes ne soient pas une source de traitement inégal pour les jeunes filles et les jeunes garçons.

Dans la majorité des pays européens, la formation des enseignants est assurée par des instituts d'enseignement supérieur qui élaborent des cours de façon autonome. L'intégration de l'égalité dépend donc de ceux qui dispensent les cours et n'est pas toujours prise en compte dans la formation initiale des enseignants.

Il existe cependant des exemples positifs. Au Portugal, le plan d'action national pour l'égalité entre les femmes et les hommes 2007-2010 a inscrit au nombre des domaines stratégiques d'intervention la promotion de l'intégration d'une perspective de genre dans les profils de compétences, mais également dans les profils de formation des professionnels de l'éducation.

En 2008, la Finlande a démarré le projet de recherche égalité de genre et sensibilisation au genre dans l'éducation des enseignants, qui vise à donner aux futurs enseignants davantage d'informations théoriques et pratiques sur la manière dont ils peuvent promouvoir l'égalité entre les garçons et les filles et être plus sensibles à cette question dans leur travail. Des programmes et des méthodologies seront développés dans le cadre de ce projet ainsi qu'un programme de recherche dont les conclusions seront intégrées dans la formation des enseignants.

Les préjugés, la discrimination et l'opposition aux réformes en faveur des femmes ne datant pas d'hier, **le patriarcat a eu tout le temps de s'établir solidement dans tous les domaines des sociétés européennes. C'est son savoir et sa théorie qui se sont imposés dans notre héritage intellectuel.** Ce sont par exemple les programmes scolaires et les matières enseignées. Dans beaucoup d'Etats, l'étude des options scolaires par sexe, notamment pour ce qui a trait aux matières scientifiques et techniques, est révélatrice de ce que les programmes d'enseignement ne sont pas préparés pour déconstruire les représentations sociales et professionnelles sexistes.

Dans nos pays, le programme formel est considéré comme un élément central de l'éducation. Sans l'action des écoles qui veillent à ce que les élèves puissent choisir des options et des programmes pour lesquels ils ont des aptitudes, qui les intéressent et qui leur donnent des idées de métiers, les élèves ne veulent pas se distinguer de leur père et font des choix traditionnellement associés à leur sexe. C'est au personnel scolaire de bousculer l'idée qu'il y a des matières pour les garçons et des matières pour les filles. Dix-neuf pays seulement de notre étude ont élaboré des lignes directrices afin d'aider les écoles à promouvoir l'approche intégrée de l'égalité dans les applications du programme formel.

À Malte, la commission nationale pour la promotion de l'égalité entre les femmes et les hommes a mené un projet intitulé « *Faciliter l'égalité par l'éducation* » dans le but de dénoncer la répartition des rôles et les stéréotypes de genre dans l'éducation formelle qui conduit souvent les élèves du primaire et du secondaire à faire des choix professionnels et personnels dictés par leur genre plutôt que par leurs intérêts et leurs aptitudes. Pour atteindre cet objectif, décideurs politiques, enseignants et élèves ont été sensibilisés à la **nécessité d'une plus grande égalité entre les femmes et les hommes, d'un équilibre de vie professionnelle et de vie privée avec des responsabilités égales et d'un langage neutre**. Le projet à diffusé des documents, organisé des activités, des créneaux dans les programmes de télévision pour enfants, organisé des concours pour eux et distribuer du matériel éducatif aux écoles.

Le projet d'une école primaire près de Tromso en Norvège tend à ce que les adultes examinent leur propre comportement afin de travailler systématiquement au changement de comportement des enfants : il porte sur l'encouragement systématique d'une attitude positive qui motive particulièrement les enfants calmes et responsables, mais qui motive également les enfants indisciplinés pour qui se comporter de façon gentille devient une activité ludique. Ce comportement positif a permis aux filles de devenir plus visibles dans le paysage scolaire et a amené le personnel à apporter une attention plus systématique au modèle de comportements stéréotypés de genre.

Le pouvoir du programme formel est évidemment également énorme dans ce contexte. Il a trait aux règles tacites et aux remarques anodines, au vocabulaire utilisé dans les conversations, aux sujets pour lesquels les élèves sont félicités ou réprimandés et à toute autre expérience quotidienne à l'école. Les autorités scolaires devraient appeler l'attention sur le pouvoir du programme non formel et prévoir des mécanismes pour contrer ces effets négatifs car alors que les individus sont attentifs aux mots qu'ils emploient en matière de race, de religion, de culture, les jeunes continuent à utiliser, entre eux et dans leurs échanges, avec d'autres membres de la communauté scolaire, un langage sexiste qui ne suscite plus souvent aucune réaction.

L'invisibilité des comportements et du langage sexiste contribue à perpétuer les stéréotypes de genre. Sur les quarante-quatre pays à avoir participé à l'étude du Conseil de l'Europe, seuls quatorze ont préparé des lignes directrices qui traitent de questions relatives au programme non officiel dans les écoles et en font un volet de la stratégie de l'approche intégrée de l'égalité.

Enfin, la participation aux activités hors programme est un élément fondamental de l'éducation des jeunes et favorise leur développement physique et personnel. Tous les élèves devraient avoir accès à un éventail d'activités aussi large que possible : sport d'équipe et high-sport individuel, musique, théâtre, débats, jeux de société. Dix-huit Etats membres ont développé, à l'attention des écoles, des lignes directrices sur les activités hors programme et en ont fait un volet de l'approche intégrée de l'égalité entre les femmes et les hommes. Mais, diverses études réalisées dans plusieurs pays ont révélé certaines préoccupations quant au manque de participation des filles aux activités physiques.

Je vous ai présenté une partie des conclusions de l'enquête du Conseil de l'Europe. Elle portait également sur les livres scolaires et les matériels éducatifs, sur l'orientation scolaire et professionnelle. Bien entendu, les obstacles liés aux idées préconçues et aux stéréotypes ne permettent pas aux écoles d'évoluer et des problèmes se posent pour les élèves issus de groupes minoritaires ou ethniques.

Enfin, je précise que tout ceci ne peut se réaliser sans les parents qui transmettent aussi leurs propres valeurs, les convictions et leurs traditions culturelles aux enfants. Ces valeurs peuvent être stéréotypées, voire sexistes et ne pas être conformes à la législation. On pourrait se dire que les écoles doivent être respectées, mais les parents sont des acteurs clés et ils doivent être informés en conséquence afin de lutter contre les stéréotypes de genre à l'école car, sans leur participation et leur coopération, les choix des formations et des métiers pour les garçons et les filles pourraient être très difficiles.

Enfin, l'approche intégrée de l'égalité dans l'éducation, pour construire une base solide pour l'égalité entre les femmes et les hommes, doit inclure évidemment l'éducation sexuelle des jeunes. C'est un domaine dans lequel les filles sont particulièrement vulnérables et les garçons sous la pression de la performance. On ne peut parvenir à une réelle égalité sans imposer le respect pour l'autodétermination et l'autoréalisation

sexuelle dans les sentiments et l'imagination des autres, des jeunes. J'avais plusieurs projets à vous citer : nous luttons contre les violences sexistes, par le biais notamment, des projets de l'union européenne, en Pologne ou en Suède.

Je voudrais terminer par **l'éducation à la citoyenneté démocratique**. Il nous apparaît indispensable que l'ensemble des partenaires au sein de l'école soient tous impliqués dans cette intégration d'une perspective de genre dans l'éducation. Cela implique bien entendu un changement de culture des organisations et des gouvernements qui doivent s'engager à introduire cette stratégie dans les politiques éducatives et en milieu scolaire, en étudier l'impact et analyser comment elle contribue à atteindre l'objectif de l'égalité. Ces stratégies doivent prévoir un suivi et une évaluation solide. Pourtant seuls quinze pays dans notre étude ont annoncé avoir mis au point des indicateurs pour évaluer l'approche intégrée de l'égalité entre les femmes et les hommes en milieu scolaire.

Finalement, l'approche intégrée de l'égalité c'est un investissement rentable à terme, car l'égalité entre les femmes et les hommes peut contribuer à améliorer la qualité de l'enseignement, la qualité de vie pour les deux sexes et peut contribuer à bâtir une société qui utilise au mieux ses ressources, une société plus juste et démocratique, plus respectueuse du droit humain.

Et, vous me permettrez de citer Stendhal pour terminer : **« *Des femmes à l'égalité parfaite serait la marque la plus sûre de la civilisation. Elle doublerait les forces intellectuelles du genre humain et ses possibilités de bonheur.* »**

Merci !

Lola BRINGUIER, animatrice de la journée

Nous entamons la première table ronde, consacrée à la construction du genre dans l'espace public et l'espace privé. L'animation de la table ronde est assurée par une représentante d'association, membre du comité d'organisation, Joëlle BRAEUNER, formatrice au Centre d'Information des femmes et des familles, le CIDFF. Elle va nous présenter plus en détail les trois intervenantes, chercheuses, sociologues qui sont sur scène : Virginie DESCOUTURES, qui nous fera entrer dans la sphère de la famille et de la vie privée au cœur des questions de genre et de sexualité, Pinar SELEK qui nous montrera quels sont les processus sociétaux de construction de la masculinité et enfin Catherine LOUVEAU, qui évoquera le contrôle de la féminité dans le sport. Je vous invite à consulter leurs bibliographies qui sont à votre disposition à l'accueil.

■ Table ronde : la construction du genre dans l'espace public et l'espace privé

Joëlle BRAEUNER, modératrice

Vous êtes-vous êtes déjà demandé pourquoi dans les maternités on mettait un bracelet bleu aux petits garçons et un bracelet rose aux bébés filles ? Quel est le sens de cette pratique ? Quelle est sa fonction ? Pour répondre à ces questions ainsi qu'aux nombreuses autres qu'elles peuvent soulever, nous avons organisé cette première table ronde autour de trois sociologues qui vont apporter des éléments de réponses en analysant la construction du genre.

Concernant l'espace privé du couple et de la famille, Virginie DESCOUTURES sera notre première intervenante, ensuite Pinar SELEK qui a travaillé, entre autres, sur l'institution du service militaire, et enfin Catherine LOUVEAU qui concentre son attention sur le sport et sur le corps. Toutes trois ont en commun de contribuer à travers leurs travaux à scruter attentivement les mécanismes qui participent à la détermination des identités sexuées et sexuelles des garçons et des filles, des hommes et des femmes, et les rôles sociaux qui sont attendus d'eux et d'elles. L'idée est de voir durant cette première table ronde comment ça marche, comment opère le genre, quels sont les effets produits sur les personnes, puis de réfléchir aux possibilités de sa remise en question. Chacune va d'abord présenter les résultats de son travail et, à l'issue des trois présentations, nous répondrons aux questions qui émanent du public.

Virginie DESCOUTURES est sociologue chercheuse associée au laboratoire CRESPPA GTM du CNRS et de Paris 8. Ses travaux portent sur les normes de genre à partir des changements observables dans la vie privée, la famille contemporaine. Ils se focalisent sur l'articulation du genre, de la sexualité, de la parentalité et des formes de conjugalités contemporaines, ainsi que des formes de parentés. Elle a mené dans le cadre de son doctorat une recherche sur les mères lesbiennes qui est publié au PUF en 2010, et elle s'intéresse depuis longtemps aux questions de genre à l'égalité des droits entre les hétérosexuels et les homosexuels.

La fabrique de l'hétéro-normativité : famille et vie privée au cœur des questions de genre et de sexualité

Virginie DESCOUTURES, enseignante chercheure en sociologie du genre et de la vie privée

Bonjour à toutes et tous. Je remercie la mission aux droits des femmes et à l'égalité de genre de la ville de Strasbourg ainsi que toutes les associations de m'avoir invitée à participer à ce colloque, pour réfléchir ensemble à la construction du genre et la lutte contre les violences sexistes et sexuelles. Un célèbre précepte féministe : le privé et politique, rencontre du fait que ce qui se joue sur la scène dite privée c'est-à-dire traditionnellement celle du couple et de la famille, est l'enjeu de lutte autour de systèmes de valeurs et de rapports de domination.

En effet, ce qui se joue dans l'espace privé se joue aussi sur la scène publique, ce dont on se rend bien compte quand on mène des recherches dans le champ de la famille, de la vie privée, du genre et des sexualités. Parce que l'on est bien obligé de regarder la manière dont la sphère privée est, en partie, organisée par la loi. On est contraint, pour observer et analyser ce qui se joue socialement dans ces deux sphères, à un aller-retour incessant entre le façonnement des individus par les normes qu'elles soient juridiques comme la loi ou plus invisibles, et la capacité d'agir des individus sur ces dernières.

De la même manière, **il est difficile de séparer la construction du genre dans l'espace public et dans l'espace privé, tant ce qui se joue dans l'un a des répercussions dans l'autre**. La loi annoncée pour la fin du mois par le gouvernement concernant l'ouverture du mariage aux couples de même sexe et les débats qu'elle suscite en est une claire illustration. Mon propos s'efforcera de rendre compte de ce double mouvement autant que faire se peut à partir de l'illustration générale que constitue la recherche que j'ai menée auprès de mères lesbiennes. **La question sociale et politique que représente l'homoparentalité est, à ce titre, exemplaire de cette démarcation floue entre sphère publique et sphère privée.**

Le second préambule que je voudrais partager avec vous concerne le concept d'hétéro-normativité. Qu'est-ce que c'est ? J'entends par hétéro-normativité le primat normatif de l'hétérosexualité. Très prosaïquement, c'est le fait que notre société est fondée sur des lois et des normes qui rendent l'hétérosexualité obligatoire. Pour les sceptiques, je rappelle que l'homosexualité n'est plus interdite en France depuis 1982. En tous les cas, la plupart des lois sont favorables à l'hétérosexualité et défavorables à l'homosexualité, ou à d'autres formes de sexualités considérées comme marginales. Il est plus désirable, plus respectable socialement d'être hétérosexuel qu'être homosexuel, voire transgenre. Et il est plus confortable, voire moins dangereux, si l'on considère les violences commises en raison de l'orientation sexuelle ou de l'identité de genre, d'être, aujourd'hui dans nos sociétés, hétérosexuel.

Mais vous l'aurez compris, la question d'être ou de ne pas être hétérosexuel n'est pas vraiment une question de sexualité, c'est-à-dire une question de nos pratiques sexuelles, mais davantage une question sociale et politique. Je m'explique : ce que nous appelons l'orientation sexuelle devrait finalement avoir peu de choses à voir avec l'organisation sociale : ce que nous faisons de nos corps devrait pouvoir nous appartenir selon un autre précepte féministe. En réalité, il n'en est rien.

Ce qu'il est important de bien comprendre, c'est que **l'hétéro-normativité ne concerne pas seulement la sexualité à proprement parler mais toute l'organisation sociale dans son ensemble**. Une organisation sociale façonnée autour et par l'ordre du genre qu'on peut définir comme un système binaire et asymétrique, qui ne tolère que deux sexes. Joëlle BRAEUNER nous parlait du ruban rose et du ruban bleu à la maternité où le genre doit parfaitement correspondre, le genre masculin au sexe mâle, le genre féminin au sexe femelle. Ce système de genre est un principe fondamental de différenciation entre les hommes et les femmes mais aussi entre les sexualités.

La preuve de la validité de ce système, c'est que si nous ne correspondons pas complètement avec le genre de notre sexe, si nous ne sommes pas suffisamment féminines en tant que femme ou masculins en tant qu'homme, nous pouvons vite sortir de la catégorie hétérosexuelle quel que soit en vérité le sexe des personnes avec qui nous avons des rapports sexuels. Ce système de genre organise les rapports sociaux, c'est-à-dire les rapports de domination entre ces deux catégories de sexe et de sexualité.

L'idée que je voudrais arriver à vous faire passer, c'est qu'il y a un **continuum entre les violences sexistes et les violences adressées en raison de l'orientation sexuelle ou de l'identité du genre,** et que réfléchir aux violences faites aux femmes n'empêche pas de réfléchir aux violences adressées aux autres personnes qui ne font pas partie de la catégorie majoritaire. Par conséquent, l'idée n'est pas seulement de vous parlez d'un point de vue conceptuel.

Voyons à présent comment ce concept d'hétéro-normativité s'incarne concrètement à travers l'exemple des mères lesbiennes, puisque je parle à partir de mon travail de recherche. Travailler sur les mères lesbiennes, c'est confronter la transgression sociale que représente, encore de nos jours, le lesbianisme et l'injonction des femmes à la maternité. En effet, alors que le lesbianisme est socialement perçu comme une transgression de la norme du genre, la maternité, elle, est perçue comme un rôle socialement attendu des femmes. Envisager ces dernières à partir de l'homosexualité et de la maternité revient à envisager deux normes à priori contradictoires. L'intérêt de cette apparente contradiction est de nous révéler les contenus normatifs qu'elle recèle. La parentalité lesbienne interroge en effet l'ordre politique et social, c'est-à-dire à la fois les normes de genre, de sexualité mais aussi de parentalité. Plus précisément, je voudrais examiner la question de l'hétéro-normativité à travers la construction conjugale de la maternité dans des couples lesbiens.

Contrairement aux idées reçues, dans la majorité des couples sur lesquels j'ai enquêté, la **question de la maternité, de la parentalité ne va pas de soi**. La décision d'avoir des enfants est l'aboutissement d'un long cheminement conjugal. Nombre de femmes que j'ai rencontré ont changé leur point de vue quant à la possibilité d'élever des enfants dans un contexte parental lesbien grâce à l'élaboration d'une norme conjugale commune, à la mise à distance de la norme hétérosexuelle et l'interdit d'élever des enfants dans ce cadre parental précis.

Je voudrais donner dans un premier temps quelques données de cadrage sur l'enquête que j'ai réalisée en France et, dans un deuxième temps, revenir sur l'expression « désir d'enfant » et la construction dont il fait l'objet dans un processus de mise en forme d'une norme conjugale commune aux deux femmes. Je montrerai notamment comment dans les couples rencontrés ce désir s'inscrit dans un processus relationnel, comment cette affaire de désir, dont on peut parler sur d'autres domaines que la question des enfants -on peut aussi parler du désir sexuel-, s'inscrit dans un processus relationnel conjugal. Est-ce que ce désir est partagé dès le début de l'histoire ? Quelles sont les justifications données à ce désir ? Nous verrons en quoi ces justifications révèlent le poids que fait peser l'hétéro-normativité sur les lesbiennes.

Dans le cadre de ma recherche, j'ai mené une enquête afin de remettre au jour une réalité de l'homoparentalité en crénant ces pratiques. Ceci permettait, dans un contexte de forte polémique sociale et politique en France, de **prendre à rebours la focalisation exclusive sur la question de la légitimité de ces familles.**

Je suis donc partie de leur existence objective pour voir en quoi celle-ci permet d'interroger l'institution familiale et le cadre hétéro-normatif dans lequel elle se définit d'une part, et d'autre part, le poids que le genre entendu exerce sur les individus qui font advenir au quotidien cette institution. L'enquête s'est construite à partir du contexte parental, en l'occurrence le couple lesbien, et non à partir du type de conception des enfants.

Dans un contexte légal hétéro-normatif, c'est-à-dire le nôtre actuellement, deux femmes en France ne peuvent être reconnues comme les mères d'un enfant. Il s'agissait de faire travailler deux registres de normes à priori contradictoires à partir du point de vue des enquêtées, celui d'êtres à la fois mère et lesbienne d'une part, et celui de se dire mère sans en avoir le statut légal d'autre part.

Concrètement, j'ai mené des entretiens auprès de chacune des deux conjointes parentes, de familles élevant des enfants âgés de 1 à 18 ans en France et, au-delà des deux individus, ce sont les deux membres d'un couple qui à chaque fois ont été rencontrés. Des couples de même sexe ayant élaboré un projet parental conduisant à différentes configurations familiales organisées autour de l'adoption, de la coparentalité, de l'insémination artificielle avec donneur connu ou inconnu, ou encore autour d'un rapport hétérosexuel. Le point commun de ces différentes configurations familiales, c'est qu'en dehors des coparentalités, l'enfant n'est inscrit que dans la filiation d'un seul de ses parents, d'une de ces mères plus précisément. L'autre mère, qu'on appelle parfois la mère sociale et que j'ai préféré nommer la mère non-statutaire, davantage pour signifier sa position vis-à-vis de la parenté que de la parentalité et aussi parce que je considère que toute parenté ou parentalité est avant tout sociale, cette mère donc non-statutaire n'est rien vis-à-vis de la loi pour son enfant. Elle n'a aucun droit ni devoir à son endroit.

Je voudrais enfin dire que mon propos s'appuie sur une enquête qualitative et non statistique et qu'il n'a pour conséquence aucune prétention à la généralisation. Il s'agit de comprendre comment s'articulent ou se concurrencent des normes qui disent ce que doivent être un couple, la famille, la conception, la naissance, l'éducation d'un enfant. En définitive, ces justifications sont autant d'indicateurs de la façon dont la norme hétérosexuelle est intériorisée.

Première remarque : il est intéressant de constater que **dans la majorité de ces couples la question de la maternité ne va pas de soi du fait même de l'homosexualité.** Je vous donne un extrait d'entretien d'une femme qui me dit *: « Pour nous, c'est lié d'abord au choix de l'homosexualité ».* C'est-à-dire qu'à partir du moment où on choisit de vivre avec une femme, on ne fait pas à priori le choix de la famille : on fait le choix du couple, on fait le choix du conjoint, on fait le choix d'autres formes de vie mais on ne fait pas le choix de la famille.

La décision commune d'avoir des enfants est l'aboutissement d'un long cheminement conjugal fait de conversations, de négociations voire de crises et de compromis. Par exemple, si certaines femmes disent avoir toujours eu un désir de maternité, de famille, le fait d'être ou de se découvrir lesbienne implique pour d'autres de s'exclure du champ de la maternité, au moins dans un premier temps. Ceci rend compte d'une conformité à la norme : les homosexuels n'ont pas d'enfants et ne peuvent pas en avoir. Julie me dit assez rapidement : *« J'avais fait part de mon désir d'enfant sous-entendu à ma compagne, très rapidement »,* alors que Sabine s'était dit qu'elle n'aurait jamais d'enfant, parce que son choix, son orientation sexuelle ne le lui permettait pas. Sabine de l'autre côté : *« Pour moi, c'était quelque chose qui était exclu et c'est vrai que quand j'ai rencontré Julie, dès le départ elle me disait qu'elle voulait avoir un enfant, mais pour moi c'était quelque chose d'irréalisable pour des tas de raisons, parce que par rapport à la conception, je n'avais pas le droit d'avoir un môme dans ces conditions-là ».*

Bien souvent, au moment de se mettre en couple, les deux femmes n'ont pas la même appréciation sur la question des enfants. Quand pour l'une le désir et la volonté d'en avoir était très clair et énoncé cela ne pouvait être envisageable pour sa compagne, principalement à cause du choix d'une vie homosexuelle. Nelly me dit : « *Moi, j'avais ce désir d'enfant et je pensais que pour ma compagne ce serait simple, mais c'était beaucoup moins évident, et du coup ça a été assez conflictuel. Cela nous a pris quelques années pour nous mettre d'accord en passant par un certain nombre de trajets, d'hypothèses qui ne sont pas simples à envisager dans une relation* ». Je lui ai demandé si, pour sa compagne, l'homosexualité impliquait un renoncement à la parentalité. Elle m'a répondu *: « Oui, je crois . Je crois qu'elle avait pensé les choses comme ça au début. Pour elle, c'était un peu une trahison de ma part d'envisager autre chose que la vie conjugale sans enfant. Ce n'était pas seulement compliqué, c'était un peu trahir. On est passées par un certain nombre de hauts et de bas, de conflits et puis après il y a eu des compromis, c'est-à-dire sur la façon dont on fait un enfant. Enfin rien n'est évident, rien ne va de soi.* »

Dans le même couple peut donc coexister plusieurs conceptions normatives. Certaines femmes, dans un premier temps, ont intériorisé le fait que des lesbiennes ne pouvaient pas avoir d'enfants, qu'elles n'en avaient pas le droit et c'est assez normal puisque c'est le message qui est véhiculé par l'ensemble de la société. Tandis que leur compagne ne vit pas comme une transgression le fait d'être homosexuelle et mère, ou alors comme une transgression acceptable.

Par conséquent, l'idée est de montrer que **tout le monde ne se situe pas à la même distance de la norme**, et que l'on n'est pas ou dedans ou dehors : on se situe sur une échelle d'écart et c'est intéressant d'aller voir, de mesurer ce type d'écart. Au sentiment qu'il n'est pas envisageable qu'une femme homosexuelle ait des enfants se juxtapose parfois un refus de l'assignation à la maternité, incarné notamment par le discours des féministes radicales qui convergent vers le même interdit pour la bonne raison qu'elles sont issues d'un même cadre hétéro-normatif. Une autre enquêtée me dit : *« J'ai vu que mon destin n'était dans une relation hétérosexuelle et là je me suis dit non, c'est terminé, le désir d'enfant surtout. En fait, je connaissais plutôt des féministes pures et dures de l'époque 68 où parler d'enfant leur faisait dresser des cheveux sur la tête »*.

Si être conforme avec son genre, c'est ne pas avoir d'enfants quand on est lesbienne, en avoir est perçu comme une transgression de l'ordre du genre. On peut ainsi interpréter les justifications du désir d'enfant comme une des manières de limiter les faits de la transgression et l'une de ces justifications, notamment, passe par les vocations d'un passé hétérosexuel. Alors, toutes les enquêtées que j'ai rencontrées non pas un passé hétérosexuel, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas toutes partagé leur vie ni leur sexualité avec des hommes. Mais, plusieurs d'entre elles qui se sont d'abord interdit l'idée de maternité font référence à une existence hétérosexuelle antérieure pour rendre légitime le désir d'enfant. Cette référence à un passé hétérosexuel légitime le désir d'enfant notamment en renversant l'ordre de la transgression : le désir d'enfant semble normal et il est normalisé puisque il est apparu dans un contexte hétéro-conjugal.

Ceci dit, quel que dominant et central que puisse être le cadre hétéro-normatif, la question du choix d'avoir des enfants et les conflits afférents ne s'est pas posée de la même manière pour tous les couples de femmes rencontrées. Il faut faire des choix. Quel que soit le type de couple, ce n'est pas seulement pour les homosexuels, les mères lesbiennes ou les pères gays qu'on se pose la question de ce **que signifie faire un enfant**. En tout cas, pour les couples de même sexe s'ajoute la **contrainte du cadre hétéro normatif**. La question des enfants fait partie intégrante des paramètres de la construction conjugale, les années de vie commune et le sentiment que le couple tient. J'ai entendu des choses comme *« je vis dans une relation stable, ça roule, on s'entend bien dans le quotidien ».*

Les discussions partagées font du désir d'enfant un processus relationnel. Clara qui me dit : *« Moi, je ne voulais pas d'enfant, tu sais. Au début, quand on s'est rencontrées, elle, ma compagne, m'a dit qu'elle était dans une procédure d'adoption et je lui ai répondu que les enfants ne m'intéressent pas. J'y suis quand même allée, à reculons, et en même temps je crois que cela m'intéressait aussi ».*

Cet extrait montre que le désir d'enfant est un processus qui peut aboutir, y compris après la conception de l'enfant ou son arrivée dans le cadre d'une adoption par la conjointe, ce que tente de masquer l'expression même de « désir d'enfant ». Elle présente, en effet, ce désir souvent associé à l'instinct maternel dans le sens commun, comme un état intrinsèque aux femmes hétérosexuelles qui enracine du côté de la nature le fait que des lesbiennes ne puissent pas avoir d'enfants puisqu'elles ne sont pas de vraies femmes, en même temps qu'il confirme l'interdit de maternité. L'évocation de la nature pour justifier ce désir n'est d'ailleurs jamais très loin chez certaines lesbiennes. J'ai d'ailleurs plusieurs fois entendu, je cite : *« Elle a une manière naturelle, un rapport aux enfants qui est très fort. »* Tandis que la socialisation aux enfants est ressentie comme lacunaire par d'autres par rapport à l'idée selon laquelle une femme serait naturellement à l'aise avec les enfants.

Pour clore mon propos, je voudrais insister sur le fait qu'il est **nécessaire de penser l'hétérosexualité non pas seulement comme une pratique ou une technique sexuelle mais bien comme une institution ayant ses normes, ses rites, ses interdits, ses injonctions**. **Penser l'hétéro-normativité c'est se donner les moyens de penser autrement la société, de constater qu'il y a une pluralité de modèles qui peuvent parfaitement fonctionner ;** c'est se donner les moyens de remettre en cause des idéologies qui ne sont pas seulement conservatrices mais aussi des pratiques sociales quotidiennes, publiques ou privées où l'égalité des sexes et des sexualités n'est pas envisagée et où le patriarcat dévastateur est considéré comme le meilleur modèle de société qui soit. Je vous remercie de votre attention.

Joëlle BRAEUNER, modératrice

Merci. Si Virginie s'est centrée sur les femmes et les mères, avec Pinar nous allons voir ce qu'il en est du côté de la masculinité.

Pinar SELEK est sociologue, écrivaine et féministe. En tant que sociologue, elle s'intéresse aux groupes marginalisés comme les transsexuels, les travestis ou les enfants des rues, les minorités comme les Kurdes, ainsi qu'aux origines de la guerre civile qui déchire l'est de la Turquie depuis plus de trente ans. Elle ne se contente pas de rencontrer et d'interviewer les protagonistes de ses recherches auxquels elle se réfère : elle veut prendre part à leur vie. C'est ainsi qu'en 1996, elle crée un centre d'accueil, un atelier d'artistes des rues ouvert à tous. Il va faire l'objet de sa thèse de doctorat publié en 2001. En tant qu'écrivaine, elle a publié en 2004, *« Nous n'avons pas pu faire la paix »* qui relate les combats en faveur de la paix en Turquie. Puis en 2008, *« Être un homme, une vie de chien »* sur les atteintes du service militaire à l'intégrité masculine. À signaler aussi que son roman *« L'auberge des passants »* qui va être traduit en français et publié aux éditions Calmann-Levy, ainsi que l'essai intitulé *« Loin de chez moi, mais jusqu'où ? »* qui parle de son expérience de l'exil, paru en 2012 aux éditions IXE.

En tant que féministe enfin, elle est parmi les membres fondatrices de la dynamique association féministe AMARGI qui met en réseau les femmes d'Istanbul à Dyiarbakir, de Batman à Izmir, et qui est connue pour avoir créé en 2008 la première librairie féministe de Turquie.

Les processus sociétaux de construction de la masculinité

Pinar SELEK, doctorante en sociologie

Merci beaucoup et bonjour. Je remercie tous les collaborateurs parce que nous sommes dans la même lutte. Nous devons agir ensemble.

Je vais vous présenter mes réflexions à partir de ma recherche sur le processus du service militaire en Turquie. La Turquie est dans un contexte de guerre civile. Presque tous les jours, au moins cinq personnes meurent dans ce conflit et des violences sont faites par les hommes, pas seulement aux femmes ou à ceux qui ne sont pas Turcs ou à ceux qui ne sont pas hétérosexuels. Tout en luttant contre ces violences, j'ai fait des recherches pour comprendre comment ces hommes deviennent meurtriers.

En Turquie, quinze institutions produisent la masculinité. Je précise que je ne considère pas la masculinité comme un terme anthropologique qui montre des propriétés ou des particularités de l'espèce de l'homme. Pour moi, **la masculinité est une construction patriarcale qui assure la légitimité des privilèges et des oppressions des hommes.** Cette construction nourrit toutes les oppressions sociales dans les sociétés hiérarchisées. Nous ne voulons pas analyser le genre en le séparant des rapports sociaux de sexe qui sont articulés aux divers rapports de pouvoir dans les sociétés. Aussi, je pense que sans une perspective féministe, il est très difficile d'analyser les mécanismes du nationalisme, du militarisme, de l'androcentrisme et de l'hétéro sexisme. Ces rapports sociaux, avec des institutions et des mécanismes différents, nourrissent des montages de genre en même temps qu'ils produisent l'opposition entre le masculin et le féminin. À la fin, les divisions entre les sexes paraissent être dans l'ordre des choses, naturelles et inévitables. Ainsi, ce rapport de domination ne réside pas seulement dans la famille, dans la vie conjugale, mais dans des instances telles que l'école, l'état, l'église, la mosquée qui inscrivent le masculin dans le corps.

Dans les divers contextes sociaux, pour être nommé homme ou femme, il existe différents montages qui varient selon les époques, les espaces géographiques et les classes sociales, les cultures, etc. L'expérience de ce qui est différent pour nous peut être un miroir. En regardant le long de ce miroir, nous voyons la Turquie où il y a des choses à faire ou à ne pas faire pour une femme ou pour un homme, selon leur position sociale.

Comme partout, en Turquie on enseigne aux femmes à occuper l'espace, à marcher, à adopter des positions du corps convenable et la plupart acceptent ces frontières ou bien le voile. Tandis que les hommes prennent la première place avec leur corps. Du moins, les hommes classiques.

En Turquie, il n'y a pas une masculinité homogène comme ici. Les hommes classiques en Turquie doivent posséder, être possessifs**,** maîtres, responsables de nombreuses choses. Ils doivent faire vivre les autres, être actifs au lit, dans la vie. Ils doivent diriger, orienter, surveiller, lutter contre les attaques envers leur famille, leur quartier, leurs amis et leur patrie, mourir dans cette lutte, pouvoir mourir dans cette lutte. **Le privilège masculin trouve sa contrepartie dans l'attention qui impose à chaque homme le devoir d'affirmer en toutes circonstances sa virilité**.

En Turquie, les hommes passent par **cinq étapes** pour atteindre ces responsabilités : premièrement la circoncision, deuxièmement le service militaire, troisièmement le travail, quatrièmement le mariage hétérosexuel, bien sûr, et avoir au moins un enfant de cette femme.

L'étape la plus importante d'entrée dans la virilité c'est **la circoncision** qui est un rituel collectif. On ne félicite pas les règles pour les femmes, on les cache comme une honte. Par contre, les garçons à qui l'on coupe un tout petit morceau de pénis se sentent acceptés dans la grande famille des hommes. Les grandes cérémonies marquent le passage vers le monde masculin : on habille les jeunes garçons avec des vêtements des anciens rois et des commandants. Et en général, dans beaucoup de régions en Turquie, on égorge le bélier sous leurs yeux puis on met sur le front le sang des animaux. C'est le sang du sacrifice : les jeunes garçons s'identifient à l'animal sacrifié, ils ont peur mais ils ont appris que l'homme ne doit pas montrer sa peur. Il doit la cacher parce que quand il pleure, il n'est pas viril.

La pire humiliation pour un homme en Turquie - mais je crois que ici aussi - consiste à être comparé à une femme. Les hommes grandissent en cachant leurs peurs et leurs larmes. Le travail de virilisation, c'est-à-dire la déféminisation, se poursuit avec l'introduction dans le monde. Les hommes sont habitués à vivre avec un mur qui cache leurs faiblesses : ils ne parlent pas beaucoup et leur violence se nourrit de cette tension. Alors, cela ne signifie pas que les hommes sont des objets - on agit sur la base de ce que l'on a appris - mais ils sont des sujets qui pratiquent la violence avec leurs faiblesses, leurs désirs et leur volonté de pouvoir.

Après un long travail de l'histoire orale auprès de cinquante-huit hommes, nous avons clairement observé cette réalité : les hommes profitent bien des avantages, des privilèges du pouvoir mais ils ne peuvent pas le porter. Si d'un côté ils sont valorisés, on nourrit leur capacité de violence, on les force à le prouver, de l'autre côté, ils se heurtent à la réalité. Surtout les hommes pauvres, faibles, vulnérables qui se trouvent écrasés sous les coups de poing dans la société hiérarchique.

Pendant **le service militaire,** la deuxième étape, ce ressentiment et cette orientation à la violence se renforcent. En Turquie, le service militaire obligatoire est une grande expérience pour les hommes. Les valeurs dominantes de la société deviennent plus marquées. Dans les recherches, nous avons vu comment les hommes apprennent la violence avec des méthodes de disciplines identiques aux modèles et aux sociétés hiérarchisées, comment ils sont humiliés et comment après avoir été diplômés par l'état, ils sont conduits à une existence vraiment misérable. Ce processus commence avant de partir pour le service militaire. Les familles préparent le jeune garçon : des hommes plus âgés lui racontent leur expérience et lui donne des conseils. Après, le jeune va au contrôle dit « de virilité ». Pour les gays, c'est vraiment difficile. Parce que si un garçon est handicapé ou homosexuel, il ne peut pas faire son service militaire. Mais, il faut qu'il prouve qu'il est gay : on lui demande des photos montrant qu'il fait l'amour avec son copain en faisant l'amour, ou bien, on lui examine l'anus. Ce processus devient une punition pour les gays.

Après ce contrôle, ceux qui sont considérés comme « valides » – c'est le vrai terme - vont au service militaire et ceux qui sont considérés comme « pourris » - c'est ce qui est écrit sur les documents officiels - ne peuvent pas y entrer. Quelle honte pour les jeunes hommes turcs d'être nommés « pourris » officiellement ! Dès l'entrée au service militaire, les hommes sont déshabillés et rasés (ni moustaches ni barbe), et leurs cheveux sont coupés très court : ils sont méconnaissables ! Après, commence un processus de discipline, de violences et d'humiliations dans cette communauté masculine et hiérarchique. Les hommes partagent leurs expériences masculines entre eux. La virilité est une notion relationnelle construite devant les autres hommes.

Après les contestations des différents rencontres, des différents modèles, les hommes dits hétéro expérimentent ensemble la puissance et l'impuissance : malgré leur différence, tous doivent se soumettre à l'Etat, c'est-à-dire au plus grand papa. Ils apprennent à l'accepter, à se soumettre à cette autorité suprême qui leur enseigne la morale de l'honneur masculin. Ils apprennent à faire face, mais aussi, ils expérimentent la soumission féminine en se soumettant eux-mêmes.

Par exemple, ils rampent par terre. Ramper c'est une technique militaire que l'on doit apprendre pour se sauver dans les champs de bataille, mais en Turquie, c'est davantage comme une punition. Tous les hommes interviewés nous ont raconté qu'ils rampent tous nus. C'est comme une punition ! Ils rampent avec colère, honte et ressentiment. Ramper dans le langage turc est une expression qui est utilisée pour les chiens : on se sent comme un animal dressé. C'est la base de la masculinisation : on encourage le jeune homme, on le provoque, on l'humilie, on le domestique et on lui apprend sa place dans la hiérarchie. Nous avons demandé à ces jeunes homes ce qu'ils ont appris. « Nous avons appris à être raisonnables » : cela consiste savoir quand ils vont dominer et quand ils vont se plier.

Après le service militaire, **les hommes raisonnables et honnêtes doivent trouver un travail**. Puis**, la quatrième étape c'est de trouver une femme et, avec elle, former une famille.**

Enfin, la cinquième étape consiste à avoir des enfants. C'est une attestation de puissance sexuelle qui est attendu de l'homme vraiment homme. La virilité entendue comme aptitude à l'exercice de violences est avant tout comprise comme une capacité reproductive et sexuelle. Ainsi, le rapport sexuel apparait comme un rapport de domination : l'homme doit posséder sexuellement et se faire soumettre la femme à son pouvoir. Le désir masculin signifie le désir de possession. La prostitution, ou le harcèlement sexuel sont aussi liés à ce concept de la possession sexuelle de l'instant. Il y a aussi beaucoup de cas d'hommes âgés qui ne parviennent plus à la pénétration et qui prennent en photo des filles nues : ces photos sont un viol, c'est comme s'ils possédaient vraiment ces filles.

L'homme doit apprendre à soumettre les femmes pour rester digne aux yeux de ces proches. En effet, **l'honneur masculin doit être validé par les autres**.

Je voudrais vous donner un exemple qui, selon moi, ne concerne pas seulement la Turquie. Il met en lumière le fonctionnement de gens de différentes origines. DSK, c'est l'homme occidental en tant que sujet désirant. C'est un des sujets principaux de violence physique et symbolique. À partir de cet exemple, je termine en soulignant les interactions des rapports de pouvoir. En luttant contre le patriarcat infiltré dans toute relation de pouvoir, vous constatez que la vie des femmes est façonnée en fonction de leurs différentes positions dans des sociétés hiérarchisées. C'est alors que le féminisme devient une politique pas seulement d'égalité, mais aussi de liberté qui dépasse les frontières d'une position qui vise seulement à l'égalité. Seule une action politique prenant en compte tous les effets de domination qui s'exercent à travers tout l'ordre social pourrait être efficace.

Joëlle BRAEUNER, modératrice

Pinar nous a donné à voir comment l'ordre du genre s'inscrit à même la matérialité du corps, comment elle est incorporée. Catherine LOUVEAU va nous permettre d'aller plus loin dans cette réflexion puisque son champ d'étude est le sport et le corps. Elle est professeure à l'Université Paris Sud XI et membre du Comité de Direction de l'Institut Emilie du Châtelet, dont elle nous dira quelques mots. Elle est spécialiste de la sexuation des pratiques physiques et sportives - Pourquoi y-a-t-il des sports d'homme, pourquoi des sports de femmes ? - et analyse le sport comme un espace de construction, non seulement des inégalités homme-femme, mais aussi des différences et des catégorisations sexuées. Elle a publié à l'Harmattan : « *Sport, école, société, la différence des sexes* », en 1998. Il faut souligner que Catherine LOUVEAU a été une pionnière en la matière car elle a démarré ses travaux de recherche dans les années 70 et a été très isolée, tout au début de sa carrière, pour traiter cette dimension.

Le contrôle de la féminité dans le sport : procès de virilisation, discrimination et violence symbolique

Catherine LOUVEAU, professeure à l'Université Paris XI, UFR STAPS

Merci beaucoup. Je suis très contente d'être ici aujourd'hui et je remercie le Comité d'organisation de m'avoir conviée.

Un mot sur l'Institut Emilie du Châtelet qui, de son nom complet, « Institut Emilie du Châtelet pour le développement et la diffusion des recherches sur les femmes, le sexe et le genre ». Nos objectifs sont bien sûr de développer des recherches sur toutes ces problématiques. En attribuant par exemple des allocations doctorales, et post doctorales, en organisant des colloques et des congrès - en 2011 « *Mon corps a-t-il un sexe ?* », l'année d'avant « *Les hommes féministes* » et l'année prochaine « *Genre et discrimination* » -, en valorisant et en diffusant aussi toutes ces connaissances à travers de grandes conférences organisées tous les samedis. Et aussi en organisant - c'est en ce moment - des assises qui permettent au monde associatif, de la société civile et chercheur de se rencontrer. En 2011, nos assises s'intitulaient justement « *L'éducation à l'égalité* ». Cette année c'est « *Le genre à quoi ça sert ?* », suite à la polémique des manuels scolaires. Je vous indique que vous pouvez trouver les conférences, les assises retransmises et enregistrées sur notre site.

Pour en venir au sujet : **le sport est un laboratoire privilégié d'observation et d'analyse des rapports sociaux et particulièrement riche s'agissant des rapports femme-homme**. C'est une pratique aussi très importante à considérer car elle bénéficie d'une très forte diffusion dans la population dès la prime enfance dans les pratiques et aussi parce que le sport est utilisé comme outil pédagogique.

Contrôle de féminité, de quoi s'agit-il ? Dans les années 60, à l'époque de la guerre froide, de nombreuses protestations émanaient de sportives dénonçant le fait que certaines championnes pourraient ne pas être de vraies femmes. C'était le cas par exemple de lanceuses de poids qui ont été désignées : c'est-à-dire des femmes fortes, dans les deux sens du terme, et performantes.

C'est donc ce « trop de virilité » qui va amener dans les années 60 à la mise en place d'un test de féminité pour toutes les sportives concourant dans les compétitions internationales.

Premier type d'épreuve, un examen gynécologique, mis en place en 1966 : il a été considéré comme humiliant, difficile à vivre par les sportives et a été l'objet de plaintes. Le Comité International Olympique a donc décidé de mettre en œuvre un autre moyen et de déterminer le sexe des athlètes sur la base de la constitution chromosomique. Ces institutions internationales – Fédération Internationale d'athlétisme, Comité Olympique, etc. - ont mis en place un test dit « du corpuscule de Barr » qui est, en fait, un frottis buccal. Il contient des corpuscules particuliers et permet d'identifier un organisme génétiquement féminin, c'est-à-dire xx. Ce test a été mis en place systématiquement à partir des Jeux Olympiques de 1968 à Mexico et les Jeux d'hiver à Grenoble. Entre 1972 et 1990, environ une femme compétitrice sur 500 échouait au test de féminité.

Ce test a évidemment engendré beaucoup de controverses et de critiques puisqu'il était estimé peu fiable. Des groupes potentiels sont apparus. Le monde sportif a découvert qu'il y avait des groupes susceptibles de créer des difficultés en termes d'identification de sexe : les intersexués, les transsexuels et les hommes se faisant passer pour des femmes. Néanmoins, le test va être utilisé pendant plus de vingt-quatre ans. À partir de la fin des années soixante, et ce qu'en jusqu'en 2000, soit pendant plus de quarante ans, pas un seul homme déguisé en femme n'a été démasqué, alors qu'à l'origine le but était de repérer ces tricheurs. En revanche, on est tombé sur beaucoup d'intersexués, ce qui est logique.

Au début des années 1990, après ces critiques, les instances sportives vont changer de test physiologique : au lieu de chercher le XX, on va chercher le Y. Il y a toujours des oppositions virulentes mais ces oppositions viennent de scientifiques. Qu'ils soient Anglais, Américains, Suédois ou Finlandais, des biologistes, des généticiens parlent de confusions scientifiques, de défis éthiques, de dérives. Ils disent, par exemple, dans les années 1990, qu'il n'y a pas d'unanimité sur les critères biologiques de féminité et de masculinité : il faut admettre que certaines personnes ne peuvent être classées ni parmi les hommes ni parmi les femmes.

Toutefois, le monde sportif est assez sourd et, finalement, le test de féminité sera suspendu à partir des années 2000. Le CIO annonce que cette décision n'est que provisoire et qu'un contrôle de féminité peut être déclenché, au cas par cas.

Quels sont les signes déclencheurs ayant pour conséquence le fait que les sportives doivent prouver leur appartenance de sexe ? Le sport de haut niveau, l'entrainement intensif produit un certains nombre de transformations corporelles - certains parlent de masculinisation - : les formes féminines s'estompent, le taux de graisse change, l'apparition de « signes sexuels secondaires » comme on les nomme, crée la suspicion, et certaines sportives en sont victimes. Elles ont, par exemple, la voix rauque, trop de muscles, des épaules trop carrées, des hanches gommées, une pilosité anormalement abondante ; voilà les signes qui sont retenus, ces indices de morphologie des signes de masculinisation. Ces signes associés à des performances trop élevées ont alimenté les soupçons. C'est sur leur physique qu'elles sont, je cite, « *suspectées de ne pas être de vraies femmes* ».

On est toujours dans un trop de virilité, sauf qu'il y a dans ce cas, confusion puisque la question, qui n'est le plus souvent pas abordée, est celle du dopage. Le dopage sportif consiste à absorber des hormones masculines, des androgènes, pour gagner de la puissance, de la force. Qui dit prise d'hormones masculines dit développement d'un certains nombre de signes sexuels secondaires. Or les fausses femmes et les vrais hommes sont amalgamés. Quand on parle d'apparence masculine, de masculinisation, d'intersexuation, de dopage, tout va être mélangé. Amélie MAURESMO a vécu cette assimilation. Elle a été amalgamée à cette idée de la fausse femme, de la femme virile, du troisième sexe.

Sur quels critères déclenche-t-on ce contrôle aujourd'hui ? Sur le doute visuel étayé par les morpho types, les vêtements, les performances jugées anormales. Ce sont toujours les mêmes questions qui sont posées, à fortiori dans un monde où l'on ne connaît que deux catégories : les sportifs masculins et les féminines.

Cette question du contrôle de la féminité et tous ces discours avec la problématique de genre - Virginie en a donné la définition – sont liés la question du féminin socialement construit et dans la relation dissymétrique entre le féminin et le masculin. Le jugement porté sur les sportives montre, selon moi, trois figures, trois représentations de la femme valent en dehors du monde du sport.

La première, c'est la mère ; la deuxième c'est la femme séduisante. La troisième représentation, en revanche, est très négative : c'est la femme virile. Les deux premières représentations sont conformes aux nombres de genre mais la troisième est un repoussoir puisqu'elle est dans la transgression.

En quoi est-ce de la discrimination ? La discrimination est un traitement spécifique défavorable qui porte atteinte à une catégorie ou à une population à l'égalité des droits et des chances. La mise en œuvre du test de féminité est une discrimination puisque ne sont suspectées que les femmes considérées comme pas assez féminines. Un homme n'est jamais trop viril, et si on le trouve trop performant, on le soupçonne de dopage. Les femmes ne sont soupçonnées que sur leur identité et leur appartenance. Discriminatoire car c'est sur le physique qu'elles sont suspectées, discriminatoire car ce contrôle spécifique qui concerne les femmes est institué par les institutions sportives. C'est une obligation médicale qui a figuré dans les règlements et la charte olympique. Enfin, discriminatoire parce que des femmes qui auraient dû être autorisées à concourir ont été éliminées, beaucoup plus d'ailleurs que les anabolisées, c'est-à-dire celles qui avaient pris des hormones mâles.

En quoi est-ce une violence symbolique au sens du concept utilisé par Pierre BOURDIEU ? Le concept de violence symbolique renvoie au fait que sont imposées comme légitimes des catégories de perception, de classement, de catégorisation, d'appréciation, de jugement. Il y a violence symbolique dans ces contrôles de féminité puisque la question permanente, récurrente depuis cent cinquante ans est la suivant : « sont-elles de vraies femmes ? » La violence symbolique suppose aussi d'accepter des allants de soi c'est-à-dire des évidences, ce que BOURDIEU appelle « la doxa » : des opinions communes très partagées, des croyances, des idées reçues qui ne requièrent pas d'inculcation. Il faut souligner ici le rôle fondamental du langage dans ces constructions-là. Nommer les choses d'une certaine manière ou d'une autre - « *les mots font les choses* », disait-il aussi par ailleurs - revient à les faire exister ou au contraire à nier leur existence.

Or, les catégories dominées sont toujours l'objet de discours de dénigrement et, concernant les sportives, je peux vous assurer que quand on dit qu'elles sont, je cite « *des camions, des hommasses, des fausses femmes, des femmes pas féminines* », ou alors *des garçons manqués* - beaucoup de sportives prennent ça très positivement -, on peut entendre aussi que c'est une identité négative, voire une non existence de ces sportives comme femmes. Le propre de la violence symbolique aussi c'est d'être méconnu comme telle. Les sportives ne perçoivent pas qu'elles sont l'objet de violences symboliques : elles sont dans le déni. Elle suppose aussi que les institutions, c'est-à-dire, le comité olympique, le mouvement sportif, les médecins jouent un rôle majeur en définissant ce qui est légitime, ce que doit être la sportive féminine au singulier de préférence. En dictant ces normes, ces règles, ils jouent un rôle considérable dans cette violence symbolique.

Il faut donc lutter contre ce que j'appelle depuis longtemps un procès de virilisation intenté aux sportives. En 2009, l'Africaine du sud, Caster SEMENYA a illustré ce problème de catégorisation : soupçonnée d'être un homme par ses rivales, elle a été contrainte de se soumettre au test de féminité. Cette histoire a été très médiatisée. Je cite les arguments que l'on m'a donnés : *elle avait une voix rauque, un bassin trop étroit, elle portait un bermuda collant à mi-cuisse alors que les autres sportives portaient le slip en athlétisme*, par conséquent, elle ne pouvait pas être une vraie femme. C'est un cas exemplaire de ce procès de virilisation très ancré dans les propos des médecins, mais très ancré aussi dans le sens commun. Le cas de Caster SEMENYA a mis en évidence trois éléments qu'on devrait pouvoir dissocier mais, pour le moment, le monde sportif résiste.

Premier élément, l'existence avérée des intersexués et des intersexuels : l'institution sportive ne reconnaît que l'état civil, soit deux catégories. Elle commence d'ailleurs à être très embarrassée.

Deuxièmement, la complexité des identités sexuées. Caster SEMENYA a été de nouveau autorisée à concourir avec les femmes car sur sa fiche de naissance, c'est une femme. Or, elle souffre d'une hyperplasie surrénale, c'est-à-dire qu'elle sécrète trop d'hormones. Hormones, sexe psychologique, sexe social, tout cela est bien compliqué.

Il existe un pendant au contrôle de féminité : la sexualisation des sportives très accentuée dans leur médiatisation. Beaucoup de cas sont recensés dans de nombreuses fédérations : les sportives sont invitées à porter des jupes, d'être dans ce que certaines sociologues et historiennes ont appelé *« la féminité mascara* ». C'est un travail sur l'apparence avec la ritualisation, comme dit GOFFMAN, de la féminité.

En conclusion, je voudrais pointer deux éléments.

En premier lieu, il s'agit de l'une des questions soulevées par BOURDIEU dans la violence symbolique, et qui a suscité beaucoup de controverses : celle de l'hypothèse ou, en tout cas, de la complicité des dominées. Cette complicité est plus ou moins inconsciente, plus ou moins stratégique. Voilà ce qu'on observe dans le sport : les sportives non seulement acceptent mais réclament le test de féminité. Elles assument, comme elles affirment, de porter des tenues sexualisées et ne sont pas dans la critique.

Je voudrais terminer sur la question de l'éducation- le thème de ce colloque- qui m'importe puisque les différences de sexes, les catégorisations sexuées, les rapports sociaux, entre autres, s'incorporent au sens fort du terme. Dès la prime enfance, on apprend les normes de genre, sans même attendre le stade verbal. Cet apprentissage passe par une action pédagogique bien plus souvent implicite qu'explicite : il s'apprend dans les relations aux autres, dans les jouets, dans les jeux, dans le rapport à l'espace, dans les rôles, les contes, les histoires, etc. Tout cela est inculqué dans ce que l'on appelle la socialisation familiale, la socialisation par les pères et on observe de très nombreux rappels à l'ordre.

Les garçons apprennent dans les étapes de la virilité : la circoncision, le service militaire et le sport. Dans tous les pays, un espace-temps extrêmement important est consacré à l'apprentissage de la virilité au sens de la domination par rapport aux femmes mais aussi de la domination entre les hommes. Il y a des hommes dominés et cela il faut absolument qu'on le prenne aussi en compte.

Pendant que les garçons apprennent à devenir de vrais hommes dans les pratiques sportives, les filles apprennent les limites. En effet, elles apprennent que l'espace est limité et que leur corps est limité.

C'est pourquoi le sport et l'éducation physique scolaire doivent constituer des opportunités de mise en évidence et des lieux de l'apprentissage de l'égalité. Il faut que chez les enseignants, les éducateurs, les animateurs, la formation à l'égalité ait lieu. On en est encore loin, hélas !

Joëlle BRAEUNER, modératrice

Comme cela a été évoqué, on ne perçoit pas la violence symbolique. Nous n'en avons pas conscience, mais espérons qu'après ces trois interventions celle-ci sera d'avantage visible.

Question de la salle

Carine HAMM, professeure d'éducation physique et sportive : *Bonjour, ma question s'adresse à madame Catherine LOUVEAU. Votre dernière phrase m'interpelle beaucoup. Je voudrais savoir-mais c'est peut être sortir du débat- quels sont, d'après vous, les fondamentaux à développer lorsque l'on est en face des élèves et que l'on à une classe filles-garçons mélangés, pour débuter une formation à l'égalité ? C'est une question très vaste mais par où commenceriez-vous ?*

Catherine LOUVEAU

Je n'y ai pas vraiment réfléchi parce que la question de l'enseignement n'est pas mon domaine. Je n'ai pas vraiment de recette. Je pense qu'il y a quand même une prise de conscience très importante au niveau des enseignants, pas par rapport à la question des élèves mais par rapport aux enseignants. Les enseignantes d'éducation physique et sportive sont très souvent atypiques, c'est-à-dire qu'elles ont très souvent été des sportives de compétition et, justement, à propos d'invisibilité ou de manque de conscience, elles ne se rendent pas souvent compte qu'elles ont réussi dans des trajectoires minoritaires, et qu'elles ont en face d'elles des filles qui, en majorité, n'ont pas envie d'être dans ces logiques du mode d'engagement du corps.

Ensuite, la mixité ne résout pas ces questions : quand des garçons et des filles sont ensemble, mes collègues profs d'EPS et moi savons que les garçons vont jouer la balle devant parce qu'ils ont été socialisés, ils en ont l'habitude, c'est un allant de soi ; alors que les filles vont les regarder faire, elles vont dire qu'elles sont en défense, mais en fait, comme dit une de mes collègue co-auteur, elles jouent les « pom pom girls ». Elles applaudissent les performances des garçons qui marquent les buts. Par conséquent, c'est compliqué mais il y a des voies d'entrées. Je vous invite à lire ce que des collègues, comme Annick DAVISSE ou d'autres, ont pu écrire sur la façon de faire entrer les garçons dans la danse, par le hip hop par exemple, et les filles dans les sports de combat. Il y a des possibilités qui ont déjà été mises en œuvre pour essayer de dépasser ces schémas.

Question de la salle

Je voudrais m'adresser à Virginie DESCOUTURES. Par rapport au concept d'hétéro normativité, vous dites que c'est le fait que la société, à travers des lois et des normes, qui rend l'hétéro sexualité obligatoire. Mais ce n'est pas plutôt le résultat d'une loi naturelle ?

Virginie DESCOUTURES

Comment répondre rapidement à cette question ? Tout ce que j'ai essayé de montrer, c'est justement que tout concourt à nous faire croire que l'orientation sexuelle, le désir que l'on peut éprouver pour quelqu'un, le fait de correspondre à un genre féminin ou masculin est naturel. Ce que j'ai essayé de montrer, c'est que, peut être aussi, la question du désir pour une autre personne est plus vaste. On ne va pas la résoudre maintenant. Ce n'est pas politiquement correct aussi de dire que cela peut être un choix. On peut choisir aussi son objet sexuel. Mais ce que je voulais dire c'est que je ne veux pas, je ne sais pas. C'est à vous d'essayer de commencer à réfléchir sur ces questions. Quand je vous disais, pour les sceptiques, que depuis 1982 seulement en France l'homosexualité n'est plus interdite, on peut se poser des questions sur le fait de choisir une orientation sexuelle parce que c'est la norme et que vous l'avez intériorisée. En effet, ma proposition est de dire que, oui, l'hétérosexualité est une forme de socialisation et qu'elle n'est pas qu'une forme de socialisation à la sexualité et aux pratiques sexuelles. Ainsi, elle est dans tous les domaines et elle fonde aussi la différenciation entre les hommes et les femmes dans un rapport hiérarchique.

Intervention de la personne ayant posé la question à **Virginie DESCOUTURES**

Je suis d'accord, toutefois c'est quand même une loi naturelle. Je ne remets pas en question l'homosexualité. Mais, c'est dans le sens de perpétuer l'espèce qu'il s'agit d'une loi naturelle. Il reste à avancer un peu dans la réflexion concernant ce concept d'hétéro normativité. Je vais seulement poser à tout le monde ou à vous une question : quand vous désirez quelqu'un sexuellement, est-ce à cause de l'instinct, celui de faire un enfant ? Vous faites l'amour pour faire un enfant ? Moi, je ne comprends pas.

Virginie DESCOUTURES

Sur la question de la reproduction, comme vous l'avez souligné, on peut tout à fait penser que l'hétérosexualité est une organisation sociale qui vise en effet à organiser les sexes, les rapports entre les sexes pour se reproduire. Mais c'est là où ce n'est pas naturel et c'est bien un type d'organisation sociale. Deuxième chose : aujourd'hui, l'hétérosexualité reproductive apparaît comme une technique comme une autre, traditionnelle. On sait qu'il y a des tas d'autres manières de faire des enfants. Et la question qui se pose est de savoir pourquoi certaines personnes sont exclues des techniques médicales d'accès à la procréation, alors que l'on va aider les couples mariés, et seulement les couples mariés, à pouvoir accéder à ces techniques ?

■ Le conte du 25 novembre

proposé par la CIMADE - conteuse : Fatou BA

Conte, conté, à conter, es-tu véridique ? Pour les enfants qui s'ébattent au clair de lune, mon conte est une histoire fantastique. Pour les fileuses de coton, pendant les longues nuits de la saison froide, mmm, mon récit est un passe-temps délectable. Pour les mentons velus, et les talons rugueux, ah …, je suis une véritable révélation ! Le conte est, par conséquent, à la fois futile, utile et instructeur.

Je le déroule pour vous :

Il était une fois, dans un pays fort lointain, une jeune femme qui se consumait d'amour pour un fort beau jeune homme de nos contrées. Après cadeaux, promesses et serments ils se marièrent. La jeune femme, armée d'un visa long séjour, vînt s'installer avec son mari sur notre sol national ; quittant famille et pays.

La lune de miel fut douce et câline, entre découverte des bredele, balades au bord du Rhin et visite de la cathédrale, mmm … Après ce temps béni, le quotidien reprit sa place : fini la lune de miel. Les choses changèrent. Peu à peu, le fort et beau jeune homme se transforma, doucement. Les mots doux se firent insultes et les caresses, coups. La femme supporta cela quelques temps, en s'interrogeant sur ce point : qu'avait-elle fait de mal pour en arriver là ? Elle essaya de changer la situation, en vain. Elle était diplômée. Elle proposa de travailler. Mais son mari lui dit : « Mmm, une femme mariée doit rester à la maison, pour s'en occuper ». Elle essaya de discuter. Deux salaires : c'est mieux ! Un, tu le manges ; l'autre, on le garde. Et puis, si tu es malade, je ramènerai l'argent ! Il ne voulut rien entendre ; de nouveau, violence et oppression.

Un soir, il fut plus violent que d'habitude. Elle résista jusqu'au matin, et apeurée, elle prit la fuite. Elle se retrouva seule, sans ressources et sans domicile, avec juste quelques affaires dans un sac. Si peu de choses … elle n'avait plus rien.

Après une journée d'errance, elle toqua chez une voisine qui lui conseilla d'aller porter plainte. C'est ce qu'elle fit, s'armant de courage. Elle alla au commissariat pour raconter son histoire. Le policier, dans son uniforme, l'intimida. Elle cherchait ses mots pour expliquer la situation. Mais il

l'interrompit, impatient : « Vos papiers s'il vous plaît ! ». Elle n'en avait plus ! Elle n'avait pas fait le renouvellement de son titre de séjour. Le policier resta sourd à ses explications. Elle essaya d'expliquer : c'est parce que son mari n'avait pas voulu l'accompagner à la Préfecture ! « Vos papiers, s'il vous plaît ! ». Elle essaya de parler de la violence et des coups. « Vos papiers, s'il vous plaît ! ». Il refusait d'écouter. Il n'enregistra pas la plainte. C'est qu'elle était en situation irrégulière, vous comprenez !

Pendant quelques jours, elle erra dans la rue, se réfugiant pour les nuits dans des abris de fortune. Et puis, elle rencontra une compatriote qui l'hébergea quelques temps. Elle était gentille et cela lui redonna du courage ; elle avait entendu tellement d'histoires, des histoires sur des femmes étrangères, isolées, qui avaient été exploitées, même pire. Son mari lui avait fait tellement peur avec ça. « Tu es rien sans moi, tu irais où, faire le trottoir ? » Ces paroles raisonnaient sans cesse dans sa tête. Elle était fatiguée. Elle était épuisée. Elle avait souvent l'impression de suffoquer, de tomber dans un puissant fond. La personne qui l'hébergeait l'accompagna dans une association de défense des droits des étrangers. Là, elle raconte ce qu'il lui est arrivé. Elle raconte ses attentes, ses rêves avant de venir. Elle raconte les bons moments, les jours mauvais, et là … là elle laisse ses larmes couler. Enfin, ça faisait si longtemps.

Après l'avoir écoutée, vraiment écoutée, on lui explique, que les choses vont être difficiles. Il y a bien une loi qui dit que la Préfecture peut délivrer un titre de séjour parce qu'elle a été victime de violences. Mais, ça ne va de soi. Ce sera difficile. Il faut des preuves. Des témoins ?… Non, elle n'osera jamais retourner chez ses anciens voisins ! Et de toute façon, ils ne voudront pas avoir d'ennuis. Des certificats médicaux ? Non … elle n'a jamais fait constater les traces de coups. Son mari l'accompagne chez son médecin de famille, elle n'a jamais osé se plaindre. Une copie du dépôt de plainte … non, non, le policier n'a pas voulu enregistrer sa plainte. On lui répète alors : « ça va être difficile, … très difficile ». Elle relève la tête, esquisse un sourire, parce que maintenant c'est facile !

On lui demande aussi si elle peut envisager de retourner dans son pays d'origine, auprès de sa famille. À cette question, elle s'effondre. Quand la situation a commencé à se dégrader, elle en a parlé à sa mère. Sa mère lui a juste dit : « Eh ma fille, mais ma fille, toi aussi, tu le sais bien, le mariage … ce n'est pas quelque chose de facile, hein ! Ton père … il s'est calmé maintenant. Il est vieux ! Mais avant, eh ma fille, ma fille, il faut que tu apprennes à supporter, hein ! ».

Et puis, elle se souvenait de sa cousine. Son mari était violent lui aussi. Sa cousine était retournée se réfugier chez ses parents ; ses parents avaient appelé le mari pour s'excuser du comportement de leur fille. Ils l'avaient renvoyée chez lui. Sa cousine avait supporté … supporté, jusqu'au jour où c'était devenu insupportable. Elle avait rappelé ses parents pour leur dire, mais … sa mère était perdue dans ses propres lamentations : « Mais que va-t-on dire à ton père ? Comment va-t-on l'annoncer au reste de la famille ? ». Elle n'a pas entendu sa souffrance. Son père, lui, avait juste dit : « Tu es perdue pour nous ». Et il a raccroché. Alors non … non, non. Il n'était pas question, qu'elle retourne chez elle.

Elle demande : « Et pour dormir ? ». La personne qui m'héberge ne peut plus me garder chez elle. On lui explique, alors, qu'elle peut aller dans un foyer, avec les places en urgence ou le 115 ; parce que sinon … c'est difficile, elle n'a pas de papiers. « Je peux travailler … je peux travailler … je peux travailler, j'ai des diplômes ! ». Mais là aussi, on lui précise : « Sans papiers … vous ne pouvez pas travailler » - « Et de quoi vais-je vivre ? ».

Alors, on l'oriente vers une association caritative : pour manger et s'habiller. Qu'a-t-elle fait ? Qu'a-t-elle fait pour en arriver là.

Gentiment, on lui explique que ce serait bien d'aller voir un psychiatre … avec tout ce qu'elle a vécu ! On allait l'aider à faire des démarches pour une A.M.E. : Aide Médicale d'Etat ; ce qui lui permettrait de se soigner sans avoir à débourser d'argent. Cela la rassura un petit peu. Elle alla voir le psychiatre de façon régulière. Elle lui racontait sa vie, sa famille, ses rêves ; sa galère au quotidien, pour manger, pour dormir. Elle racontait le 115 qui n'avait pas toujours de place. Elle racontait les associations caritatives qui l'aidaient un peu, mais … il en fallait bien pour tout le monde ! Il y a tant de personnes en difficulté. Elle racontait les coups de main des compatriotes, auprès de qui elle se sentait redevable. Elle racontait sa honte, sa culpabilité. Elle racontait avec ses silences. Elle racontait dans cette langue qu'elle ne maîtrisait pas bien. Et chaque soir, chaque soir elle s'endormait en espérant que c'était un mauvais rêve. Et chaque matin, elle se réveillait déçue. Cela dura de longs mois.

Elle retourna dans cette association de défense pour les droits des étrangers, et là, on l'aide à faire un courrier de demande de titre de séjour pour maladie. Ses longs mois de lutte et d'errance ont eu raison de sa santé. On envoya sa lettre à la Préfecture, et à nouveau, elle s'installa dans sa douloureuse attente.

Les mois passèrent.

Et puis un jour, un courrier … un courrier de la Préfecture arrive. Elle l'ouvre de ses mains tremblantes. Elle était régularisée, pour un an … régularisée ; à elle un travail, un appartement. En quelques jours, elle le trouve ce travail. Bon, ce n'était pas celui dont elle avait rêvé, mais … mais bon, elle allait pouvoir gagner sa vie. Quelques mois plus tard, elle avait son propre studio. Elle commençait à retrouver confiance, et à arriver à surmonter ce qu'elle avait vécu. Elle prit rendez-vous chez un avocat pour entamer une procédure de divorce. Elle pouvait payer l'avocat maintenant. Elle arrivait à dormir … un peu, dormir … un peu mieux. Elle espaça ses visites chez le psychiatre. La vie passait plus paisiblement. Au bout d'une année, elle déposa son dossier de renouvellement de titre de séjour. Elle était fière de faire valoir qu'elle avait décroché un CDI : 20 heures par semaine, ce n'est pas rien ! Et puis, elle parlait mieux le français maintenant. Et puis, elle avait des amis … des amis avec lesquels elle évoquait des souvenirs … des amis avec qui elle imaginait un futur !

« O singo fahay and the heaven you saw,

Ma soul is soon follow you,

Back to yesterday sun,

Will it remember me back to yesterday sun,

It will we can all me, we can all the spirit into tomorrow, and I on the win,

Singo fafly again and again.

O singo fafay and the heaven you saw

My soul is soon follow you,

Back to yesterday moon,

Will it remember me back to yesterday sun, it will recall on me ».

Un conte raconte. Il était une fois, il est … toujours.

■ Table ronde : la construction du genre dans la sphère du culturel

Lola BRINGUIER

Je vais demander à nos intervenants de s'installer. L'animatrice pour cette première table ronde est Ayfer ASLAN, médiatrice à l'ASTU. Elle est entourée de trois intervenants :
. Anne DIVE, pour la Médiathèque Olympe de Gouges avec son lieu dédié aux questions de genre,
. Laurence FARON qui nous parlera du sexisme dans la littérature de jeunesse, et là on revient à la sphère privée comme pouvant être fondatrice,
. Patric JEAN, pour une présentation intitulée : « Des hommes en question, génération sacrifiée et besoin d'une rupture dans l'éducation ».

Ayfer ASLAN, modératrice

Mesdames et Messieurs, bonjour.

La construction du genre dans la sphère du culturel est l'interrogation de notre table ronde, qui a pour objectif de mener une réflexion sur le rôle de la culture afin de distinguer en quoi celle-ci influence la relation des femmes et des hommes. Je vous présente à nouveau nos trois intervenants : Monsieur Patric JEAN, Madame Anne DIVE et Madame Laurence FARON.

Patric JEAN, vous êtes cinéaste et producteur, et vous vous consacrez essentiellement aux films documentaires, mais également à des projets, des fictions, des expériences web et des spectacles. Vos prises de position publiques font de vous une personne engagée, sur des thèmes comme le féminisme, les questions sociales, la prison. Vous êtes aussi engagé dans le combat pour l'abolition de la prostitution, et c'est à ce titre, que vous êtes l'un des fondateurs de « Zéro machos, des hommes contre la prostitution », dont vous êtes le porte-parole. « Des hommes en question, génération sacrifiée et besoins d'une rupture dans l'éducation », la parole est à vous !

Des hommes en question : génération sacrifiée et besoin d'une rupture dans l'éducation

Patric JEAN, cinéaste et producteur

Merci beaucoup de cet accueil. Je suis très honoré.

Ma parole ici, n'est pas une parole de spécialiste. Je ne suis pas un chercheur. Je veux dire deux mots me concernant parce que je pense qu'en tant qu'homme, c'est important de dire d'où on parle.

Alors, effectivement, je suis cinéaste. Je m'intéresse aux questions de domination en général. J'ai l'habitude de dire que je suis sociologiquement un hyper-dominant. Je suis un homme, je suis blanc, je vis dans un pays riche, dans une classe sociale plutôt instruite et favorisée, même si ce n'est pas ma classe sociale d'origine. Je ne suis ni obèse ni infirme ni malade. Je suis hétérosexuel, je suis dans le début de la quarantaine, ce qui est, si on en croit les spots publicitaires un âge très, très valorisant pour les hommes. Par conséquent, ce qui m'intéresse, c'est de comprendre comment fonctionne ces rapports de domination, parce qu'évidemment, je n'ai aucun mérite : ni être né homme, ni blanc, ni tout le reste.

Je pourrais vous dire, bien que je ne sois ni un sociologue ni un chercheur, que mon terrain de réflexion, d'investigation, d'une certaine manière, c'est moi-même en tant qu'homme. J'essaie de comprendre comment cela fonctionne. J'essaie de déconstruire, d'analyser, et j'essaie ensuite de partager, le plus honnêtement possible, en vue de réfléchir ensemble, et de voir comment on peut avancer.

Bien sûr, concernant la question présentée, je ne parlerai qu'en tant qu'homme, avec une subjectivité affirmée, notamment en termes d'éducation, en ce qui concerne les petits garçons, plus qu'en ce concerne les petites filles. Je suis à côté de cela papa : de ce fait, les questions d'éducation et d'instruction me concernent au plus haut point au quotidien.

Pour situer, il y a deux groupes sociaux qui se font face dans un rapport d'oppression. J'appartiens clairement à un de ces deux groupes, celui des dominants. La particularité de cette oppression, de cette domination, est qu'elle est orchestrée entre deux groupes qui sont, à l'intérieur, extrêmement hétérogènes. D'autre part, ils on des rapports entre eux qui ne sont pas que des rapports de domination, mais qui sont aussi des rapports affectifs, de filiation, d'alliance des rapports sentimentaux.

J'insiste toujours sur la différence entre le féminisme et le pro-féminisme. Je me considère personnellement comme pro-féministe. Les femmes peuvent, si elles désirent, se battre pour leur émancipation face aux privilèges des hommes. Nous, les hommes, évidemment, on ne se bat pas de la même manière, si jamais on veut se battre - j'y reviendrai. Tout ce que nous pouvons faire, c'est prendre conscience de nos privilèges, et puis réfléchir en vue de leur abolition.

Cela implique **pour les femmes une stratégie collective,** qui est assez évidente, et que l'on peut observer**. Pour** nous**, les hommes, la stratégie commence par un travail individuel … avant d'être collectif**, si un jour elle le devient.

En ce qui concerne le rapport que nous entretenons avec notre propre appartenance à un groupe dominant - et je pense que c'est très important en termes d'éducation -, il y a plusieurs lectures qui en sont faites. Et chez les auteurs qui se disent féministes ou pro-féministes, il y a plusieurs écoles. Je suis plutôt de celle de Léo THIERS-VIDAL, qui pensait que nous, les hommes, sommes parfaitement conscients d'être des dominants. Ce qui ne veut pas dire que chez un certain nombre d'hommes, qui n'ont pas une culture féministe, ou qui n'ont pas souvent entendu des arguments féministes, il puisse y avoir le sentiment que tout cela est lié à une loi naturelle. Ce qui n'empêche que, **tout homme est conscient dans ce rapport aux femmes d'être dans un rapport de domination.**

Alors, ce rapport de domination peut s'orchestrer de manières différentes. Il peut provoquer différentes réactions chez les hommes. J'ai beaucoup travaillé sur les « masculinistes » au Québec. Je me suis beaucoup intéressé à eux. Je me suis fait passer pour un « masculiniste » pour pouvoir les approcher. Là, on a l'aspect formalisé, politique, caricatural d'une pensée dominante qui est l'antiféminisme au masculin, allant de la plus soft version de Guy CORNEAU jusqu'aux violents qui prônent quasiment la lutte armée contre les féministes. À côté de ça, on trouve aujourd'hui, c'est un peu la mode, l'homme féministe ravi. Je dis bien féministe pas pro-féministe. Or, c'est le type qui est féministe et qui est content. Il est content d'être féministe. Il a la sensation d'être un type bien. Il aide sa femme à la cuisine. Il y a le *mens planners*, très à la mode aussi. Si vous allez sur les réseaux sociaux vous allez entendre parler du « *mensplanning* » : l'homme va expliquer aux féministes comment elles doivent se battre, à propos de quoi elles doivent se battre surtout, et donc il va leur dire, c'est typique, que la question du viol, c'est très, très important, par conséquent elles ont bien raison de se battre à ce sujet. D'ailleurs, lui n'est pas un violeur, cela ne le concerne pas. Mais la question des tâches ménagères cela n'est pas très important.

Et puis, il y a la version utopique de l'homme qui tente de faire un travail sur lui-même, de déconstruction, de tout ce qu'il a pu apprendre, parce que généralement la plupart d'entre nous sommes construits sur le même **modèle normatif de la masculinité et de la virilité**.

Quand on réfléchit à cette construction, à cette déconstruction, et quand on tente pendant une longue période de s'observer soi-même - à la fois dans notre rapport au monde, dans notre rapport aux autres, dans notre discours - et quand on est, ce qui est utile dans ces cas-là, plutôt bien entouré et entouré de féministes, bienveillantes mais susceptibles, on se rend compte que le rapport de domination ne s'abolit pas aussi facilement que ça.

Le dominant n'abolit pas ses privilèges spontanément. On n'a jamais vu dans l'histoire, un cas où, dans un rapport d'oppression, l'oppresseur se lève un matin et, se dit, mais après tout, ce n'est pas juste, on va abolir ce rapport d'oppression. Il n'y a pas de raison que demain les hommes se lèvent d'un bond et se disent : « mesdames, allez-y, vous avez raison, on s'est trompé pendant quelques milliers d'années, mais maintenant vous allez pendre la moitié des places ». Et d'ailleurs, je pense que si les hommes faisaient cela, les femmes seraient suspicieuses car cela sentirait le traquenard.

D'autre part, il y a la question des différences sociales : pour un cinéaste, pour un essayiste, pour un professeur, pour un conférencier, un intellectuel, dire : « je suis pro-féministe » et faire, même un vrai travail honnête sur soi, cela peut finalement prodiguer des privilèges. Regardez la position que j'occupe aujourd'hui devant vous en tant qu'homme : cela n'est pas si mal en termes de rétribution symbolique.

Maintenant, dire à un homme des quartiers populaires, qu'il n'a pas la formation qu'il faut, qu'il n'a pas la couleur de peau qu'il faut, qu'il n'a pas le nom qu'il faut, qu'il n'a pas l'adresse qu'il faut, qui n'a pas de travail, qui n'a pas de logement, allez lui dire d'abolir ses privilèges ! Je pense que vous serez reçu différemment, parce qu'évidemment, lui n'a rien à gagner. Toutefois, sous son échelon qui est très bas dans l'échelle sociale, on trouvera toujours un autre échelon : celui d'une personne dans une situation identique mais de sexe féminin.

Voilà pourquoi, à mon avis, il est assez prévisible de rencontrer les combats féministes plutôt ancrés dans une idéologie de gauche qu'une idéologie de droite. Le combat pour l'égalité, me semble-t-il, s'inscrit dans un combat contre toutes les inégalités. Cela ne veut pas dire évidemment, que ces inégalités se rencontrent plus, en matière d'éducation notamment, dans les classes populaires qu'ailleurs. On a encore vu récemment un ancien ministre se retrouver en garde à vue pour violences conjugales. Cela se retrouve partout. Ce que je veux dire, c'est que, si même là où il y quelque chose à dealer, d'une certaine manière pour les hommes, en termes d'abolition des privilèges, même là cette abolition spontanée de privilèges n'apparaît pas. Il n'y a aucune raison de penser que, là où il n'y a rien à dealer, cela va apparaître spontanément.

Autre point qui me semble très important par rapport à la question de l'éducation et des modèles apportés aux enfants : la valorisation de la parole de l'homme.

La **valorisation de la parole de l'homme** est un système très puissant. On a énormément d'exemples, de discussions, si on fréquente le milieu féministe, où tout d'un coup, un homme pro-féministe va prendre la parole, va dire exactement la même chose que ce que ses copines féministes on dit juste avant, mais tout à coup cette parole va raisonner, et on va attacher plus de valeur. Hélène PEDNAUD, une féministe québécoise que j'appréciais beaucoup, malheureusement décédée, disait fort bien avec le verbe qu'on lui connaissait : « mais parfois, je vais dans des réunions féministes, et alors il y a des femmes, elles sont plus intelligentes les unes que les autres, et tout à coup, il y a un homme qui parle, et à la sortie de la réunion, elles sont toutes là, - Oh ! Tu as entendu, comme il a bien parlé, comme c'était formidable. » C'est une chose qu'on observe évidemment très souvent. Je ne parle même pas du temps de parole, de la prise de parole, etc.

Ce n'est pas étonnant évidemment, si dans cette symbolique de la valeur, de la parole, on retrouve, - ce n'est évidemment pas la seule raison - dans l'éducation, dans l'enseignement, une répartition des hommes et des femmes qui est celle que l'on sait entre la crèche et l'université et les grandes écoles.

Ce n'est pas étonnant non plus de s'entendre dire, par une chargée de programme, une responsable d'une chaîne de télévision très importante qui a son siège à Strasbourg, que dans une voix off d'un film documentaire, quand c'est une parole de savoir, cela doit être une voix off masculine et, quand c'est une voix off plutôt qui porte à l'affect, cela doit être une voix féminine.

En ce qui concerne la question des privilèges et de l'éducation, déterminons tout d'abord ce que sont ces privilèges. D'abord, il y a les **privilèges individuels**, ceux qu'on peut remettre en question individuellement, comme les tâches ménagères. Qu'est ce qui empêche tout homme de se dire qu'il va partager à 50-50 les tâches ménagères avec sa compagne ? On voit bien que ce n'est pas le cas puisque 80% des tâches ménagères et parentales sont toujours effectuées par les femmes.

Il y a aussi les **privilèges collectifs**, c'est-à-dire les privilèges que l'on peut remettre en question collectivement mais pas individuellement, comme la peur dans la ville la nuit que des femmes peuvent ressentir. En tant qu'homme, personnellement, je ne peux pas y faire grand-chose. On peut, par contre, mener, collectivement un combat. Cela dit, les privilèges que l'on peut remettre en question de manière individuelle ne sont pas remis en question, ou très peu.

La question des tâches ménagères, qui est quand même la plus simple, n'évolue que très lentement : seules quelques minutes par an sont grappillées. Une sociologue belge a calculé qu'en Belgique, si on compte le temps consacré aux tâches ménagères, les hommes bénéficient du double des congés payés par an par rapport aux femmes. Or, on voit que cette question des privilèges qui apparaît dans toute leur symbolique dans les livres, les contes, les films, les jouets, cette question est très bien reproduite dans l'éducation dès la crèche. J'ai pu moi-même l'observer. Je pense que l'on est nombreux à l'observer. Cette reproduction fonctionne comme une photocopieuse.

En même temps, ce n'est pas très étonnant. Michel FOUCAULT disait déjà que les systèmes de pouvoirs produisent des sujets, qu'ils viennent ensuite représenter et pas l'inverse. Or, on sait très bien que l'institution scolaire est un merveilleux lieu de reproduction des systèmes de pouvoir et des échelles sociales. On voit aussi à quel point l'ordre masculin est inscrit dans le corps par la division du travail, ce qui n'échappe pas aux enfants. Et donc, par rapport à toutes ces questions, si on veut changer les choses - et je vais vous dire dans un instant pourquoi - il me semble qu'il faut radicalement **inverser l'ordre prétendument naturel**. Il y a un besoin de rupture, un besoin de transformation radicale de la condition sociale de la production des comportements, et quand je dis un besoin de changement radical, ce n'est pas un besoin de lente évolution.

Personnellement, je travaille sur ces questions intimement depuis quinze ans au moins. Il n'y a pas une journée, où je ne me surprenne pas en flagrant délit de mec. Parfois, plus violemment encore, très récemment, sur une question vraiment liée à l'égalité femme-homme, une question dont j'ai parlé mille fois, sur laquelle j'ai travaillé, sur laquelle j'ai fait un spot, lors d'une discussion, je me suis mis à argumenter, à dire des choses qui me semblaient assez évidentes, assez incontournables, et une amie très proche, féministe, Cécile MAIFER du NID, m'a dit : *« tu es en train de parler en tant que mec ».* J'ai repoussé son argument du revers de la main, et puis le lendemain, en y réfléchissant, je me suis dit qu'elle avait totalement raison.

Cela veut dire que même quand on travaille sur une question pendant des années, qu'on a l'impression d'avoir fait le tour, on peut encore, tout à fait honnêtement, se surprendre à être enfermé dans des stéréotypes dont on pensait être déchargé depuis très longtemps. Alors, à fortiori quand on ne prend pas conscience, quand on refuse de prendre conscience de ces questions en tant qu'homme, on peut imaginer qu'elle sera la charge de ces stéréotypes d'une manière consciente et inconsciente.

Nous avons, nous les hommes, un certain nombre de **stratégies**, qui nous permettent de réagir à ces questions : la première étant de l'**ignorer**, de nier, de faire comme si l'on ne savait pas, comme si on ne voyait pas. La deuxième stratégie, c'est de **contourner**. Nous avons un très large terrain pour contourner ces questions ou pour leur tourner le dos. Une stratégie très banale, très connue : la moquerie, le rire, la dérision.

Encore une fois, je pense qu'à partir du moment où on est construit en tant qu'homme, c'est-à-dire en tant que membre conscient d'un groupe dominant, non seulement nous n'avons aucun intérêt à remettre en question ce rapport de domination. Nous savons d'autant plus que dans une société qui est essentiellement basée sur la compétition, on l'intuition très forte que cette compétition sera d'autant plus dure que les femmes vont y prendre de la place ; et nous n'y avons aucun intérêt. Par conséquent, **je ne pense pas que le changement puisse être attendu des hommes, une fois qu'ils sont faits hommes, au sens normatif du terme.**

J'observe un petit garçon qui grandit, qui a trois ans et demi, dont les parents sont séparés, mais qui a une mère extrêmement féministe, un père pro-féministe - qui essaye de l'être en tout cas -, qui jouit donc d'une éducation, où on peut estimer que les stéréotypes sont plus ou moins évacués. J'observe à quel point le poids de la culture est en train de faire de lui un petit dominant, malgré toutes les barrières qui l'entourent. C'est pourquoi, en conclusion, je pense qu'en tant qu'homme on occupe une place, une position qui consiste à vouloir jouir de privilèges, à vouloir les reproduire pour ses fils, et en fait, c'est très facile, il suffit de laisser faire.

Ou bien, en tant qu'homme, on peut aussi adopter une autre position : jouir de privilèges, mais en avoir honte. Pousser plus loin la réflexion politique, jusqu'à se dire qu'il est nécessaire qu'il y ait un vrai combat politique qui soit mené sur cette question-là, avec la particularité qui consiste à se dire que l'ennemi c'est soi. Ce qui n'est pas une position extrêmement confortable, mais surtout pas une position qui va attirer beaucoup d'hommes.

On peut aussi décider que l'égalité arrivera dans trois siècles. Quelqu'un m'a dit que l'on avait calculé que la parité arriverait, au rythme actuel de l'évolution à l'assemblée nationale en France, dans deux siècles. Je pense que seule une volonté politique courageuse mais radicale permettra un vrai changement de paradigme dans l'éducation que nous donnons à nos enfants. Et je pense aussi, que seul un travail militant permettra de faire émerger cette volonté politique, qui me semble aujourd'hui plus que nécessaire. Merci.

Ayfer ASLAN, modératrice

Laurence FARON, vous êtes diplômée de sciences politiques et titulaire d'une maîtrise en droit. Vous faites la première partie de votre carrière dans la finance, puis vous rejoignez une maison d'édition scolaire. Vous êtes l'une des fondatrices, avec Mélanie DECOURT, de la maison d'édition « Talents Hauts », dont vous êtes devenue la directrice. Vous portez ce projet et vous mettez un point d'honneur à promouvoir l'égalité de genres en intégrant cette question à l'ensemble des collections. Les éditions Talents Hauts défendent deux lignes éditoriales : la lutte pour l'égalité et la lecture bilingue. « Le sexisme dans la littérature de jeunesse » est le thème de votre intervention.

Le sexisme dans la littérature de jeunesse

Laurence FARON, coordinatrice de la maison d'édition Talents Hauts

Effectivement en 2005, lorsqu'avec Mélanie DECOURT qui, un petit peu plus jeune, était porte-parole et présidente de « MIX CITES » nous avons décidé de fonder les éditions Talents Hauts, nous nous sommes fondées sur le constat qui est le sexisme dans la littérature de jeunesse tel qu'il existait. Je vais vous en parler dans un premier temps.

La conséquence de ce constat à été de dire que créer une maison d'édition jeunesse pour faire moins bien, avec de plus petits moyens que les autres gros éditeurs, n'avait pas d'intérêt. Et faire croire aux gens qu'on peut faire des livres de jeunesse sans faire passer un message c'était carrément trompeur. Nous avons donc créé Talents Hauts, sans savoir que nous étions en train de créer la seule maison d'édition jeunesse féministe en Europe, et l'une des trois, à ma connaissance, au monde.

Le sexisme n'a pas disparu de notre société, ni des livres de jeunesse ou des livres scolaires, ni des albums, des romans, des livres documentaires que l'on met entre les mains de nos enfants.

Cette situation est souvent ignorée du public et des parents. Elle est parfois niée par certains prescripteurs qu'ils soient enseignants, libraires et, plus rarement, bibliothécaires ; elle est parfois encouragée par les éditeurs. Je propose d'illustrer ce constat grâce à des chiffres fondés sur plusieurs études dont la dernière en date, celle de Sylvie CROMER et Carole BRUGEILLES. Cette étude porte sur 125 œuvres de littérature qui font partie d'une sélection de l'Éducation Nationale, celle que l'on appelle la liste de littérature pour le cycle trois, c'est-à-dire une liste de recommandations à destination des enseignants, qui est loin d'être neutre. Je vous montrerai ensuite des images qui sont tirées, je le précise, d'ouvrages de jeunesse récents, de moins de dix ans. Les textes des livres de jeunesse pourraient également illustrer mon propos.

Quelques chiffres donc.

Dans les albums de jeunesse, c'est-à-dire les livres d'images avec des petites histoires courtes à destination des moins de sept ans, on constate qu'il y a beaucoup moins d'héroïnes que de héros ; deux fois moins d'héroïnes humaines et dix fois moins d'héroïnes animales. Lorsqu'il y a une héroïne dans l'histoire, elle est rarement seule en couverture : soit elle est accompagnée d'un décor, soit de personnages secondaires. Si on analyse les protagonistes, c'est-à-dire les personnages principaux dans les livres de la liste de référence, 93% des histoires présentent au moins un protagoniste masculin, et 60% au moins un protagoniste féminin.

On s'aperçoit quand on va un petit peu plus loin dans l'analyse qu'on n'est plus dans la caricature avec des représentations en sous nombre des filles. S'il y a maintenant des filles dans les livres de jeunesse, on s'aperçoit que c'est surtout la représentation des adultes qui est très stéréotypée, comme si dans la petite enfance, on avait encore le droit de rêver, lorsque l'on est une fille, d'avoir des aventures et de vivre des choses extraordinaires, mais que lorsqu'on leur demande de se projeter dans le monde adulte, là c'est une tout autre histoire : les rôles sont malheureusement encore très stéréotypés.

Dans beaucoup de livres de jeunesse encore se glissent des **stéréotypes visuels.** Quand on observe les images des albums de jeunesse, chaque sexe est représenté de façon caricaturale avec des rôles ou des attributs traditionnels souvent dévalorisants pour les femmes. Voici le texte d'un album : la petite souris avait grandi, à son tour elle avait eu des enfants, elle se trouvait à la tête de mille-deux-cent-cinquante souricettes et souriceaux, qui la remplissaient de bonheur tout en lui donnant beaucoup de travail. Elle se sentait parfois bien seule pour s'occuper d'une telle famille en attendant le retour de papa souris partit travailler à la ville.

Pour ce qui est des métiers masculins, ils sont variés, valorisés, valorisants, actifs alors que les métiers féminins se cantonnent aux soins domestiques, à la santé et au commerce alimentaire. Si on regarde dans la liste de l'Éducation nationale, les champs d'activités professionnelles des hommes sont plus diversifiés : 21 contre 10 pour les femmes.

Si on regarde maintenant l'espace utilisé, je vous donne en exemple l'histoire d'une tempête. Bien sûr, la maman et sa petite fille restent bien au chaud, éclairées à la bougie, avec de quoi manger et se recoiffer, pendant que le papa part à l'aventure chercher du secours. Les femmes sont souvent présentées dans des lieux fermés intérieurs, alors que les hommes, eux, ont le droit à l'aventure, au risque, à l'inconnu et à l'action.

Les **attributs symboliques** sont assez connus maintenant, mais pour ceux qui n'ont pas l'habitude de décrypter ces images, je vous rappelle les incontournables accessoires féminins : le tablier qui renvoie au travail ménager, la soupière qui renvoie à l'alimentation et au rôle traditionnellement attribué aux mères de nourrir les enfants et la famille, puis la coquetterie avec miroirs et rubans. Les attributs masculins en revanche sont le fauteuil, le journal et les lunettes. Je ne peux pas terminer sans passer par des images que vous connaissez tous : celles de Blanche Neige et de la Belle au Bois Dormant, archétypes de la passivité féminine -pour ne pas dire plus.

Sur une autre image, un petit garçon en pleine action explique doctement : « Tu vois Assouma, dit Aki, un peu plus tard, je suis un homme, je n'ai pas eu peur, je suis le plus grand prince du désert. » Ou encore une petite image tirée d'un imagier où pour expliquer le mot démolir, on utilise l'image d'un petit garçon qui casse tout : « Pourquoi il démolit tout cet affreux jojo, il va falloir tout reconstruire ». Cette tendance s'est malheureusement accrue, par ce que j'appelle « la vague nostalgique ». Pour le coup, nous sommes dans les livres des années cinquante bourrés de stéréotypes de l'époque, or, le problème c'est que ces livres ont été réédités dans les années 2010 et quand je dis réédités ou plus exactement réimprimés puisque la maquette de couverture a été refaite, la fabrication a été refaite, mais ni le texte ni l'image n'ont changé. Dans cette vague nostalgique, on apprend aux petites filles à être des femmes au foyer, des petites sœurs toujours dévalorisées par rapport à un grand frère, qui lui sait tout, « Ne bouge pas Sophie, c'est un oiseau très timide », dit le grand frère à sa petite sœur. Et puis les petites filles doivent apprendre à être séductrices, voire provocatrices. Cette tendance se retrouve de plus en plus fortement maintenant en librairie et surtout en grande surface. J'appelle ça la tendance lolita : on apprend aux petites filles même toutes petites à devenir de parfaites femmes-objets. Ce petit album, par exemple, où la petite fille demande à son prince : « Est-ce que tu me trouves belle ? », et il lui répond : « Vraiment charmante », et elle met une robe de dentelle pour être belle. Ce petit livre a été offert dans les crèches de la ville de Paris, il y a deux ou trois ans.

Je vous lis quelques quatrièmes de couverture, des messages qui ne laissent place à aucune ambiguïté : « *Des conseils magiques pour user de son charme et se sentir vraiment belle* », dès 8 ans; « *Pour devenir belle comme une princesse* », ce guide dévoile tous les secrets du maquillage dès 6 ans.

Alors, outre cette tendance Lolita, on a une **sexuation précoce**, que l'on retrouve dans toute notre société, souvent encouragée, y compris par les parents et parfois par les enseignants, avec des livres pour les garçons, (bleus avec des véhicules) et des livres pour les filles (en général, roses à paillettes et où l'on apprend à faire le ménage et à s'occuper des enfants). Les petits garçons sont appelés à être des supers héros, quant aux petites filles on leur propose des rêves de princesses.

Quand on propose un livre jeunesse, c'est une façon d'expliquer le monde aux enfants, de lui transmettre des valeurs. En outre surtout pour les tous petits, le livre, même de nos jours, reste une référence affective et intellectuelle très importante. Il participe au premier chef à la construction de sa socialisation et de son identité. Donc, je pense que **le livre est un support très important de socialisation et de construction de l'identité sexuelle des enfants.** Or, on constate que cette construction est sexuée et sexiste.

Avec Talents Hauts, nous proposons aux parents, aux prescripteurs et aux enfants bien sûr, ce qu'on peut appeler des outils.

Talents Hauts est un éditeur engagé. Engagé à faire des livres non sexistes, c'est le moins que l'on pouvait faire. Engagé aussi dans notre action, ma présence ici en est un exemple.

Mais, nous engageons également des actions de sensibilisation dans d'autres cercles plus généralistes, moins convaincus que vous, notamment le concours annuel *Lire égaux*, qui est un concours d'écriture ouvert à des classes de CP-CE1 en Ile-de-France. Ces classes font un travail d'écriture collectif sous la forme d'un manuscrit, d'un album qui sera publié chez Talents Hauts - celui des gagnants. - J'insiste sur ces actions un peu connexes à notre travail éditorial pour illustrer le fait que Talents Hauts est un éditeur engagé.

Le catalogue de Talents Hauts comporte maintenant 160 titres, dont plus de la moitié sur la ligne éditoriale contre le sexisme. Nous avons publié, au départ, des albums pour les petits de 3 à 7 ans. Puis nous nous sommes dit que tout n'était pas perdu à partir de 6 ans. Nous avons donc commencé à faire des romans illustrés pour les 6-10 ans dans une collection qui s'appelle *Livres et égaux*. Nous publions maintenant des contes revisités et depuis quelques années, des livres pour adolescents comme la trilogie d'héroïnes fantaisie *La fille aux licornes*, une série de romans qui s'appelle *Ligne 15*, pour des adolescents sur la ligne de leur 15 ans, et très récemment, la mise en place de la collection *Ego* qui s'attaque à des sujets un petit peu plus difficiles comme l'identité, l'égalité. Les deux premiers titres qui sont sortis traitent de la pédophilie sur Internet (« *Mauvaise connexion* ») et des violences faites aux femmes (« *Touche pas à ma mère* »).

Maintenant, j'ai plus qu'à déconstruire ce que je vous ai montré tout à l'heure. Essayons maintenant de contrer les stéréotypes. Dans le catalogue de Talents Hauts, nous proposons « *Ma mère est maire* » qui, comme son titre et son illustration l'indiquent, présente une famille où la mère est maire de la ville et le père est père au foyer, ce qui n'est pas forcément simple pour le petit garçon.

De la même manière, nous utilisons **les images et les accessoires caractéristiques** des hommes et des femmes dans les livres de jeunesse mais d'une façon moins stéréotypée. Contrer les stéréotypes c'est montrer des filles actives, courageuses, aventurières qui peuvent se battre ; des filles aussi qui sont violentes parce qu'elles souffrent. C'est le cas dans la réinterprétation de « *Barbe bleue* » intitulée « *Rouge crinière*», *la fille aux licornes* dont je vous parlais. C'est de l'*héroïc fantasy* pour les filles alors que ce genre est très prisé des adolescents. Les personnages principaux sont très majoritairement masculins. Chez Talents Hauts, c'est une héroïne qui est en couverture et c'est elle qui mène l'action dans les trois tomes. Dans « *Le meilleur cowboy de l'Ouest* », contre toutes les attentes, c'est une fille qui remporte le concours.

Nous essayons aussi de montrer que tous les choix sont possibles, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas seulement renverser les stéréotypes ou de les inverser. Il faut surtout donner aux garçons et aux filles qui lisent nos livres, et d'autres livres, l'idée que ça peut être très amusant de jouer à la princesse quand on a 5 ans, que ça peut être très amusant de jouer aux pirates mais que l'on peut aussi rêver d'une poupée quand on s'appelle Auguste, d'une cuisine quand on a 3 ans et qu'on s'appelle Baptiste, que, quand on est à l'école, on peut faire de la danse si on est un garçon et du foot si on est une fille.

Nous publions des livres, des romans et des albums où l'on voit des catcheuses et des danseurs, des filles qui font de la formule 1, des garçons qui ne savent pas faire de vélo sans petites roues alors que la fille, elle, a déjà passé cette étape. Dans l'album « *Dinette dans le tractopelle* », l'action se passe dans un catalogue de jouets : comme tout catalogue de jouets qui se respecte il est bleu pour les garçons et rose pour les filles. Un jour, le catalogue est déchiré et recollé en dépit du bon sens par un adulte distrait qui colle une page bleue en face d'une page rose et tout va changer dans le monde du catalogue des jouets puisque les jouets vont enfin jouer ensemble, notamment la poupée Annabelle qui va jouer au tractopelle avec Grand Jim.

Présenter tous les possibles, c'est aussi mettre à mal les clichés les plus légendaires et qui font le plus appel à l'imagination. Quand Lulu sera grande, elle chasse le dragon et déclare « et oui chasser le dragon ce n'est pas que pour les garçons », quand à « *La lettre à la Mère Noël* » elle démontre que, finalement, il y a peut-être 99,9% des enfants qui se trompent d'adresse tous les mois de décembre.

Le sexisme fait des victimes parmi les petites filles mais aussi parmi les petits garçons et parmi les jeunes garçons. Nous essayons donc de proposer des modèles différents aux garçons avec « *Grave in love* » par exemple dans la série *Ligne 15* qui montre la découverte progressive, un peu douloureuse, mais finalement heureuse par Corentin de son homosexualité. « *Joli-Cœur* » est un garçon sentimental. Tout le monde se moque de lui jusqu'au jour où il va faire apprécier la poésie et les fleurs à ses copains. Ce conte ne finit pas de façon traditionnelle.

Des personnalités de filles intrépides et bagarreuses sont dans « *Bijou casse-cou* » par exemple, ou « *Caro des cavernes* ». La princesse sauve le prince du dragon grâce à la ruse et à l'intelligence et il refuse de l'épouser parce qu'il la trouve mal habillée après son combat. Et puis nous traitons de sujets parfois un petit peu plus sérieux, plus graves pour lesquels nous n'utilisons pas toujours l'humour, même si c'est un bon vecteur de messages avec les enfants pour dénoncer, notamment, le leurre de la séduction (une reine trop belle, tellement belle que personne ne l'aime pour ce qu'elle est, donc elle décide de devenir laide et elle le reste). Enfin, certains romans sont dédiés aux petites filles aussi comme « *Les petites filles top modèles* », qui se passe dans le monde de la mode.

S'émanciper du conformisme, du dictat de la minceur c'est également un message très important à faire passer aux enfants très jeunes. Les enfants doivent apprendre à se révolter (« *La révolte des cocottes* »), et à choisir leur destin.

Enfin, nous essayons d'aborder des sujets qui sont rarement abordés dans la littérature de jeunesse parce qu'ils sont justement difficiles. « *Samia et les fantômes* » traite avec beaucoup de délicatesse de respect et de poésie, du refus du voile intégral. « *La joue bleue* » aborde les violences faîtes aux femmes. « *Dis, pourquoi la dame est toute nue ?* » parle de la pornographie qui s'étale sur les murs de nos rues et que nos enfants absorbent à leur corps défendant. « *La chanson de Tsira* » dénonce les mariages forcés, « *La page de terre* » est un album lauréat du concours Lire égaux qui aborde la question du droit à l'éducation pour les petites filles et « *Mehdi, zéro commentaire* » fait partie de la série *Ligne 15*. Enfin, les deux romans, assez courageux, parus dans la collection *Ego*. Voilà la réponse que nous essayons d'apporter au sexisme. Merci.

Ayfer ASLAN, modératrice

Je vous remercie pour votre intervention Laurence FARON.

Le 29 mars 2012, le maire de Strasbourg a inauguré l'espace égalité de genre et a donné le nom « Olympe de GOUGES » à la médiathèque rue Kuhn à Strasbourg, en hommage à cette révolutionnaire considérée comme l'une des premières féministes françaises. Anne DIVE vous êtes la responsable de cette médiathèque, véritable lieu de ressources sur les questions de genre. À ce titre, vous assurez la cohérence des projets mis en œuvre dans cet établissement. Votre prise de fonction coïncide avec le démarrage du projet, et vous avez pu intégrer les orientations poétiques aux implications professionnelles de votre équipe motivée sur le sujet de l'égalité. Votre équipe s'est impliquée et s'implique au quotidien autour de ces questions, avec un noyau de professionnels-les qui peuvent être consultés-es comme personnes ressources par l'ensemble de l'équipe.

La parole est à vous.

L'implication d'un établissement sur les questions d'égalité

Anne DIVE, directrice de la médiathèque Olympes de Gouges, Strasbourg

Bonjour à toutes et à tous.

Le 29 mars dernier, la médiathèque du quartier gare devenait la médiathèque Olympe de Gouges. Il s'agit là d'un acte fort de volonté politique. Nous avons répondu à une commande politique, qui n'était pas une commande aveugle, puisque nos élus avaient bien identifié que le quartier gare et la médiathèque du quartier gare était un terrain extrêmement favorable. J'ai pris la direction de cette médiathèque en septembre 2011, dans la phase de concrétisation du projet. Je voudrais d'abord replacer la médiathèque du quartier gare dans son contexte plus général : c'est l'une des 13 médiathèques du service des bibliothèques de la ville et de la Communauté urbaine de Strasbourg. Depuis l'ouverture de la médiathèque André MALRAUX en 2008, elle est la deuxième par sa taille, par son personnel et par ses collections : il y a jusqu'à 1500 passages par jour dans cette médiathèque. Le manifeste de l'UNESCO, qui est le texte de référence sur les bibliothèques publiques, stipule le rôle des médiathèques : « les services de bibliothèques publiques sont accessibles à tous, sans distinction d'âge, de race, de sexe, de religion, de nationalité, de langues, ou de statut social (article 1 la première phrase). Ses missions clés sont l'information et je dirais même, la sensibilisation, l'alphabétisation, l'éducation et la culture. » (article 2) .

Tout ce qui concerne l'information, le domaine de l'auto formation font partie des gènes des bibliothécaires. C'est la base du métier et dans nos médiathèques nous nous attachons dans tous les domaines de la connaissance à proposer au grand public, aux citoyens, des documents permettant de se faire une opinion, de se renseigner, de s'informer quel que soit le sujet auquel on s'intéresse.

À la médiathèque Olympe de GOUGES, en particulier depuis le début des années 2000, les bibliothécaires faisaient un choix de politique documentaire, en l'occurrence en favorisant, privilégiant l'achat de documents à tendance féministe, d'albums différents qui présentaient autrement ce qui apparaît comme des stéréotypes. Laurence FARON a démontré qu'ils sont très présents dans la littérature de jeunesse. L'une de nos bibliothécaires jeunesse a eu l'occasion de suivre des stages dans des médiathèques spécialisées (la médiathèque Marguerite DURAS à Paris, le centre Louise LABÉ à Lyon), ainsi qu'une formation auprès du CIDFF[1].

Elle en est revenue avec des envies de travailler auprès des enfants sur le thème du genre. Elle a réussi à entrainer avec elle une autre de ses collègues et elles ont commencé à mettre en place dès 2009 et jusqu'en 2011 des actions de genre, avec l'aide d'une animatrice du planning familial. Elles ont travaillé tout au long de l'année scolaire avec des enseignants de CM1 sur les stéréotypes sexuels et les stéréotypes de genre auprès des enfants. En 2011, c'est toute la section jeunesse qui s'est investie dans une exposition qui s'appelait « À quoi tu joues ? ». Pendant 6 semaines, les enfants ont assisté à des conférences, des heures de conte et ont travaillé sur les jeux. Pourquoi les filles ne pourraient pas jouer au foot et les garçons à la poupée ?

Puis nos élus-es qui, par ailleurs, connaissaient bien le quartier et l'ensemble des associations ont eu l'idée de proposer au sein de la médiathèque du quartier gare, un centre de ressources sur les questions de genre. Enfin, ils-elles ont souhaité rebaptiser la médiathèque de façon très symbolique.

Dès septembre 2011, nous sommes passés à une phase de mise en œuvre du projet de centre de ressources et à la sensibilisation aux questions de genre de l'ensemble de l'équipe, soit près de quarante personnes. D'une part, cela permettait de leur apprendre de quoi on parlait, et, d'autre part, de pouvoir répondre aux questions du public : pourquoi allait-on proposer un centre de ressources au sein de la médiathèque ? Pourquoi le changement de nom ? Pourquoi ce fond ? Qu'est-ce qu'on y trouve ?

[1] CIDFF : Centre d'information pour les droits des femmes et des familles

En outre, sur l'ensemble de l'équipe, sept collègues ont été volontaires pour recevoir une formation plus approfondie auprès du CIDFF, de façon à être plus performant dans le renseignement, dans la recherche documentaire et également de façon à pouvoir porter des actions de sensibilisation. Ce groupe est composé de 2 hommes et de 5 femmes. Je précise que la profession de bibliothécaire est féminine à 80% et les postes de directions sont occupés à 80% par des hommes. Avec ce groupe, nous avons travaillé d'arrachepied à la **constitution d'un fond documentaire** plus spécialisé. Des travaux **d'aménagement d'un espace spécialisé** ont également été réalisés.

Le nom de médiathèque Olympe de Gouges a été dévoilé par monsieur le maire le jour de l'inauguration de l'espace égalité de genre, le 29 mars 2012. Ce même jour, Mine GÜNBAY a présenté le plan d'action de la ville de Strasbourg pour les droits des femmes et l'égalité des genres.

L'espace égalité de genre propose environ 400 livres et DVD documentaires sur les questions de genre. Je précise que tous les documents ne vont pas dans le même sens et ne présentent pas les mêmes opinions ; qu'il y a aussi des contradicteurs. Encore une fois, notre rôle est de **permettre à tout un chacun de s'informer et de se faire sa propre opinion**.

Nous y présentons également des brochures d'associations partenaires, un poste informatique où figure une sélection de sites spécialisés, un poste de visionnage de DVD. Le logo violet avec le signe vert, c'est un sticker pour attirer l'attention de nos lecteurs et de nos usagers sur les 400 documents de cet espace, sur tout document de nos collections généralistes ayant attrait aux questions d'égalité de genre.

L'espace égalité de genre c'est aussi des services personnalisés que nous proposons aux lecteurs, aux usagers, aux citoyens : un sac thématique dans lequel se trouve 4 ouvrages que l'on estime être des ouvrages de base pour se faire une opinion sur le sujet (un album jeunesse « *Péronnille la chevalière* », 3 documentaires adultes « *Hommes, femmes la construction de la différence* » par Françoise HERITIER, « *Les machos expliqués à mon frère* » par Clémentine AUTAIN, « *Ainsi soit-elle* » par Benoîte GROULT). Ce sac thématique, proposé en 10 exemplaires, a été prêté 32 fois entre mars et août 2012.

Nous proposons des conseils et des recherches documentaires assistés, ainsi que des accueils de groupes sur rendez-vous. Récemment, une classe de seconde dont l'enseignante travaille sur le thème des femmes voilées nous a sollicités. Notre limite : ne pas pouvoir porter de discours militant. Nous devons alors réorienter les personnes vers des associations partenaires en cas de demandes plus précises.

Nous sommes en train de me mettre en place un outil sur le site informatique des médiathèques de Strasbourg www.mediatheques-cus.fr : un parcours documentaire. **En consultant les « parcours thématiques » proposés, vous trouvez « égalité de genre ».** Il s'agit d'une présentation de l'espace égalité de genre, des actualités, une sélection thématique de livres qui peuvent être trouvés dans nos collections sur le mariage homosexuel et l'homoparentalité, un mur des sites des associations avec lesquelles nous travaillons. On y trouve également dans la rubrique bibliographie une collection qui s'appelle « féminin, masculin »

Dernier volet, les actions de sensibilisation : du 19 février au 30 mars 2013 nous proposerons dans nos locaux une exposition qui s'appellera « *Sexe de pub* » constituée de 14 affiches publicitaires sexistes et qui proposera au grand public un ensemble d'ateliers avec nos partenaires des CEMEA Alsace[2] et du CIDFF.

Voici quelques titres d'ateliers proposés par les CEMEA : « *Ces images qui nous gouvernent* », « *Marchons dans les stéréotypes* » et *« Non tu n'as pas changé ».* Et ceux proposés par le CIDFF : « *Moi, mes enfants et la publicité* », « *D'accord, pas d'accord* » ou les deux sous forme d'ateliers jeux et un atelier débat « *Sexe de pub* » avec des classes de collèges et de lycées.

[2] CEMEA : mouvement national d'éducation nouvelle

Du 14 mai au 15 juin 2013, nous accueillerons CATEL et BOCQUET, les deux auteurs de la biographie d'Olympe de GOUGES, parue chez Casterman en 2012, qui parleront de leurs héroïnes, oubliées de l'histoire, Kiki de Montparnasse et Olympe de GOUGES. Leur présence coïncidera avec l'édition d'une biographie en bande dessinée de Benoîte GROULT. Ils viendront rencontrer le public pour parler de leurs recherches car leurs BD sont des BD documentaires : ils ont fait beaucoup de recherches sur Olympe de Gouges et sur son époque.

Nous proposons également des ateliers de réécriture de contes traditionnels, « Elle était une fois », pour les 8-12 ans. Enfin, avec les associations et Mine GÜNBAY, nous soutenons un projet de livres et une sélection de titres, destinés notamment aux enseignants de maternelle et de primaire afin de travailler avec leurs classes.

En matière de conclusion, le fait d'être ouvert à toutes et tous sans exclusion est dans les gènes des bibliothécaires et dans leur culture. Néanmoins, c'est le fait d'avoir bénéficié d'un geste politique fort qui nous a donné plus de légitimité et plus de visibilité. C'est ce qui nous a transformés en un véritable outil de la politique de la Ville de Strasbourg. Je voudrais terminer en remerciant mes collègues ici présents, plusieurs des membres du groupe de référence et l'ensemble de mes collègues, parce qu'évidemment ce sont eux qui tous les jours portent cette spécificité qui est devenue la nôtre : celle d'être **un établissement de référence sur les questions de genre.** Merci.

Question de la salle

Odile RENOIR de l'association L'Hêtre *: J'ai une remarque sur le comportement et l'attitude du seul monsieur*[3] *qui est sur l'estrade. J'ai remarqué que dans sa façon de parler et sa façon de se tenir on voyait déjà la suprématie masculine. Je ne parle pas de ce qu'il a dit, absolument pas, simplement sa façon de se poser, de poser ses bras sur l'estrade.*

Laurence FARON

Je trouve qu'il a quand même une exigence d'auto analyse, que nous ne partageons peut être pas toutes, et en tout cas, je me sentais moi en apprentissage d'une exigence individuelle de cette envergure.

Odile RENOIR

Oui, je suis tout à fait d'accord mais simplement, comme il l'a dit lui-même, je crois qu'il a un comportement inconscient qui reste, c'est tout.

Patric JEAN

Je pense que madame a totalement raison. Le rapport au corps et le rapport à l'espace me semblent une question fondamentale dans les rapports entre les hommes et les femmes. Il suffit de se balader dans un métro, dans un transport en commun pour voir comment les hommes et les femmes occupent l'espace. Ce que vous dites madame m'intéresse beaucoup parce que encore une fois, je me questionne beaucoup sur ces choses-là. Je pense que j'ai un certain niveau de conscience qui n'est pas au bout du chemin. J'ai encore un long chemin à faire mais j'ai acquis un certain niveau de conscience et vous voyez bien que malgré tout, effectivement, cette inscription du genre dans notre comportement, y compris sur le plan du corps, mais pas seulement et très loin de là, c'est quelque chose dont on ne se dégage pas aussi facilement que ça.

Et c'est pour ça que quand je parlais, je me suis peut être mal exprimé parce que j'ai essayé de faire vite, parce que justement en tant qu'homme, j'essaye de ne pas monopoliser la parole. Parce que sinon, je pourrais parler une demie heure. Quand je disais que l'on accordait une place plus importante à la parole de l'homme qu'à la parole de la femme, et qu'en plus on prenait plus facilement la parole et avec une expression physique aussi plus expansive, ce que je voulais dire par là, c'est qu'à certains moments, même

[3] NDLR : Patric JEAN

quand vous prenez la parole pour tenter de vous opposer, d'analyser, voire d'abolir le système ou une partie du système d'une certaine manière, vous le renforcez. Il m'est arrivé très souvent de prendre la parole dans des groupes où j'écoutais, où il y avait des oppositions entre des féministes et puis quelques hommes qui n'étaient pas trop féministes. Ce sont de ces conversations qu'on a tous et toutes entendues avec des couples autour de la table, ce qui évidemment fait souvent monter un peu la sauce, surtout s'il y a un peu de vin. A un certain moment, des copines féministes vous demandent de prendre la parole. Vous répétez d'une certaine manière ce que des féministes viennent de dire et par votre gestuelle, notamment, mais pas seulement, par toute cette symbolique d'oppression qui existe entre nous, tout à coup le silence se fait. Les hommes qui sont là, qui se sont opposés parfois avec une certaine violence à leurs copines, à leurs compagnes depuis une heure, tout à coup vous écoutent, acquiescent, disent : « *il n'a pas tort* ». Cela rend folles furieuses vos copines féministes qui vous disent « *mais ce n'est pas possible ! Tu viens de répéter ce qu'on dit depuis deux heures et nous, on ne peut pas être entendues.* »

Ces problèmes sont omniprésents, ce qui jette un malaise parce que cela veut dire que même si vous défendez cette position pro-féministe, rien qu'en prenant la parole en tant qu'homme puisque vous appartenez au groupe dominant, d'une certaine manière vous le renforcez puisque vous enfoncez le clou en disant : « *vous voyez la parole de l'homme est capable de convaincre d'autres hommes* ». C'est pour ça que j'ai conclu tout à l'heure en disant que je ne pensais pas qu'il était possible de changer le système par petits bouts et qu'il fallait une véritable volonté politique pour le changer. **Il faut à un certain moment qu'on prenne une génération et qu'on intervienne, qu'on applique à partir d'une génération un autre modèle**. À un certain moment, on décidera que les inégalités et que cette violence faite aux femmes devront être abolies immédiatement.

Question de la salle

Monsieur ZAALOUK, gestionnaire du collège Françoise DOLTO à REICHHOFFEN : *Bonjour. Une question pour madame FARON. Qu'avez-vous comme relations avec l'éducation nationale ? J'ai un lien très direct avec l'éducation nationale et ce sujet nous intéresse plus particulièrement. J'ai bien compris que le genre n'est pas un concept anthropologique, qu'il est le fruit d'un processus pour ne pas dire d'un formatage dès la naissance. Par contre, ce que je regrette c'est votre réponse ou, du moins en partie, notamment lorsque vous inversez le processus. J'ai l'impression, qu'en fait dans ce combat féministe, la réponse que vous apportez est une reproduction des inégalités. J'aurais préféré qu'on mette en avant des éléments de parité plutôt qu'une inversion totale et radicale. Merci.*

Laurence FARON

Les relations des éditeurs avec l'institution Éducation Nationale passe dans leurs très grandes masses par ce que l'on appelle l'envoi de spécimens gratuits dans les établissements. Autant dire que seuls les gros éditeurs, notamment scolaires, mais aussi de livres de jeunesse, tiennent la place. En effet, pour accéder à la bibliothèque de la classe, à la prescription de l'enseignant vers les parents et vers les enfants en matière de lecture, il faut commencer par envoyer des dizaines parfois même des centaines de milliers d'exemplaires gratuits dans les établissements. Autant dire qu'un éditeur comme Talents Hauts qui a sept ans d'existence, deux salariées et une personne non rétribuée, n'a pas du tout les moyens de jouer ce jeu-là. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'autres moyens de faire mais ça peut vous expliquer, si vous êtes enseignant, que vous n'ayez pas entendu parler de Talents Hauts avant ce jour. Ce n'est pas une question de qualité, c'est une question de force de frappe. Alors, j'ai parlé de la liste de littérature de l'éducation nationale qui est également un moyen de prescription très important. La liste établie par niveau de recommandations de lecture pour les enseignants a inclus cette année 3 livres des éditions Talents Hauts à la liste collège. Pour nous, c'est un grand progrès mais très marginal puisque aucun de nos livres n'est dans les listes de primaire. Là encore, il y a des questions de choix que je comprends très bien, mais il y a aussi des questions de reproduction. J'ai également signalé que notre mode d'accès - pour répondre à votre question - à l'éducation nationale, aux enseignants précisément, passe essentiellement par les libraires et par les bibliothécaires. Nos livres sont accessibles normalement en librairie et en bibliothèque et ce sont ces relais d'opinion qui vont permettre de nous faire connaître dans les établissements. Certaines actions un petit peu différentes, un petit peu connexes tel le concours d'écriture, sont un autre moyen de se faire connaitre.

Vous regrettiez que l'on ait pris une position de combat et qu'aux stéréotypes nous ayons répondu par des contre-stéréotypes. Cette question très importante, nous nous la sommes posée lorsque nous avons créé Talents Hauts : devions-nous présenter des personnages féminins à égalité avec les garçons dans des situations banalisées ou bien des personnages homosexuels dans des situations banalisées sans les mettre en avant ou bien des situations où les garçons avaient peur et pleuraient sans en faire le centre de l'histoire ? Nous nous sommes dit que si Talents Hauts publiait 25 livres par an en prenant ce parti, ils seraient complètement ignorés, ils passeraient inaperçus et ils resteraient toujours une frange très marginale de la production littéraire de jeunesse en France qui continuerait, elle, à être à 98% ou sexiste ou, en tout cas, pas anti sexiste. Nous avons donc pris le parti d'être un petit peu plus offensif et de véritablement déconstruire des stéréotypes. Ceci dit, c'est un combat et mon rêve c'est qu'un jour Talents Hauts n'ait plus besoin d'exister.

Patric JEAN

C'est assez symptomatique, en fait, ce que vous dites, parce que je pense que ça fait partie de nos stratégies inconscientes de défense. Quand je dis nous, je m'y implique. Ces combats des femmes, les femmes libres, les femmes indépendantes, les femmes de pouvoir, cela nous fait peur. Je suis né dans la même culture que vous, et j'ai les mêmes peurs que vous et même quand on y travaille. Ma petite amie est très féministe, et si parfois ça me fait peur, il faut se confronter à ça pour grandir. Néanmoins, c'est assez symptomatique de cette parole qu'on entend souvent- et encore une fois, que je partage parfois aussi, malgré moi - qui consiste à dire que, alors que les femmes demandent beaucoup de choses, légitimes, alors que cela fait des millénaires que les hommes sont représentés en position de guerriers, de dominants, de celui qui va travailler dehors, qui est à l'extérieur, qui est dans le dur pendant qu'elles sont à l'intérieur, dans le mou, dans le mouillé. À un certain moment, on joue un peu avec ces stéréotypes et on les inverse, ne serait-ce que pour essayer, millimètre par millimètre, d'aller un tout petit peu vers l'égalité. C'est un discours que l'on entend souvent. Or, les discours féministes sont tout autant accusés d'aller trop loin. Mais, comment peut-on aller trop loin tant qu'on n'est pas à l'égalité, tant qu'il n'y a pas 50-50 en termes de revenus, en termes de position sociale, en termes de représentation politique, en termes de tâches ménagères ?. Ce même discours est tenu par des commissions, des jurys, des tribunaux : quand un homme se retrouve face à un jury composé de sept personnes dont six femmes, il va trouver cela bizarre. C'est tellement classique de voir des jurys composés de six hommes et d'une femme, quand il y en a une. Par conséquent, je pense que cela fait partie de notre inconscient d'autodéfense et de défense de nos privilèges.

Ayfer ASLAN, modératrice

Je crois que l'on aura compris qu'un des fils rouges est la radicalité. Je voulais vraiment remercier les intervenants de cette table ronde : elle était énergique et, en tout cas, m'a donné de l'énergie. Nous en sortons plus exigeants-es, mieux outillés-es pour continuer à défendre cette culture de l'égalité.

■ Table ronde : la construction du genre et les pratiques éducatives

Lola BRINGUER

J'espère que vous avez toutes, tous pu échanger avec les douze associations présentes sur l'Agora. Je vous propose de débuter la dernière table ronde sur la construction du genre et les pratiques éducatives. Dominique GUILLIEN, directrice de l'association SOS femmes solidarité, tiendra le rôle d'animatrice. Céline PETROVIC nous parlera de l'éducation genrée, une contrainte à l'épanouissement des filles et des garçons. Isabelle CLAIR nous éclairera sur le sexisme et l'homophobie dans la vie quotidienne des jeunes. Cette dernière table ronde va quitter le format strict des interventions pour entrer dans le quotidien d'un établissement scolaire impliqué dans les questions d'égalité, le lycée Alexandre DUMAS d'ILLKIRCH représenté par sa proviseure adjointe Mireille KUHN, à qui je propose de nous rejoindre. Enfin, nous suivrons le travail mené par Artenréel avec le centre socio culturel de la Meinau et l'artiste Malika BOUCHAMA qui nous rejoint également.

Dominique GUILLIEN, modératrice

Bonjour à toutes et à tous. Je suis Dominique GUILLIEN, directrice de SOS Femmes Solidarité. Il m'incombe la tâche tout à fait honorifique et agréable de partager avec vous ce moment d'échanges autour d'une table ronde, avec quatre représentantes particulièrement intéressantes du féminisme ici, chez nous, à Strasbourg et du féminisme national.

J'ai une annonce à faire qui, à mon avis, va ravir une grande partie du département du Bas-Rhin : SOS Femmes Solidarité a été retenue par notre gouvernement comme accueil de jour spécialisé et spécifique pour les femmes victimes de violences. Nous allons pouvoir augmenter notre capacité d'accueil grâce au soutien financier de notre gouvernement. J'en suis extrêmement fière. Je tenais à remercier bien évidemment l'équipe de SOS Femmes Solidarité, le conseil d'administration dont certains de ses membres sont là aujourd'hui pour le travail qu'ils ont fourni à mes côtés afin de monter ce dossier.

Passons au vif du sujet qui a un rapport direct avec mon annonce, c'est-à-dire la construction du genre et les pratiques éducatives. Autour de cette table, quatre personnes vont intervenir.

Il y a Céline PETROVIC, docteure en science de l'éducation actuellement attachée temporaire d'enseignement et de recherche en psychologie à l'UFM de Lorraine. Elle enseigne l'égalité en formation initiale et en formation continue, elle dispense des formations auprès des publics divers et multiples. Ses recherches portent sur les représentations sociales des rôles des hommes et des femmes. Elle a écrit un certains nombre d'ouvrages et participé à des publications à destination des enseignants et des futures enseignantes.

La deuxième intervenante sera Isabelle CLAIR, chargée de recherche au CNRS. Elle a pour domaine de recherche la sociologie du genre, de la jeunesse, des milieux populaires, de la vie privée. Isabelle travaille actuellement sur l'entrée dans la sexualité et la conjugalité de jeunes vivants en milieu rural. Elle est membre du comité de rédaction de la revue sociologie dirigée par Serge POGAM, et membre du comité de lecture et du bureau du comité de la revue *Cahiers du genre* dirigé par Anne-Marie DEVREUX.

Nous aurons ensuite le plaisir d'écouter madame Mireille KUHN, proviseure adjointe au lycée Dumas plus communément appelé lycée hôtelier d'ILLKIRCH. Elle était auparavant proviseure ajointe au collège de Saverne. Elle a travaillé, en partenariat avec le CIDFF, sur les rapports fille-garçon, et sur l'orientation des filles plus particulièrement en termes de choix de professions. Elle a mis en place dans le collège de Saverne un forum des métiers, avec l'ensemble des collèges du secteur et, elle a participé à la sensibilisation des enseignants, notamment en ce qui concerne la notation et plus particulièrement les exigences différentes des enseignants en ce qui concerne les filles et les garçons, et ou les garçons. Au lycée DUMAS, elle travaille à la mobilisation des enseignants dans le cadre du « mois de l'autre », entre autres, et au moyen plutôt d'une enquête sur le genre dans l'établissement auprès des adultes. Elle nous parlera de l'implication d'un établissement scolaire dans les questions de l'égalité.

Nous terminerons par Artenréel qui sera représenté par Malika BOUCHAMA. Comédienne, chanteuse et intervenante artistique, Malika est passionnée par la danse depuis plus de 20 ans, elle est curieuse de toute forme d'expression. Elle a rejoint la compagnie de théâtre EX-VIVO où différentes pratiques artistiques se mêlent - théâtre, danse, art plastique, musique et cinéma -, et en parallèle à un certain nombre de créations, elle propose des ateliers de danse-théâtre dans le cadre des activités périscolaires afin de faire découvrir et partager sa passion. Fin 2005, elle a rencontré des musiciens et créé avec eux le groupe « Bal pygmée ». Depuis 2012, elle intervient sur le projet « Ça roule à la Meinau », dont elle nous parlera tout à l'heure. Artenréel est une coopérative d'activités et d'emplois sous la forme d'une société coopérative de production, une SCOP, sur la base du constat de la nécessaire solidarité entre les acteurs des métiers de la création. Malika en parlera beaucoup mieux que moi et, là aussi, vous trouverez des renseignements dans la pochette.

Je cède donc la parole avec beaucoup de plaisir à Céline PETROVIC qui va intervenir sur l'éducation genrée, une contrainte à l'épanouissement des filles et des garçons.

L'éducation genrée : une contrainte à l'épanouissement des filles et des garçons

Céline PETROVIC, attachée temporaire d'enseignement et de recherche IUFM Lorraine

Merci. Je voudrais tout d'abord remercier la Ville de Strasbourg et en particulier Mine GÜNBAY et les associations d'avoir organisé ce colloque, et de mettre le focus sur la construction des inégalités pendant l'éducation, et bien sûr, de m'avoir invitée. Merci de nous permettre de partager nos recherches, nos réflexions avec un public aussi nombreux. **Les questions d'éducation sont cruciales dans la mesure où elles construisent la société de demain.** Ma communication se base sur des travaux scientifiques, ceux d'autres et quelques miens. Je vais commencer par la définition du genre telle qu'elle est communément admise dans le milieu de la recherche. Je parlerai ensuite de la façon dont les filles et les garçons sont contraints à ce système de genre dès la crèche, à l'école, et les conséquences que cela peut avoir en termes d'orientation. Je conclurai avec des pistes d'éducation égalitaire.

Le genre est un concept qui ne se limite pas au genre grammatical, le genre est soumis à trois principes : premièrement, la construction sociale c'est-à-dire que ce qui est spécifique au rôle des femmes et des hommes se construit et n'est pas inné. C'est l'idée qu'on retrouve dans cette fameuse phrase de Simone de Beauvoir « on ne nait pas femme, on le devient » et homme aussi d'ailleurs. Je vous renvoie aux travaux de Catherine VIDAL à ce propos, invitée au colloque de la Ville de Strasbourg l'année dernière. Le deuxième principe pour le genre c'est la séparation : ces deux constructions sont opposées et exclusives. Pour finir la hiérarchisation : l'une de ces deux constructions a davantage de valeurs réelles et symboliques que l'autre.

Le rôle social des hommes est, au sein de l'espace public, celui de pourvoyeur de ressources. Ce rôle procure un pouvoir économique, social et politique. Le rôle social des femmes est de s'occuper du foyer c'est-à-dire des personnes qui le composent, en général mari et enfant, et de toute la logistique domestique que cela implique. Ce rôle ne procure pas ce même pouvoir économique, social ou politique. Ce système de genre est donc plus ou moins rigide selon les époques ou les sociétés. Prégnant il y a seulement quelques dizaines d'années chez nous, il l'est encore strictement pour une grande partie de l'humanité. **Dans nos sociétés démocratiques,** ce système s'est assoupli mais dans un sens unique, c'est-à-dire que **les femmes ont accédé au rôle social des hommes** : elles sont, aujourd'hui, dans leur grande majorité des pourvoyeuses de ressources. En revanche l'inverse ne s'est pas encore produit : même si certains heureusement s'y mettent, **les hommes n'ont pas encore adopté massivement le rôle social des femmes** - s'occuper des personnes au sein du foyer et du travail domestique. La conséquence, c'est que les femmes ont aujourd'hui un double rôle : celui de pourvoyeuses de ressources en plus de celui au sein du foyer. Les statistiques de l'INSEE sont à ce propos très claires. Les femmes assurent aujourd'hui encore 80% du travail domestique et l'évolution pour ce qui est de la participation des hommes est très lente : près dix minutes en dix ans.

Cette évolution du système de genre est récente. L'activité professionnelle des femmes n'est pas encore perçue avec la même importance que celle des hommes. Ces rôles sociaux traditionnels sont encore très présents dans l'esprit des femmes et des hommes de façon plus ou moins consciente. C'est ce modèle qui va être transmis aux enfants dans les familles, à la crèche, à l'école comme ailleurs. Voici des exemples de contraintes qui se caractérisent par des renforcements positifs ou négatifs, plus ou moins oppressants, visant à intérioriser le genre et à l'appliquer.

À la crèche, les filles sont plus souvent que les garçons dans un environnement qui favorise le développement de leurs compétences émotionnelles ; en revanche les garçons vont avoir davantage de possibilités de développer leur capacité relationnelle de façon plutôt énergique : leurs pleurs sont interprétés différemment et les personnes ne s'en occupent pas de la même manière. Les observations montrent que c'est la peur et la tristesse qui sont majoritairement citées pour interpréter les pleurs des filles : elles sont davantage cajolées, rassurées, elles ont plus de contact physique et d'affection. En revanche, c'est de la vigueur et du caractère qui sont attribués aux pleurs des bébés garçons et quand ils ont un contact physique, c'est avec des stimulations motrices plus énergiques. On voit donc que tout bébé, les enfants ne sont pas sollicités de la même façon : ce sont des expériences relationnelles différentes qui vont contribuer à développer leur personnalité dans le sens du genre, c'est-à-dire des filles avec des capacités d'empathie et fragiles et des garçons toniques et vigoureux.

Les jouets sont très présents dans la vie des enfants. Les univers ludiques des filles et des garçons sont très différents. Dans la littérature enfantine comme dans les livres pour enfants, la vie familiale et domestique est centrale chez les filles alors qu'elle est totalement inexistante chez les garçons. À l'inverse, ce qui se rapporte à l'espace public et à l'exercice du pouvoir est central dans l'univers des garçons alors qu'il est inexistant dans celui des filles. Aux filles sont massivement proposés des jeux et des jouets qui permettent d'imiter et d'intérioriser le rôle maternel avec les poupées, les poussettes, des appareils domestiques miniatures, de nombreux accessoires pour être belle et à la mode, et les activités sont plus statiques. Aux garçons sont proposés des jeux et jouets plus variés que ceux des filles, des véhicules de toutes sortes, des outils de bricolage, des jeux de construction, des jeux scientifiques, des jeux d'attaque et de défense. Les garçons peuvent imiter et mettre en scène les métiers les plus rémunérateurs et apprendre la compétition et la violence, les activités sont plus dynamiques**.**

La transgression est fréquente : les enfants jouent aussi de façon non conforme à leur genre. Mais, ces enfants sont contraints, par les adultes comme par d'autres enfants, à renoncer et à se tourner vers d'autres jeux. Ce qui est intéressant, c'est que les filles jouant à des jeux de garçons sont moins souvent interrompues que les garçons qui jouent à des jeux de filles. Avec les enfants transgressifs, les adultes proposent donc des activités conformes à leur genre et les enfants, quant à eux, se détournent, se moquent, voire sont violents.

À l'école aussi les enfants s'exercent et sont contraints au système de genre. Les travaux de recherche sur les cours des écoles montrent que les garçons occupent la majorité de l'espace avec les jeux de ballons et de bagarres, alors que les filles se retrouvent plus souvent sur les côtés en périphérie. Dans les salles de classe, à tous les niveaux scolaires, les garçons occupent de façon générale les deux tiers de l'espace sonore c'est-à-dire qu'ils bénéficient de 2 fois plus d'interaction avec leurs enseignants et enseignantes que les filles. Outre les observations dans une recherche que j'ai menée, l'analyse de discours des enseignants sur leurs élèves indique que les garçons sont décrits également 2 fois plus longuement que les filles : les descriptifs correspondent aux stéréotypes sur les capacités et les rôles des hommes et des femmes.

Je vais évoquer essentiellement les recherches qui observent ce qui se passe en mathématiques, parce que c'est la matière qui permet de s'orienter ensuite vers des filières scientifiques puis vers des professions valorisées et rentables économiquement. Ce sont ces professions qui facilitent également l'accès aux sphères du pouvoir dans lesquelles les femmes sont sous représentées. En mathématiques, les enseignantes et les enseignants interrogent plus souvent les garçons que les filles, les envoient plus souvent au tableau et plus longtemps.

La nature des interactions est également différente puisque les enseignantes et les enseignants encouragent davantage les garçons que les filles, les incitent plus souvent à approfondir leur réflexion. Les filles, elles, sont plus souvent sollicitées pour des rappels de connaissances. Les enseignantes et les enseignants n'expliquent pas de la même façon les performances des élèves : quand il y a échec, il est attribué au manque de travail pour les garçons ; par contre c'est un manque de capacités pour les filles. En cas de réussite, c'est l'inverse : elle est attribuée aux capacités pour les garçons et au travail pour les filles. Il est souvent entendu dans les classes, aussi bien de la part des enseignantes, des enseignants que des élèves des deux sexes, que les maths ou les sciences ne sont pas pour les filles mais plutôt pour les garçons. Il semblerait que les filles auraient une incapacité naturelle à l'abstraction mathématique ou à l'orientation dans l'espace, capacité qu'auraient en revanche, naturellement, les garçons.

Tous ces phénomènes répétés tout au long de la scolarité ont comme conséquence une moindre estime des filles dans cette matière. C'est-à-dire que pour une même note - un 15 de moyenne -, une majorité de filles ne va pas s'estimer douée pour les maths alors qu'une majorité de garçons va s'estimer douée. **Parmi les élèves qui sont au-dessus de la moyenne, seulement 53% des filles s'estiment capables de suivre un cursus scientifique, alors que c'est le cas de 82% des garçons.** Les recherches sur l'orientation montrent que si les filles sont sous représentées dans les filières scientifiques, ce n'est pas en raison de moins bons résultats, c'est plutôt parce qu'elles ont intériorisé que les maths et les sciences ne font pas partie de leur identité, de leur rôle social.

Les garçons eux désertent massivement les filières dites féminines de l'enseignement général et supérieur. En filières professionnelles, ce phénomène est encore plus marqué : les classes sont très peu mixtes, les filles représentent presque la totalité des élèves dans les professions dites de service et les garçons dans celles dites de production.

Un autre facteur intervient dans l'orientation des filles mais pas dans celle des garçons : l'anticipation de la charge familiale et domestique. Une des premières motivations des personnes enseignantes femmes est d'avoir les vacances et les mercredis pour s'occuper de leurs futurs enfants, et non une motivation qui serait plus pédagogique. En tout cas, c'est celle qui est mise en avant.

Alors en effet, une éducation est toujours une contrainte à sa culture. Ce qu'il y a de spécifique concernant l'éducation au genre, c'est que cette contrainte opère l'intériorisation d'une domination qu'un rôle social a du pouvoir et l'autre non : ceci engendre des inégalités entre les femmes et les hommes et génère de la violence. De quelle violence parlons-nous ? Il semble que la première des violences, c'est la multiplicité de messages plus ou moins explicites et assénés de façon plus ou moins brutale qui indiquent aux filles et aux garçons quels doivent être leurs goûts, leurs activités, les matières scolaires préférées, leurs professions, leur place au sein de l'espace privé et public. **Les capacités d'épanouissement personnel sont restreintes afin qu'elles correspondent aux caractéristiques particulières de leur genre.** L'humiliation, la moquerie, la violence sont des moyens courants pour contraindre quelqu'un ou quelqu'une qui persisterait à ne pas respecter son genre.

De façon générale, la violence exprimée concerne davantage les garçons que les filles : 83% des punitions pour indiscipline sont le fait des garçons et 91% quand il s'agit d'atteinte aux biens et aux personnes. Plus les faits sont graves plus les garçons sont représentés. Cette violence est aussi subie par les garçons qui l'exercent entre eux : la pression à la rentabilité, ainsi que l'interdiction émotionnelle et domestique qui pèse sur eux peut également générer des conduites à risque pour eux-mêmes. La violence concerne aussi les filles. Toutefois, elle est moins fréquente et quand elle survient, elle est beaucoup moins bien tolérée. En cas de mal-être, cette violence est moins souvent exprimée comme chez les garçons mais plus souvent intériorisée, et elle prend la forme d'angoisses ou de fragilité psychologique. Et bien sûr, il y a le harcèlement des garçons sur les filles en prémices des violences futures.

Les recherches récentes confirment les anciennes études : l'éducation contribue bien à construire les inégalités futures. Je voudrais conclure sur quelques notes optimistes et donner des pistes pour réaliser l'égalité entre les sexes et construire une société plus juste, ce qui favorise l'épanouissement de toutes et tous et baisse significativement les violences. **Ce qui me semble optimiste, c'est que d'une part, ces inégalités sont construites par l'éducation, par conséquent, on peut les déconstruire**, et d'autre part, elles sont pour la plupart transmises de façon inconsciente, il est donc possible de faire un travail de prise de conscience après lequel les pratiques changent et sont moins inégalitaires.

Alors, en termes de solution, les inégalités n'apparaissent pas spontanément à un certain âge, elles se construisent tout au long de la vie et ce dès la naissance. L'éducation égalitaire peut donc commencer très tôt, dés la crèche, à l'école et partout ailleurs, très simplement. Il est tout à fait possible d'éduquer de façon égalitaire et, par exemple, de permettre aux enfants de jouer à tous les jouets sans restriction voire même de favoriser les transgressions, d'accueillir les petites filles autrement qu'avec des compliments sur leurs tenues et leurs coiffures, de permettre aux garçons l'expression de leurs émotions avec certains jeux ou aussi en évitant de leur dire, par exemple, *« t'es fort comme les chevaliers et les chevaliers ça pleurent pas* ».

On peut aussi considérer les pères comme compétents pour les soins et l'éducation des enfants et leurs laisser cette place. On peut aussi varier la palette des couleurs proposées pour que le rose et le bleu ne marquent pas la différence sur laquelle se construira l'inégalité. On peut aussi proposer des modèles identificatoires un peu plus variés qui ne se limitent pas à princesses pour les filles et à pirates pour les garçons. Ne pas laisser les remarques sexistes survenir. Et quand elles surviennent, favoriser une réflexion sur les inégalités ; et en classe évidemment organiser l'espace de la cours et des classes, alterner les interactions filles-garçons et être attentif au contenu des questions qui leurs sont posées.

Donc, outre éduquer de façon égalitaire, pour élargir les possibilités d'épanouissement personnel, il me semble qu'il est également nécessaire de transmettre une culture de l'égalité, c'est-à-dire d'enseigner le système de genre, l'histoire de l'acquisition des mêmes droits des femmes et des hommes et les inégalités actuelles. Alors, ce qui me semble optimiste aussi et encourageant, c'est que l'on peut remarquer quand on intervient dans les classes que **les enfants adorent réfléchir et participer à la réalisation de l'égalité** : elles et ils comprennent tout de suite cette injustice en saisissent les enjeux et sont très stimulés par l'intérêt qui leur est porté. Dans les écoles qui ont un projet autour de l'égalité qui implique toutes les classes et tous les enseignants, il est observé un climat d'établissement plus calme. Pour éduquer à l'égalité, il faut former tous les personnels éducatifs, comme le prévoit depuis 2000 la convention interministérielle pour l'égalité des sexes dans le système scolaire. Depuis 12 ans, cette convention n'est toujours pas appliquée : elle reste donc à l'état de déclaration d'intention non réalisée. Heureusement, certaines municipalités et associations nous permettent de former à l'égalité.

Je vais conclure là-dessus : le sexisme ce n'est pas l'affaire de quelques unes ou quelques uns, mais bien de la société entière. La contrainte au genre et la violence générée trouvent leurs racines dans la structure de la société, dans la structure des individus, dans les traditions, dans nos identités. Ce travail de prise de conscience et de changement de représentations et de pratiques nous concernent toutes et tous. Je vous remercie pour votre attention.

Dominique GUILLIEN, modératrice

Merci Céline. Je laisse la parole à Isabelle CLAIR qui va nous parler du sexisme et de l'homophobie dans la vie quotidienne des jeunes.

Le sexisme et l'homophobie dans la vie quotidienne des jeunes

Isabelle CLAIR, sociologue, chargée de recherche au CNRS, équipe « gente, travail et mobilités » du CRESPPA

Bonjour à tout le monde. Merci de m'avoir invitée. Je vais enfoncer le clou de tout ce que mes collègues disent depuis ce matin, et pour illustrer mon propos, je m'aiderai de deux enquêtes que j'ai réalisées : deux enquêtes ethnographiques sur l'entrée dans la sexualité et la conjugalité de jeunes ayant entre 15 et 20 ans. Ma première enquête s'est déroulée dans quatre cités d'habitat social de la banlieue parisienne entre 2002 et 2005, la seconde entre 2008 et 2011 dans des villages à cheval sur les régions Centre et Pays de Loire. Sans entrer dans les détails de ces enquêtes, je vais simplement citer des propos des jeunes enquêtés en précisant que tout ce que je vais dire de ces jeunes peut être transposable à d'autres jeunes.

Je voudrais, en outre, préciser ce que j'entends par la notion de genre. Car je pense que même si nos définitions à tous sont très proches, nos réalités de terrain, nos spécificités qui sont liées à nos propres analyses et à nos terrains d'enquêtes peuvent amener certaines petites différences. Dans le genre j'entends à la fois un rapport de pouvoir entre hommes et femmes, on parle aussi de domination masculine, de rapports sociaux de sexes. Ce qui me semble important aussi c'est de prendre en compte le rôle que joue la sexualité dans la construction de ce rapport hiérarchique**. Dans ce concept de genre, j'observe que les relations entre filles et garçons sont organisées, non seulement par un rapport hiérarchique, mais qu'elles sont soumises à la nécessité sociale pour les filles de faire la preuve qu'elles sont des filles et pour les garçons qu'ils sont bien des garçons.**

La sexualité, le couple, l'amour jouent un rôle dans cette injonction : on peut faire la preuve par exemple que l'on est un vrai garçon qu'en faisant la preuve que l'on n'est pas une fille, et qu'on désire les filles. Donc, il y a dans les représentations sociales ce que doivent être une fille et un garçon, et par extension évidemment un homme et une femme. Cela ne s'arrête pas avec le passage à l'âge adulte. La construction sociale repose dans la croyance sociale, dans les représentations : il y aurait un lien inévitable entre ces trois dimensions de l'individualité que sont l'appareil génital, le fait de se mettre en scène de façon féminine ou masculine et le désir sexuel. Si on réfléchit, cela va pas de soi : lorsqu'on est masculin, on est forcément un garçon, et si on est masculin et un garçon on est forcement hétéro, alors que si on est un garçon féminin, on est forcément gay. La construction sociale c'est cela.

C'est ce lien là, à mon avis, qui permet de voir, notamment, que le sexisme et l'homophobie ne relèvent pas de pratiques extrêmes, pathologiques, spectaculaires mais que le sexisme et l'homophobie sont construits quotidiennement de façon très ordinaire. Ils sont compris dans la définition même de ce qu'on entend par être un garçon et être une fille.

Cela se remarque beaucoup quand on utilise les catégories les plus valorisées dans chaque groupe de sexes : « le vrai mec » du côté des garçons et « la fille bien » du côté des filles. Derrière ces termes, il y a bien la notion de sexualité. C'est intéressant d'étudier les groupes de sexes à travers ces figures valorisées, mais aussi à travers les figures les plus péjoratives, celles de la « pute » et du « pédé ». Les ados parlent de cette façon mais pas seulement eux. L'injure dit beaucoup sur le monde social. « Le pédé », c'est la figure la plus repoussante du groupe des garçons, et « la pute » la figure la plus repoussante du groupe des filles. Or, ces figures ne sont pas seulement des insultes que l'on attribue à un individu de temps en temps, mais elles sont centrales pour se construire dans son groupe de sexe et par rapport à l'autre sexe.

Le terme « pédé » désigne tout garçon qui a, ou dont on suppose, qu'il a des rapports sexuels avec des garçons. Mais, par extension cette figure déviante est susceptible de décrire n'importe quel garçon qui n'est pas conforme aux normes de virilité, même s'il est hétérosexuel, même s'il a des rapports hétérosexuels, puisque **ce qui est important dans la croyance sociale, c'est cette adéquation entre le sexe biologique, la mise en scène de soi et le désir sexuel.** Dés qu'il y a une divergence entre ce qu'on perçoit être le sexe biologique de quelqu'un et les deux autres aspects que sont la mise en scène de soi et le désir hétérosexuel, il y a un problème : on transgresse la norme. Par conséquent, un garçon qui est hétérosexuel, mais qui a l'air féminin ne peut pas être vraiment hétérosexuel. Il n'est donc pas un vrai garçon ! C'est sur cette rupture de l'adéquation que se dessine la figure péjorative, la figure du pédé.

Quand on demande aux jeunes ce qu'est un garçon, ils répondent : c'est tout sauf une fille. Voilà la réponse la plus commune. Or, on verra qu'une fille ce n'est pas forcément tout sauf un garçon. Cette réponse, c'est ce qu'on appelle, en sociologie, une injonction hétéro normative c'est-à-dire un rappel à l'ordre sur cette représentation qui est partagée par beaucoup de monde, soit « un vrai garçon » est un garçon hétérosexuel. Je reviens sur cette idée d'hétéro normativité parce que c'est important aussi par rapport à la notion d'homophobie. Quand on utilise le terme d'homophobie - un terme qui a du sens et qui est utile - on se concentre sur la phobie, sur la peur, sur celui qui est homophobe. On est sur une idée de peur, de crainte et d'agressivité liée à cette crainte, liée à une personne. Quand on parle d'hétéro normativité, on décrit un peu la même chose, mais on est plus seulement sur la personne qui produit un discours, on est sur un système social. On est sur un ensemble de normes qui s'appliquent à tout le monde et pas seulement entre un individu violent et un individu qui est violenté. Il y a cette preuve continue qu'on doit faire d'être « un vrai garçon » et donc surtout d'être hétéro.

Sur mes terrains d'enquête, j'ai repéré principalement deux formes que prend cette injonction à l'hétéro normativité, à l'hétérosexualité. Les garçons sont étiquetés en tant que « pédé » parce qu'ils ne sont pas assez virils au regard des critères de leurs comparses. Ces critères varient en fonction des milieux sociaux, des moments historiques. En revanche, ce qui ne varie pas, c'est qu'il y a toujours cette injonction dans les milieux où j'ai enquêté : le « pédé » peut être celui qui n'aime pas le foot, les voitures, les mobylettes - plus à la campagne -, celui qui fume pas de shit, celui qui boit pas d'alcool, celui qui ne sait pas vanner, celui qui est hostile à toute forme de violences physiques, celui qui a l'air d'avoir jamais de petite amie, ou alors qui est puceau à un âge qu'on juge trop avancé, qui a plus d'amies filles que d'amis garçons ou pire, puisque là c'est la forme ultime de la figure du « pédé », qui a été pris en flagrant délit réel ou fantasmé d'échange sexuel avec un autre garçon. Dés que l'on dévie par rapport à la virilité, quel que soit la pratique sexuelle réelle qu'on ait, la sanction par rapport à toutes ces figures, va de l'ostracisme, à l'insulte, au harcèlement à la violence physique.

Mais, l'injonction hétéro normative ne se fait pas que dans la stigmatisation individuelle, dans la violence, dans l'insulte, ou en tout cas, dans l'insulte très forte. Elle s'immisce dans les interactions les plus ordinaires de la vie quotidienne. À l'adolescence surtout où l'entrée dans la sexualité est un enjeu particulièrement fort. En permanence, on se vanne entre garçons pour s'inquiéter mutuellement et en même temps se rassurer. Est-ce qu'on est un vrai mec ? Est-ce que t'es un vrai mec ?

J'ai beaucoup assisté à des scènes entre copains. Je vais vous lire un extrait de mon journal de terrain que j'écris le soir après mes journées d'observation. La scène se déroule en septembre 2010 dans la Sartre. Je suis avec deux garçons, Anthony qui a 15 ans et Christophe 17 ans, dans un square dans un village. Un garçon salue de loin Anthony d'un mouvement de la main. Anthony dit : *« Ah ! le pédé ».* Christophe dit au garçon qui s'approche : *« T'as pas des manières de pédé toi ! »* Il rigole, évidemment. Le troisième garçon s'approche et ne rigole pas du tout, il le traite de *« pauvre con ».* Il vient pour saluer Anthony à côté de qui je suis, et Christophe lui explique : *« Non mais tu fais coucou comme un pédé, c'est pour ça que je te demande »*. Et il rigole. Le troisième garçon dit : *« Non, je viens juste dire bonjour à Anthony ».* Et là, Anthony qui est quand même son copain, dit : *« Ah ! Non, non je ne suis pas pédé ».* Et il fait un mouvement de recul. Le troisième garçon s'en va, un peu en colère.

Ce qui est intéressant dans cette scène, c'est que le moindre geste est interprétable comme un geste dévirilisant et le contact physique comme un contact potentiellement sexuel. Il y a quelque chose de contagieux dans la possibilité du contact physique. Cette scène est tellement commune qu'elle peut s'observer plusieurs fois dans une même journée : les acteurs peuvent changer mais le contenu même du dialogue se reproduit. Ces scènes sont autant de scènes de socialisation : qu'est ce que c'est être un garçon ? Cette inquiétude permanente qui émerge face aux propos homophobes oblige les garçons à se rassurer ou à dire aux autres : « moi ça va ». Or, je les connais tous les trois et aucun n'est homosexuel : à priori l'enjeu n'est pas là, c'est un enjeu phantasmatique. Ce qui se joue, c'est le fait d'appartenir et de faire la preuve qu'on appartient au groupe des garçons et la construction de hiérarchie au sein de ce groupe- là. **La sexualité est une des façons de réguler, au sein des groupes de même sexe, la façon dont se positionnent les individus les uns par rapport aux autres**.

En ce qui concerne les filles, les choses sont un peu différentes. Si une logique globale tient tout ça, on note aussi une asymétrie forte entre les deux groupes de sexe. Les filles doivent faire la preuve qu'elles sont des filles particulièrement quand elles font du sport de haut niveau. **Elles doivent faire la preuve qu'elles sont des filles sur le *« marché sexuel »*** - une expression de sociologue. Le marché sexuel est hétéro normé et pour avoir de la valeur sur ce marché, il vaut mieux être une vraie fille. Dans beaucoup d'autres interactions sociales, il peut être valorisant pour une fille d'être masculine, surtout à l'adolescence, mais moins par la suite. Pourquoi ? Parce que d'une certaine façon - je vais schématiser dans les rapports de sexe -, la domination est masculine. Alors, pour un garçon, c'est problématique d'être dégradé, de tomber du côté des filles, d'être un « pédé ». Les filles ne peuvent pas tomber plus bas puisqu'elles sont déjà le groupe dominé.

Si un garçon doit être tout sauf une fille, en revanche, parmi les filles, il existe des garçons manqués. Dans la vie quotidienne, à l'adolescence, les garçons manqués ne sont pas si mal notés à l'intérieur du groupe des filles car ce sont des filles quand même. C'est une façon pour elle de remonter à l'intérieur de ce groupe parce qu'elles mettent à distance la sexualité qui est rattachée à leur sexe et donc le présupposé de la fille indécente, de la « pute ». Les filles doivent faire la preuve non pas forcément qu'elles sont des vraies filles, en tout cas pas tout le temps. **Par contre, elles doivent faire la preuve en permanence qu'elles ne sont pas des « putes »**. Donc, dans leurs cas, la norme sexuelle est bien définie non pas par la hiérarchisation des sexualités - c'est à dire entre homosexualité et hétérosexualité - mais dans la hiérarchisation des sexes entre garçons et filles.

De façon un peu plus concrète, je veux vous lire deux extraits de terrain qui sont à mon avis très révélateurs. Le premier est un extrait d'entretien avec une jeune fille, Aïcha, 15 ans au moment de l'entretien en 2002, qui vivait dans une cité de la banlieue parisienne. Ensuite, je lirai un extrait de scène observée en milieu rural.

Aïcha me dit : *« Je sais qu'il y a des gens qui m'aiment pas, peut être des meufs. Il y a des meufs qui m'aiment pas parce que je suis le genre de meuf qui dit « écoute moi bien », c'est-à-dire sur un ton autoritaire. « Je vais lui dire ce que j'ai à lui dire en face, et il y a des gens ils aiment pas, y a des gens, ils aiment bien. Maintenant, c'est mon caractère, je reste comme ça, mais j'ai pas une réputation de « salope ». Je suis plutôt le bonhomme, la bonne copine des gars, quoi. Les gars, ils m'aiment bien. Ils trouvent que je suis un peu bonhomme, je suis leur bonne copine. Je suis un peu efféminée/garçon : je sais faire efféminée*

quand je vais avoir un copain, cela, c'est être une vraie fille sur le marché sexuel. Et je sais rester garçon quand je dois me faire respecter. »

À présent, nous sommes dans un village d'Indre-et-Loire en novembre 2008. Je suis dans la chambre de Léa, 17 ans, avec Floriane, 16 ans. Elles se remémorent leurs années collèges : elles rient beaucoup, elles regardent des photos de classe. Floriane me les montre et je dois la trouver sur chaque photo. Sur la photo de sa première cinquième, elle est en pantalon noir avec une chemise bleue, les jambes écartées, les mains sur les genoux - une position qu'elle a souvent sur les photos antérieures, les mains, surtout, sont presque toujours dans la même position. Sur la photo de sa deuxième cinquième, ce n'est plus du tout la même Floriane : elle a une raie sur le côté, des boucles d'oreilles, des jeans moulants, elle a les mêmes chaussures mais les jambes et les mains sont croisées sur les genoux. Comme je suis en train d'expliquer aux filles en quoi consiste mon travail et notamment un entretien, je dis que pour moi ce changement est significatif et que si j'étais en entretien avec Floriane je la ferais parler de ça. Je lui demande : *« qu'est ce qui s'est passé entre ces deux années ? »*. Elle-même s'étonne du changement qu'elle avait pas remarqué et me donne un début d'explication : *« Tu vois, sur la première photo, j'ai pas de copain mais sur la deuxième mon copain il est là. »* Jérôme est assis à côté de moi, il a dix sept ans. Il ajoute l'air de rien, en rigolant : *« Sur la première photo, c'est un bonhomme, sur la deuxième, une pute ».*

C'est ordinaire, je ne dis pas que c'est bien, c'est la vie ordinaire. Pour Aïcha, il y a une opposition évidente entre la salope et le bonhomme, par conséquent, entre le fait d'arborer des attributs virils - elle s'habille en mec, elle crache par terre, elle se bat - et le fait de ne pas avoir une sexualité sale, de ne pas pouvoir être perçue comme une « salope ». Cette position se retrouve de la même façon dans les propos de Jérôme, entre la « pute » et le « bonhomme ».

Cette asymétrie entre les deux groupes de sexe est une évidence : il y a quelque chose de global, ce que l'on appelle le genre parce que c'est ça qui nous permet de le penser de façon globale, et en même temps, il existe une différence forte entre les groupes de sexe, liée à la hiérarchie entre les groupes de sexe. Les garçons sont dominants, mais certains doivent faire la preuve en permanence qu'ils méritent d'être dans le bon groupe. En guise de rappel à l'ordre, ils se font peur eux-mêmes, ils font peur aux autres, ils traitent de pédé celui qui déchoit. Les filles sont dans le mauvais groupe : elles sont, à priori, suspectées - toutes des « salopes », et donc elles doivent faire la preuve du contraire, ce qui n'est pas tout-à-fait la même chose. Dans le premier cas, le stigmate est individuel : il permet de circonscrire le groupe des garçons et le groupe des vrais garçons par rapport aux autres. Dans le second cas, c'est aussi de l'ordre du stigmate mais collectif : la différence est que la fille doit faire la preuve de sa sortie du groupe des filles jusqu'à avoir des attributs masculins.

Je vous remercie.

Dominique GUILLIEN, modératrice

Merci Isabelle. Je laisse la parole à Mireille KUHN qui va nous parler, en tant que proviseur adjoint du lycée, de l'implication dans un établissement scolaire sur les questions de l'égalité.

L'implication d'un établissement sur les questions d'égalité

Mireille KUHN, proviseure adjointe du Lycée Hôtelier d'Illkirch

Que dire après une intervention aussi brillante !

Outre une sensibilité personnelle, ce sont les mots qui m'ont amenée à emporter avec moi ces questions dans les établissements où j'ai exercé. C'est bien le mot *« grosse pute »* qui m'a alertée lorsque j'ai pris mes fonctions en tant que principale adjointe dans un collège de Saverne au détour d'un couloir. Je me suis dit : *« Mais qu'est ce qui se passe ? ».* Et c'est la réaction des deux jeunes filles apostrophées de cette façon qui m'a le plus étonnée, parce que cela les a fait rire. Forte de ma position d'adulte, je leur ai demandé de venir me trouver ainsi que le jeune homme qui les avait « traitées » - puisque c'est le mot qui était utilisé - et quand ils ont été tous les trois avec moi dans le bureau, ils m'ont dit qu'ils ne voyaient pas où était le problème.

Les deux filles m'ont dit : *« Mais madame, c'était juste une blague, ce n'est pas grave, on se parle toujours comme ça »*. J'ai eu un échange avec eux, et surtout après, un échange avec les équipes d'enseignants parce que je me suis dit qu'il ne fallait pas que cela se banalise et soit accepté. Il fallait que quelque chose soit mis en place pour redonner du sens aux mots utilisés et surtout pour redonner la place de chacun, la conscience de ce que ces mots signifient en réalité et faire tout un travail sur les représentations.

Voilà ce qui nous a amenés - parce que ce travail ne se fait pas toute seule -, à poser **deux questions fondamentales : la question de la représentation de la fille. Comment grandit-elle ? Quelle est la place des garçons dans ces existences ?** Parce qu'il ne faut pas les oublier, c'est difficile pour eux. « Comment grandit-on ? Comment se positionne-t-on ? Elles nous prennent toute la place, elles veulent toute la place. Qu'est ce qu'on fait, nous ? » L'autre aspect, c'est la question de l'orientation. J'avais les classes de troisième en charge et j'ai été profondément interpelée puisque sur cinq classes de troisième, j'avais une bonne moitié de filles qui souhaitaient être coiffeuse ou esthéticienne. Il ne s'agit pas du tout de dévaloriser ces métiers, néanmoins le pourquoi se posait de manière cruciale.

La représentation, la conscience de ce que l'on est, la manière dont on s'exprime - parce que cette violence verbale finalement reste pour moi encore l'un des signaux d'alerte les plus forts et encore aujourd'hui, y compris au lycée – m'ont incitée à réunir les équipes d'enseignants volontaires, soit cinquante enseignants, une CPE, une équipe de dix assistants d'éducation.

Nous nous sommes demandé comment aborder ces questions. Nous avons d'abord établi l'état des lieux : est ce que c'était un accident ou courant ? Est-ce que c'est lié à une population plus fragile ? Et puis qu'allons-nous faire ? Notre établissement est très hétérogène, mais pas de population fragile. Ce n'est pas non plus une question d'origine sociale ou culturelle, c'est simplement quelque chose de banal. Comment rentrer dans ce débat-là ? Organiser simplement des conférences ne nous semblait pas très intéressant parce que ça n'avait pas vraiment de fondement. Nous souhaitions monter un projet qui vivrait sur l'année et qui pourrait se poursuivre l'année suivante. Un projet qui soit vraiment inscrit dans une politique d'établissement.

Ce projet a été de travailler à partir d'ouvrages de littérature un petit peu inversés, dans lesquels les femmes tiennent des rôles plutôt dits masculins et l'inverse, puis de travailler sur les réactions suscitées. Nous avons eu l'immense chance de pouvoir travailler avec le CIDFF et de bénéficier d'interventions de Joëlle BRAEUNER. Elle a apporté un regard complètement nouveau et, surtout, elle a permis une prise de conscience. Nous avons travaillé avec ces jeunes par le biais d'interventions, de mises en scènes, du théâtre forum et de jeux de rôles.

Parallèlement, nous avons donné accès à ces jeunes gens, à ces jeunes filles, à des aspects plus culturels pour les alerter. Il fallait que ce projet soit l'affaire de tous. J'ai essayé, avec un succès relatif, de sensibiliser l'ensemble des équipes - masculines, féminines - de sciences, de manière à ce qu'ils abordent les genres pendant leurs cours, que leur perception des élèves évolue.

Les équipes volontaires sont parties suivre une formation organisée par la mission Parité du Rectorat afin d'être sensibilisées à ces questions, notamment celle de la notation. Nous avons travaillé avant le conseil de classe, sur l'attention que l'on porterait au regard et au commentaire des uns et des autres pendant les conseils. Je ne peux que rejoindre ce que disait Céline tout à l'heure par rapport aux remarques : quand un garçon est turbulent on dit « oh ! Il est bon élève mais il est turbulent ! » Quand c'est une fille, c'est « quelle casse pied, c'est vraiment insupportable ! » Et la remarque est nettement plus sévère parce qu'elle ne correspond pas aux attentes et aux représentations, y compris de celles des adultes. En ce qui concerne la notation, nous constatons la même chose. J'ai travaillé avec l'équipe mixte de sciences. J'avais deux professeurs femmes et deux professeurs hommes. Je me suis fait gentiment taquiner lorsque je leur ai demandé de faire attention à la manière dont ils notaient leurs élèves masculins et féminins : deux ont toutefois accepté de tenter l'expérience et, pendant un mois, ils ont été attentifs et ont reconnu qu'ils ne portaient pas le même type de notation, mais que c'était totalement inconscient. Ils pensaient être justes mais ils ne l'étaient pas.

Nous avons également travaillé dans ce collège sur l'orientation. Habituellement, l'orientation se travaille beaucoup en troisième. Nous voulions y consacrer davantage de temps. Dès la quatrième, nous avons organisé avec les collèges partenaires de notre secteur géographique, un forum des métiers. Un des aspects de ce forum traitait du « métier de ses rêves ». Pour cela, nous avons axé cette partie sur le projet professionnel, mais aussi sur les représentations, **afin d'ouvrir les métiers dits féminins aux hommes et les métiers dits masculins aux jeunes filles.** Je me suis donc rapprochée de professionnels représentatifs de cette représentation inversée. Nous avons invité une jeune femme de 25 ans conductrice de travaux dans le terrassement d'une grosse entreprise alsacienne et qui dirige une équipe d'hommes, ce qui a priori dans le bâtiment ne semble pas une affaire facile. La seconde rencontre a permis à un homme maïeuticien - un sage-homme - de présenter les professions liées à l'accouchement, aux soins en milieu hospitalier.

L'impact a été important, d'autant qu'il y avait une classe de découverte professionnelle qui avait mené toute l'année un projet sur les métiers du bâtiment à destination des filles. Voilà ce que l'on peut faire dans un établissement à destination des collégiens. Cette tranche d'âge est évidemment extrêmement importante puisque on est, en même temps, dans la période de l'adolescence et dans la période de la construction de la personnalité. Ce double aspect est incontournable : on ne peut pas travailler uniquement avec des élèves puisque avant tout ce sont des hommes et des femmes en construction et en devenir, et pour moi, il n'y a pas de dissociation entre l'élève et l'individu.

En changeant d'établissement scolaire, je suis passée aussi à une autre catégorie d'âge : des lycéens entre 16 et 23/24 ans. Je ne m'imaginais entendre les mêmes types de remarques et d'insultes et pourtant si, avec une problématique supplémentaire, liée aux métiers de l'hôtellerie restauration, métiers de la représentation par excellence. L'image est certainement le point d'accroche le plus fort au niveau de ce qui est véhiculé à destination des ados et des jeunes gens, et cette image est encore renforcée par le circuit scolaire qu'ils ont choisi de suivre.

Comment faire pour que ces jeunes gens grandissent, évoluent, trouvent leur juste place, leur juste posture sans pour autant renoncer à leurs choix professionnels, mais en ayant conscience de ce qui s'y joue et de ce que cela implique ? Nous avons opté pour un travail sur la prostitution avec l'association NID. Nous étions à nouveau lancés dans ce travail sur la question du vocabulaire, nous retrouvons les équipes, nous rediscutons : trois femmes se sont particulièrement engagées dans le projet ainsi qu'un professeur d'aumônerie - dans le cadre du « mois de l'autre » - qui a particulièrement contribué la toute première année à la réussite du projet. Nous avons utilisé, toujours avec Joëlle BRAEUNER et l'équipe du CIDFF, des moyens détournés, mais cette fois avec des élèves de terminale pro : nous pensions que ces clichés étaient renforcés dans ce type de section et nous voulions les amener à réfléchir. Au début, lors d'un échange avec Joëlle, un garçon a fait la remarque suivante : « Vous dites ça parce que vous êtes une femme ». La fois suivante, Joëlle BRAEUNER est venue avec un collègue masculin pour que la parole, les éléments annoncés et les réponses aux questions soient apportés par une femme et par un homme. L'impact a été énorme.

Dans la façon à les amener à se positionner, outre la question du respect, le fil conducteur de toute la politique d'établissement autour de ces questions, c'est vraiment comment faire participer les élèves, sans que ce soit de manière répétitive, à des échanges ou des conférences. Nous avons pris le pari de les faire participer à des concours comme « Les Olympes de la parole », et ce, grâce à l'association Femmes Remarquables d'Alsace. **La mission de l'école n'est-elle pas de procurer aux jeunes les outils nécessaires pour réussir leurs examens et, en même temps, de s'attacher de très près à la construction de la personnalité, à la prise de conscience ?**

Les « Olympes de la parole » d'il y a deux ans portaient sur la parité dans le monde politique. Nos élèves ont remporté le concours régional puis ils ont remporté le concours national dans la série lycée professionnel, à Paris. Ils ont écrit des scénettes et surtout des dialogues construits sur des apports, sur des connaissances, sur des échanges, en l'occurrence, tout ce qu'ils avaient appris et retenu par le biais des conférences. Femmes Remarquables d'Alsace a également organisé un concours qui portait sur l'édition de portraits de femmes remarquables.

Avant de venir vous trouver aujourd'hui, j'ai demandé aux professeurs quels étaient leurs buts, ce qui était le plus difficile. Les trois femmes qui ont travaillé là-dessus m'ont dit que c'est un travail de tous les instants,

qu'il faut travailler tant avec les garçons dans leurs postures qu'avec les filles. Et puis, elles m'ont parlé du rôle des manuels scolaires. Par exemple, **dans les manuels scolaires de bac pro, jusqu'à il y a deux ans, il n'y avait absolument pas de place faite aux femmes.** Maintenant, certaines femmes sont citées. Mais, ce sont toujours des femmes exceptionnelles, alors qu'il y a nombre de femmes qui font des choses remarquables quotidiennement. Elles me disaient en conclusion que le jour où nous ne serons plus obligées d'organiser ce type de débat, c'est que notre mission aura été accomplie et que nous aurons effectivement participé activement et à la parité et à la construction et au respect des uns des autres. Une question d'élève, et je finirai avec ça : « Mais Madame, parité ce n'est pas égalité. Parité ce n'est pas pareil, ça ne veut pas dire qu'on doit être pareil. » Je vous remercie.

Dominique GUILLIEN, modératrice

Merci beaucoup Mireille. Maintenant, je laisse la parole à Malika.

Travail artistique sur les inégalités au quotidien

Malika BOUCHAMA, représentante d'Artenréel/Centre socioculturel de la Meinau

Bonjour. Merci de nous avoir invités. Je ne vais pas parler trop longtemps parce que je préfère que vous voyiez le cours métrage qui a été réalisé.

Nos ateliers « Ça roule à la Meinau » existent depuis 3 ans, au centre socioculturel de la Meinau. La première année, il s'agissait plus d'un travail de théâtre et vidéos. Depuis mars 2011, depuis que nous avons choisi de traiter de la thématique de l'inégalité des genres, nous avons cet atelier avec des adolescentes. Nous sommes 3 intervenants : Vincent VIAQUE, vidéaste et réalisateur et qui est d'Artenréel, Sabine BOSSUET qui anime des ateliers d'écriture et puis moi-même qui interviens en théâtre, danse et improvisation. Muriel MATHIEU d'Artenréel s'occupe de coordonner le projet grâce aux subventions et aux partenaires. Enfin, une animatrice du centre socioculturel de la Meinau fait le lien avec les filles qui viennent régulièrement au centre socioculturel et qui participent à l'atelier.

Notre premier travail était sur les stéréotypes afin d'amener les jeunes à avoir une réflexion sur qu'est-ce qui correspond à l'homme et qu'est ce qui correspond à la femme ? Par le biais de la vidéo, nous avons monté un petit court métrage grâce auquel les filles ont pu s'exprimer. Elles ont construit des personnages et ont écrit le scénario. Elles ont filmé un travailleur sous une voiture et un personnage qui passait des outils jusqu'au moment où on voit la personne sortir de dessous la voiture : en fait, c'est une femme. C'était le premier travail.

Pour le deuxième travail, « *Rimmel et bitume* » nous avons voulu travailler davantage sur leurs expériences personnelles en tant que filles et leurs rapports avec les garçons. Ce travail a été difficile et long, mais une relation de confiance s'est installée et, petit à petit, elles se sont livrées. « *Rimmel et bitume* », c'est vraiment leurs expressions à elles, ce qu'elles vivent en tant que filles, en 2012, pendant leur adolescence. Vous verrez dans le film une scène floutée où on ne peut pas vraiment distinguer le personnage parce que nous nous sommes rendu compte qu'il y a des choses qui ne peuvent pas être dites. Nous avons rencontré des problèmes pour pouvoir filmer certaines choses. Nous pensions, qu'en 2012, il était possible de s'exprimer librement, que les filles pouvaient s'exprimer librement, par rapport à leur vécu. Avec cet atelier, nous voulions leur donner une possibilité de s'exprimer car les filles ont moins de place pour leurs expressions personnelles, c'est flagrant.

Le troisième film est en train de se construire. Comme elles ont déjà travaillé sur leurs expressions personnelles, elles ont du recul par rapport à leur situation en tant que femmes. Elles travaillent avec un regard sur le respect de la femme, sur une fiction avec des supers héroïnes qui combattent les injustices faites aux femmes.

Dominique GUILLIEN, modératrice

Je crois que vous nous avez surtout donné très envie de voir ce film, Malika. Merci pour vos témoignages très concrets qui permettent aussi d'avoir des outils, des pistes qui peuvent être essaimées un peu partout. Je vous invite à regagner vos places pour pouvoir profiter de « *Rimmel et bitume* ». Merci.

« Rimmel et bitume », film

« - Je t'aime comme un fou, comme un soldat, comme une star de cinéma, tu vois je t'aime comme ça »

- Le film a commencé, franchement ça m'a épaté

- Je veux de la poésie dans ma vie, de l'aventure, de l'amour. De l'amour bien plus que tout, je vous parle de l'amour qui bouleverse tout dans la vie, je veux connaître cet amour, mon p'tit choux.

- Salut, il y a un problème ?

- Oui.

- Quoi ?

- J'ai vu mon copain avec une autre.

- Ah bon !

- Sérieux, je ne sais pas quoi faire.

- T'aurais dû t'en douter avec toutes ces belles phrases qu'il te disait.

- J'avais confiance en lui.

- De toute façon, vous deux c'était que je t'aime moi non plus.

-Tu as raison, les mecs à part jouer avec nos sentiments.

- Ils ne nous servent à rien.

- Fini les garçons ?

- Fini les garçons.

- Sébastien, yes, Sébastien, yes, Sébastien, yes, Sébastien, yes.

- Sébastien, yes.

- ….le, allez.

- Yes.

- ….le, allez.

- J'ai entendu dire que t'avais parlé à un mec dans la cité !

- Mais, j'ai rien fait.

- Tu crois que je te vois pas ? J'ai des yeux partout, j'te jure, si je te vois avec un mec dans la cité je te tue !

- Yes !

- Elles font quoi là ?

- …..

- C'est bon j'arrive là !

- ……..

- Ça ne va pas

- Salut !

- Salut !

- Salut !

- Matte le beau gosse !

- Vas- y, qu'est ce qu'il y a ?

- Tu n'as pas ……

- Mais reste avec nous ! Reste avec nous ! Reste avec nous !

- Rentre chez toi là !

- Salut !

- Comment ça se fait que tu ….. Tu n'as même pas bougé le petit doigt.

- Tu veux que je fasse quoi ?

- Tu pourrais au moins essayer de comprendre ce que je ressens. Tu leur en as parlé au moins ?

- Quoi ?

- Nous deux, on est ensemble, pourquoi tu dis rien ? Tu leur as pas dit.

- C'est bon, je vais leur dire.

- Mais c'est trop tard maintenant, pourquoi tu leur as caché ?

- J'avais peur de leurs réactions.

- Tu as honte de moi !

- Non, ce n'est pas ça.

- Pfffffff

- Je veux de la poésie dans ma vie, de l'aventure, de l'amour. De l'amour bien plus que tout, je vous parle de l'amour qui bouleverse tout dans la vie. Je veux connaître cet amour, mon p'tit chou. »

■ CONCLUSION ET CLÔTURE DE LA JOURNÉE

Mine GÜNBAY, conseillère municipale déléguée aux droits des femmes et à l'égalité de genre

Tout au long de la journée, je me suis dit qu'il y a des journées comme celles-ci qui nous permettent tout simplement d'oublier les difficultés que l'on rencontre au quotidien. Parce qu'en vous entendant, en entendant les encouragements des uns et des autres, la qualité des interventions et puis vos prises de paroles, même si elles ont été très restreintes, et encore une fois j'en suis désolée, je crois que nous sommes encore mieux armés pour continuer le travail. **Je crois que les interventions de la journée nous ont montré la nécessité d'avoir une réflexion qui articule les rapports sociaux de sexe, de classe et aussi de race. La densité et la variété des interventions ont évidemment ouvert de nombreuses pistes et de nouveaux questionnements :** en tout état de cause, ces interventions ont montré combien la prise de conscience était d'abord le préalable.

Après la prise de conscience ? il y a aussi des outils, des leviers pour la transformation profonde de la société. Les associations locales, qui sont de vraies ressources pour vous, les ouvrages, l'éditeur comme Talents Hauts, les documentaires, comme ceux de Patric JEAN, que vous pouvez partager avec ceux que vous rencontrez, les initiatives locales, comme celles du centre socioculturel de la Meinau, dans les écoles, dans les centres médico-sociaux, au sein des familles, mais également dans l'espace public. Je vous invite d'ailleurs, à l'initiative de l'association La Lune, à une marche de nuit, le 25 novembre pour reprendre possession en tant que femmes de l'espace public la nuit.

Mais ce sont aussi prochainement des formations qui auront lieu et des actions comme la semaine de la lutte contre les discriminations pendant laquelle de nombreuses associations féministes interviennent. Il y a également les formations du CIDFF, un stage de défense féminine ce dimanche par l'association Allez les filles, vendredi à l'ARES une table ronde sur la prostitution organisée par le mouvement du NID.

Pour conclure je voudrais toutes et tous vous remercier de votre présence, votre encouragement, et par avance pour l'engagement qui est et qui sera le vôtre au sortir de ce colloque. Je voudrais remercier chaleureusement l'ensemble des intervenants et intervenantes pour la qualité de leurs interventions, les associations locales de la commission plénière et tout particulièrement les associations du comité d'organisation, parce que ce colloque est l'exemple que c'est collectivement que nous pouvons agir. Merci également à l'ensemble des agents de la Ville de Strasbourg pour cette organisation et à la ville, car la mission droit des femmes n'est pas réduite à une peau de chagrin. Au contraire, elle se développe d'années en années, même si elle n'est pas si conséquente que ça. Je vous donne rendez vous l'année prochaine et vous souhaite une année pleine d'humour, pleine de radicalité pour atteindre l'égalité mais aussi la liberté.

Je vous remercie !